Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0001-7



Rep. XIII: 3. no. 90.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0002-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0005-0

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0006-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0007-1

KGN.FRIED
UNIVERS.
ZV HALLE

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0010-7

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

Les habitans de Cachemire ſont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le ſont d'affaires ſérieuſes, & vivant comme des enfans qui ne ſavent jamais la raiſon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, ſe conſolent de tout, ſe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a ſubſiſté plus de treize cents ans, ſans avoir eu ni de vrais philoſophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paſſables, ni de peintres, ni de ſculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier ſiècle, il s'éleva dans Cachemire quelques

hommes qui semblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la science des Persans & des Indiens portèrent la raison & le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui à l'aide d'un bon visir polija, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, & firent des chansons contre le sultan, contre le ministre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instrumens avec une grâce merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban; & enfin, d'excellens chimistes, qui avec de l'essence de jambon, & autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danseurs & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait & on ne fesait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis, quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux boutangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui

manquait. Le boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple ſemblable à celui de Pékin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'eſt-à-dire de ces marchés & de ces magaſins publics entourés de colonnes & ſervant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maiſons ſur de très-beaux ponts, & qu'on déſirait en vain des places, des fontaines, des ſtatues & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philoſophe indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit boſtangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philoſophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire des choſes admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philoſophe à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choſes dont elle a beſoin? Nous n'avons rien répondu, dit le boſtangi: nous nous ſommes mis à rire ſelon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philoſophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le cachemirien, qui était un homme fort poli, ſe mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'indien; & ils eurent enſemble la converſation ſuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale poſſédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant ſans induſtrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer: ils étaient réellement dans la miſère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites conſiſter la richeſſe dans la poſſeſſion d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non: car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat eſt comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainſi la richeſſe conſiſte dans le ſol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux eſt celui qui cultive le plus le meilleur terrain; & le plus beau préſent que DIEU ait fait à l'homme eſt la néceſſité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années; & où trouver de quoi les payer?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas ſoudoyé cent mille ſoldats pendant dix ans de guerre?

LE BOSTANGI.

Il eſt vrai, & l'Etat ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela eſt bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire ſculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie ſeulement ſont beaucoup plus chers que dix mille artiſans ; & la vérité eſt que ni les uns ni les autres ne ſont chers quand ils ſont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraiſſé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me pouſſez à bout & vous ne me perſuadez pas. La philoſophie raiſonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours ſuivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne ſauraient pas ce que c'eſt que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entrepriſes, il ne faut qu'une tête & des mains, & l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités.

Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cents mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Hé bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps

de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du riz, du lin & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendians qu'on emploirait à remuer la terre, & à porter des fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingts jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles ? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés ? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'industrie ; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces temps sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura long-temps. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, & il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire

beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raiſonneur & le boſtangi s'entretenaient ainſi des hautes ſciences, il paſſa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-deſſus longue jaquette, capuce pointu ſur la tête, ceinture de corde ſur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu près cent mille de différentes eſpèces, dit le boſtangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philoſophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi auſſi, dit le boſtangi, mais ce ſont de trop grands ſaints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boſtangi. Que cela eſt utile à un Etat ! dit l'indien. Cette converſation dura long-temps & ne produiſit pas grand'choſe.

II.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

HE bien, Monſieur ! le procès de ces pauvres orphelins?

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien eſt aux ſaiſies-réelles. On n'a mangé encore en frais de juſtice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais

l'usage; je le respecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite, les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autre législateur de la même force, sans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? est-ce que nous vivons sous *Justinien* & sous *Théodose*?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse & les tournois; ils couraient dans la terre-sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le temps d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends : vous n'ayez point de lois, & vous allez demander à *Justinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe ensemble; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Hé bien, qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est

tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'eſt tout autre choſe.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne ſont-ils pas en France ? Et n'eſt-ce pas une choſe abſurde & affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes feſaient dans le bon temps deux empires ſéparés ; & l'auguſte ſouverain de Guignes, quoique ſerviteur du roi de France, donnait des lois à ſes ſujets ; ces lois dépendaient de la volonté de ſon maître-d'hôtel qui ne ſavait pas lire, & leur tradition reſpectable eſt tranſmiſe aux Guignois de père en fils ; de ſorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penſer de leurs premiers valets ſubſiſte encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en eſt ainſi de poſte en poſte dans le royaume ; vous changez de juriſprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eſt un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnat ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, & meſſieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? eſt-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits ? Et puiſque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne; quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais & d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste

qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui pèchent uniquement contre DIEU doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

III.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (*a*)

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur? non, c'est pour trouver en vous des consolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des consolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

(*a*) Madame de *Maintenon* & mademoiselle *Ninon de l'Enclos* avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf* que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

Mme DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſurtout cette contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON.

Je ſuis trompée la première. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec *Villarceaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des Tournelles, lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puiſſant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces paſſeront par vos mains ; vous ſerez regardée comme une ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, & ne l'ai point trouvée.

Mlle

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philosophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente; & s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre, où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur!

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin?

Mme DE MAINTENON.

Ah! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vide; mon esprit est contraint: je joue le premier personnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable! (*b*)

Mlle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse

(*b*) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais:

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Buvez du fleuve Léthé; consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

Mme DE MAINTENON.

Ah! *Ninon*, peut-on se consoler seule? J'ai une proposition à vous faire; mais je n'ose.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide; mais osez.

Mme DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à supporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame, mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faſſe hypocrite & malheureuſe, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon !* vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je ſuis toujours ſenſible. Vous m'attendriſſez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Verſailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du trône ; & je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

Mme DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe !

Mlle DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les déſirs

ſi vifs qu'autrefois ? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

Mlle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philoſophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

IV.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-vous qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand-homme que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand *Colbert* en avait; ayez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, aſſervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté.

Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie la condamne; & où l'on a cru long-temps que le bien de l'Etat devait la tenir : mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable; il gouverne les grands, qui pensent quelquefois, & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes, capables d'exécuter la musique la plus savante, s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie & dans l'administration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli;* il faut faire plus que *Colbert.*

A ces mots, le ministre apercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le ministre prit le papier, & lut.

La richesse d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitans & dans leur travail.

Le commerce ne sert à rendre un Etat plus puissant que ses voisins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans

la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or & d'argent serait inutile. Car pourvu qu'il y ait assez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous ; & le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or & l'argent ; elle est dans l'abondance de toutes les denrées ; elle est dans l'industrie & dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment espagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemises & de pain.

Je suppose que depuis *Hugues-Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du temps de *Hugues-Capet* : car être riche, c'est jouir. Or, je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de *Hugues-Capet* lui-même : on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin : on a perfectionné les manufactures, & je suis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les festins royaux de *Hugues-Capet*. S'il se faisait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans un charrette ; & moi je me fais porter dans un carrosse commode & agréable,

où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie ; ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de *Hugues-Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts ; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre ; on en fait des glaces.

Or, celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'est l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins ; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues au risque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne font que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles,

donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or, il eſt clair que c'eſt les faire mourir pour la ſociété, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles ſont perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens ſerait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui ſont encore en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière ſûre de nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer les champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & cet argent va aux marchands, aux coiffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces ; ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des paſſans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux dans de grandes maiſons où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin faſant, elle produit des enfans à l'Etat, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons & des ſoldats. Mais

toutes deux ſont un mal dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortaliſé leur mémoire par des travaux que nous n'oſons imiter? il eſt évident que leur adminiſtration valait mieux que la nôtre, puiſqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts ſont néceſſaires. La meilleure manière de les lever eſt celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire eſt vicieux, il n'y a que l'aumône qui puiſſe être arbitraire; mais dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en feſant en Perſe tant d'établiſſemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raiſon: Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait beſoin d'hôpitaux en Perſe.

Qu'eſt-ce qu'un impôt? c'eſt une certaine quantité de blé, de beſtiaux, de denrées, que les poſſeſſeurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'eſt que la repréſentation de ces denrées. L'impôt n'eſt donc réellement que ſur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, & du lait que les mamelles de ſa femme donnent à ſes enfans. Ce n'eſt pas ſur le pauvre, ſur le manœuvre, qu'il faut impoſer une taxe: il faut, en le feſant travailler, lui faire eſpérer d'être un jour aſſez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je ſuppoſe qu'on paye cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions il en

passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées ; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cents mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un Etat, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un écossais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système, une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de

la nation ; donc ce ſyſtème, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la maſſe & la circulation des eſpèces & des denrées ne le comportent, c'eſt encore faire de la fauſſe monnaie.

Défendre la ſortie des matières d'or & d'argent eſt un reſte de barbarie & d'indigence ; c'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes & perdre le commerce. C'eſt en effet ne pas vouloir payer ; puiſque ſi la nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec l'étranger : c'eſt perdre le commerce, puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres Etats les denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une anti-chambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe ; le miniſtre le goûta ; il s'en procura une copie ; & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

(*a*) Alors la compagnie des Indes ſubſiſtait avec éclat & donnait de grandes eſpérances.

V.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

MARC-AURELE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami ! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURELE.

Frère *Fulgence* au capitole ! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de *Jupiter* ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? d'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je suis *Marc-Aurèle*.

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu près semblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père : c'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Monſieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer : tout homme eſt ſujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous, (autant qu'il m'en ſouvient) qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de perſécuter perſonne. Je rendis grâces au ciel de ce que, par une heureuſe conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de ſoif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de de bien aux hommes pour que l'eſſence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où eſt le palais

de l'empereur mon ſucceſſeur? eſt-ce toujours ſur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiſerez le pieds du St Père & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs ; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle*, les *Antonin*, les *Trajan* & les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchiſme ! l'inquiſition ! des dominicains ! des récollets ! un pape ! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes dece monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voïr un empereur romain *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que

nous avons l'autre; que c'eſt un prêtre comme moi qui eſt le ſouverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à ſon tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; & que votre ſucceſſeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la ſienne dans l'occaſion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choſes. Tous ces grands changemens n'ont pu ſe faire ſans de grands malheurs J'aime toujours le genre-humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe ?

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruiſent des Carthages; mais auſſi nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe, je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos

vaut

vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'eſt pas philoſophe.

LE RECOLLET.

Comment ! je ne ſuis pas philoſophe ! je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RECOLLET.

C'eſt . . . c'eſt ce qui fait que je ſuis ici, & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paraiſſez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je ſais qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée ; j'admire la viciſſitude des choſes humaines : mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire romain eſt tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

VI.

UN BRACHMANE ET UN JESUITE,

sur la néceſſité & l'enchaînement des choſes.

LE JESUITE.

C'EST apparemment par les prières de *St François Xavier* que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe? Cent quatre-vingts ans! cela eſt digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cents; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier*; mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers: & s'il avait eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un inſtant de plus que le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ſerait tout autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les

souverains. Chaque homme, chaque être, tant jésuite que brachmane, est un ressort de l'univers; il obéit à la destinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Asie? à l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment? Vous la cause de l'assassinat de *Henri IV!*

LE BRACHMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, & de-là suivit évidemment la mort de *Henri IV.*

LE JESUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un grec; la

fille de ce grec s'établit en France, & épouſa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous ſentez que les affaires des maiſons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le ſyſtème de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres ſuites; ces ſuites auraient influé ſur la Perſe, la Perſe ſur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, paſſés, préſens & futurs.

LE JESUITE.

Je veux propoſer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la ſolution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la ſervante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos hiſtoires) était auſſi une des cauſes néceſſaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette ſervante-là était une maîtreſſe femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui ſon maître fit un enfant. Mme de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui ſuccéda fut, comme diſent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puiſa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous ſavez. Cette doctrine lui perſuada que c'était une bonne œuvre d'aſſaſſiner le meilleur roi du monde. Le reſte eſt connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire ; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose, sans doute ; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra ; mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez

pas fait ce voyage, si votre *St Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la boussole; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JESUITE.

Hé, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront: mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends, vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que DIEU a destinée de de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre & les mers. Mon père, prier c'est se

soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRECE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poësie est quelquefois admirable ; mais la physique d'*Epicure* me paraît bien mauvaise.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRECE.

Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vide, vous ne me perſuaderiez pas plus que l'univers s'eſt arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que ſi vous diſiez aux Romains que la ſphère armillaire compoſée par *Poſſidonius* s'eſt faite ſeule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus ſupérieur au monde & à moi, que je le ſuis au cuivre dont j'ai compoſé ma ſphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choſes évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'eſprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière eſt éternelle, qu'elle exiſte parce qu'elle exiſte ; or, ſi elle exiſte par ſa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par ſa nature des ſoleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSSIDONIUS.

Tous les philoſophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas demontré ; & quand elle ſerait éternelle, il ne s'enſuit point du tout qu'elle puiſſe former des ouvrages dans leſquels éclatent tant de ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait

beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne composera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organisée avec le temps, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval ; & organisée plus finement composera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRECE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire. Il faudrait avoir vu naître des

hommes & des animaux du sein de la terre, & des blés sans germe &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne que je sache n'a vu cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Hé bien, les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle ; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui fassent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment ; mais vous supposez toujours ce qui est en question, vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, & ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument ; personne n'a jamais vu le soleil & les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former & recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choses ne vont pas de même: le capitole n'existe point par sa nature, & la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature, qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit: dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit sur elle.

POSSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis, & par sa volonté toute-puissante.

LUCRECE.

Quoi ? c'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non ; je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature : mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un Dieu, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or, ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout temps & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait; or, certainement vous ne diriez pas que du fumier penſe : la penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raisonnement est un sophisme ; je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or, vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question, quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière. Car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue existe toujours dans toute matière. Or, le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne sont certainement pas en mouvement. Une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs, ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puissant qui donne le mouvement, la vie & la pensée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde :

ce mouvement & cette intelligence se sont distribués de tout temps, suivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre ; elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée : il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un être suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous fesons des choses qui existent ? Les argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos ; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les argonautes bâtissent un vaisseau, & que la mer a été faite pour que les argonautes

entrepriſſent leur navigation? Les hommes portent des chauſſures : direz-vous que les jambes ont été faites par un être ſuprême pour être chauſſées? non, ſans doute : mais les argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs, & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars ſe ſont raſſemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du ſoleil long-temps répandue & écartée dans l'eſpace s'eſt conglobée, & a fait l'aſtre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoſſibilité?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir ſérieuſement recours à un tel ſyſtème. Premièrement en adoptant cette hypothèſe vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez ſur les cauſes finales. Il y a des uſages volontaires que nous feſons des préſens de la nature : il y a des effets indiſpenſables. Les argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaiſſeau; mais ces arbres étaient viſiblement deſtinés à croître ſur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ſes jambes d'une chauſſure; mais la jambe eſt viſiblement faite pour porter le corps, & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la

génération pour perpétuer l'eſpèce. Si vous conſidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inſtant la ſenſation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deſſein admirable. Or, n'eſt-il pas déraiſonnable d'admettre une mécanique ſans artiſan, un deſſein ſans intelligence, & de tels deſſeins ſans un être ſuprême?

LUCRECE.

Si j'admets cet être ſuprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? ſera-t-il hors de tout lieu? ſera-t-il dans le temps, hors du temps? remplira-t-il tout l'eſpace, ou non? Pourquoi aurait-il fait ce monde? quel eſt ſon but? Pourquoi former des êtres ſenſibles & malheureux? Pourquoi le mal moral, & le mal phyſique? De quelque côté que je tourne mon eſprit, je ne vois que l'incompréhenſible.

POSSIDONIUS.

C'eſt préciſément parce que cet être ſuprême exiſte, que ſa nature doit être incompréhenſible: car s'il exiſte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les aſſymptotes en géométrie, ſans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne ſe toucher jamais? N'y a-t-il pas des choſes auſſi incompréhenſibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhenſible, quand l'exiſtence de cet incompréhenſible eſt prouvée.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

JE commence à reconnaître un être ſuprême inacceſſible à nos ſens, & prouvé par notre raiſon, qui a fait le monde, & qui le conſerve: mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troiſième livre, admiré de tous les ſavans de Rome, je ne crois pas que vous puiſſiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord:

Idque ſitum media regione in pectoris hæret.
L'eſprit eſt au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez compoſé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'eſprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'eſt une bonne tête? & ſi vous diſiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de ſa voix & de ſes poumons?

LUCRECE.

Mais ne ſentez-vous pas que c'eſt autour du cœur que ſe forment les ſentimens de joie, de douleur & de crainte?

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne ſentez-vous pas votre cœur ſe dilater ou ſe

reſſerrer à une bonne ou mauvaiſe nouvelle? N'y a-t-il pas là des reſſorts ſecrets qui ſe détendent ou qui prennent de l'élaſticité? C'eſt donc là qu'eſt le ſiége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui paſſe à l'eſtomac & au cœur, qui deſcend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'eſt dans les parties de la génération que réſide l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oſerais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes ſubſiſteront toujours: l'ame ſera toujours une matière infiniment déliée, ſemblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puiſſe avoir des penſées, des ſentimens par elle-même?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le ſentiment; parce que ce ſentiment eſt répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement ſubtile & rapide; parce que je ſuis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très-déliés, & que par conſéquent mon ame ne peut être que l'aſſemblage de ces corpuſcules.

POSSIDONIUS.

Nous ſommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher

puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en fera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles feront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRECE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons; & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit: or une pensée, une volonté, un sentiment n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement; & cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure: donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit; donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRECE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a existé de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'*Epicure*, & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles & pensans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels, pensans par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire, essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent

enſemble ; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, & l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem :
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirant linguaque menſque ;
Omnia deficiunt, atque uno tempore defunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere ; & ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſcit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle eſt la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non ; je vous fais ſon hiſtoire, & je raiſonne avec quelque vraiſemblance.

POSSIDONIUS.

Où eſt la vraiſemblance qu'un père communique à ſon fils la faculté de penſer ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits ?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRECE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie sont des mots qui signifient les choses végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers en rêve; *César* prend des villes; je résous des problèmes; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc

indépendamment de notre volonté ; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours ? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? sont-elles formées auparavant ? attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir ? ou enfin est-ce dans l'être suprême que chaque être animé voit les idées des choses ? quelle est votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout-puissant, & de nous garder de tout système.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en ſociété ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non; eſt-ce que je n'ai pas oui dire que dans votre

continent vous avez des Arabes & des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations considérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins; nous nous procurons aisément la nourriture; nous nous marions, nous fesons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, Monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus; il faut que j'y rêve: nous appelons *sauvage* un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de-là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ferais curieux de savoir quelles sont vos idées: que pensez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler & de rire, & qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique : je n'en sais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, Monsieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, Monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus

d'idées, &, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de fons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raiſonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela ? Et de quelle nature eſt votre eſprit ? comment votre ame anime-t-elle votre corps ? penſez-vous toujours ? votre volonté eſt-elle libre ?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des queſtions; vous me demandez comment je poſſède ce que DIEU a daigné donner à l'homme : c'eſt comme ſi vous me demandiez comment je ſuis né. Il faut bien, puiſque je ſuis né homme, que j'aie les choſes qui conſtituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines & des feuilles. Vous voulez que je ſache de quelle nature eſt mon eſprit ; je ne me le ſuis pas donné, je ne peux le ſavoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en ſuis pas mieux inſtruit. Il me ſemble qu'il faut avoir vu le premier reſſort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez ſi je penſe toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confuſément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorſque je vois un objet de plus près, je le diſtingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorſque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela ſi ma volonté eſt libre. Je ne vous entends point : ce ſont des choſes que vous ſavez ſans doute ; vous me ferez plaiſir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon & le mauvais, le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, Monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux: j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste: il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très-bon & très-juste; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable; & que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins; nous attrapons doucement notre centaine d'années; plusieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraiſſez avoir une bonne tête, je veux vous la renverſer; dînons enſemble, après quoi nous continuerons à philoſopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraiſſent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon eſtomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus ſoif: mes jambes ne ſont plus ſi fermes qu'elles étaient avant le dîner; ma tête eſt plus peſante, mes idées ne ſont plus ſi nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans ſon corps, & plus on perd de ſon être. Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la cauſe de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui ſe paſſe dans vos jambes, je n'en ſais rien, mais les médecins le ſavent, & vous pouvez vous adreſſer à eux. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans votre tête, je le ſais très-bien; écoutez: L'ame, ne tenant aucune place, eſt placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les eſprits animaux qui s'élèvent de l'eſtomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils ſont matière & qu'elle ne l'eſt pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un ſur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impreſſion; & comme elle eſt ſimple, & que par conſéquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle

devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de-là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Assurément, & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent ; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cents cinquante-cinq millions six cents cinquante mille hommes, sans compter les petits enfans & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; & les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le

mérite

mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or, les choses ne pourraient être dans cette perfection, si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car..... Mais nous allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, & du juste & de l'injuste, & du beau & du *to Kalon*, comme dit *Platon*?

LE SAUVAGE.

Mais, Monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons pas de plus énergique: comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers & du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, Monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Hé bien, les femmes! elles me plaisent beaucoup

quand elles sont belles & douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers, c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres ; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais, les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, & rien aux cadets ; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai oui dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eſt DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eſt pas répondre. Je vous demande de quel pays ſont venus vos premiers hommes?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans, vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous : nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Hola, hé, Monſieur le ſauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nu & sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu

des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe?

ACROTAL.

Plût à DIEU que ce *Bayle* se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expose les choses avec une fidélité si odieuse, il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche, il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger & même de douter: on n'y peut pas tenir; & pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là & de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc si vite?

ACROTAL.

Chez M. *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience, mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora *Buona roba*; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire

brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Hé quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Hé bien, si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des *Socrates*, des *Pomponaces*, des *Eraſmes*, des *Bayles*, des *Deſcartes*; mais à préſent la philoſophie eſt montée ſur les tribunaux, & ſur les trônes mêmes; on ſe pique par-tout de raiſon, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'eſt-là ce qui eſt vraiment funeſte; & c'eſt pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philoſophes qui n'ont ni fortune, ni puiſſance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais diſputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréſors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire; ils ſe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils ſe moquent de vous, cela n'eſt pas bien; il ne faut ſe moquer de perſonne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois & la magiſtrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres ſi impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'eſt ce qui échauffe notre bile; car nous ſommes bien au-deſſus des lois.

ARISTE.

Et c'eſt juſtement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les

lois fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons-là les lois & les juges ; ne songeons qu'aux philosophes : il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Hé bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler ; Monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raison ; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-même ; ne vous mêlez plus de raisonner, soyez honnêtes gens, soyez compatissans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas ; & il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ELYSÉES.

LUCIEN fit, il y a quelque temps, connaissance avec *Erasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je fesais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne

personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théatre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guère ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état, qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion-là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ſerment inviolable à être inutile au genre-humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'eſprit aviez-vous pu embraſſer un état qui déshonore la nature humaine ? Paſſe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cents mille.

LUCIEN.

Juſte Ciel ! Le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitioſiorem.*

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans le ſiècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie; il faudra bien qu'ils en deſcendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez, en voici une liſte que je porte toujours avec moi ; liſez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

(Lucien *lit & éclate de rire;* Rabelais *ſurvient.*)

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop ; de quoi s'agit-il?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je ſuis votre homme.

LUCIEN *à Eraſme.*

Quel eſt cet original?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme;* & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus

fou que tous mes compatriotes enſemble; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand-pontife, juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſaient.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme?*

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rentes pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raiſonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous que vous le dites.

ERASME.

Que monſieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre eſpèce de folie, c'était celle de dominer; & comme il eſt plus aiſé de ſubjuguer des ſots que des gens d'eſprit, ils voulurent aſſommer la raiſon qui commençait à lever la tête. Monſieur *Rabelais*, que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'inſenſé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon ſiècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puiſqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-deſſus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il ?

RABELAIS.

Un *papegaud*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois ; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démence ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaientdes choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément : & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi ! votre nation adorait un papegaud ! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, & votre nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauds & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, & m'en surent gré ; les

gens grossiers ne virent que les ordures & les favourèrent : tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche ? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties ?

(*ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux ; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes ; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains ; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'est-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & *Rabelais* raisonnèrent assez long-temps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

XI.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vaſes; vous n'avez qu'à croire ſur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. JESUS-CHRIST eſt mort pour tous, comme on ſait; la grâce eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas a contrition, vous avez l'attrition; ſi l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSENISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Eſcobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menſonge. Non JESUS n'eſt mort que pour pluſieurs; la grâce eſt donnée à peu; l'attrition eſt une ſottiſe; les forces des Chinois ſont nulles, & vos prières ſont des blaſphèmes, car *Auguſtin* & *Paul*....

LE JESUITE.

Taiſez-vous, hérétique; ſortez, ennemi de *Saint-Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Auguſtin* & *Paul*, & venez tous que je vous baptiſe.

LE JANSENISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiſer par la main d'un moliniſte, vous ſeriez damnés à tous les diables. Je vous baptiſerai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'eſt que la grâce.

LE

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Eglise anglicane est la seule église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JESUITE.

Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHERIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*...

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui, comme vous savez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah ! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le géolier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

XII.

L'EDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ERASTE sort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouserez bientôt *Eraste*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laisse la liberté du choix; j'aime *Eraste*, & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. *Eraſte* a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des grâces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour *Eraſte*, mais j'ai étudié ſon caractère ; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuſe, je ne le ſerais pas avec lui ; j'épouſerai *Ariſte* que j'eſtime, & que j'eſpère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raiſonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un préſent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire ſur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raiſon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais deſtinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeuneſſe à des religieuſes, comme elles ont laiſſé le ſoin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des

colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie ; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse : vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans vous, & bientôt après, les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser de moi-même, & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel-esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances ; & j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

XIII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE Mme DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même temps ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe ?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine, & non à la françaiſe : je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

Ah ! Madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à Mme *Tullia*.

TULLIA.

Qui ? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges ?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous aſſeyez-vous donc, Madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, Madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame?

TULLIA.

Du temps de *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait *Catilina* & tous les perſonnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait

à faire des avances à *Catilina* ; je fus bien surprise. Mais, Madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

Mme DE POMPADOUR.

Non, Madame, ils sont faits avec du sable, & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

Mme DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe ; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour, & ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui assistait à la toilette, prit alors la parole, & dit à Tullia en tirant un livre de sa poche :*

Vous serez bien plus étonnée, Madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes, & que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le savant présenta son livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour Madame la marquise : Tullia en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur :

TULLIA.

Monsieur, l'impression est une belle chose ; & si

elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, Madame, mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

(*Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême & des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui se trouva là lui répondit :*)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café ;* & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens ; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, Madame, est un continent nommé l'*Amérique*, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment ! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc poſſédé que la moitié ? cela eſt humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ſes vers mauvais, lui répliqua bruſquement :*

Vos Romains, qui ſe vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à préſent au bout de l'Europe un empire qui eſt plus vaſte lui ſeul que l'empire romain ; encore eſt-il gouverné par une femme qui a plus d'eſprit que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis ſûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquiſe fit taire le ſavant qui manquait de reſpect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; & tirant ſa montre à laquelle pendait galamment une petite bouſſole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémiſphère. La ſurpriſe de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui diſait, & à chaque choſe qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent ſur les anciens ; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je ſens que je vais rapporter de triſtes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Conſolez-vous, Madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'auteur de la *Gazette eccléſiaſtique*, ou celui du *Journal chrétien ;* nul homme n'approche de *Céſar* avec qui vous avez

vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences; le temps & d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina*; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, & regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

M. LE DUC.

Hé bien, Madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? c'est

cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, & la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Queſt-ce que parfiler, Monſieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de *Cicéron*. C'eſt éfiler une étoffe, la détiſſer fil à fil, & en ſéparer l'or; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du ſoleil; les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair; vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très-commune; les jeunes gens, en ſortant des écoles, en ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une suite continue de grands-hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages ; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé & subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *César*, & la phalange macédonienne & toutes vos légions : ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Césars*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, & vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Hé bien, Monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je disais, Madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands-hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous, mais nous respectons *Cicéron* & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très-contente des paroles & de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

XIV.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

HÉ mon Dieu, ma poule, te voilà bien triſte ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite ſervante m'a priſe ſur ſes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a ſaiſi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à ſon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de conſolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde & moi chapon. La ſeule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eſt que j'entendis ces jours paſſés, près de mon poulailler, raiſonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puſſent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils diſaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs ſemblables, & qu'ils finiſſaient par les châtrer : ils maudiſſaient la deſtinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'eſt donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE

Hé bien, quand nous ſerons plus gras, le ſeront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ? ah, les monſtres !

LE CHAPON.

C'eſt leur coutume ; ils nous mettent en priſon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le ſecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de diſtraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre oraiſon funèbre : l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais,

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé, disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils font dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire & à faire des contes plaisans, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous, & qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, & que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée & rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger; que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand-homme ! le divin homme que ce *Porphyre !* avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité, il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, & que ni les hommes, ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé *Descartes*, ne serait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sureté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*; il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Hé bien, dressa-t-on des autels à ce grand-homme qui enseignait la vertu au genre-humain, & qui sauvait la vie au genre-animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire; ils disent qu'il était impie, & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés! J'entendais l'autre jour dans cette espèce de grange, qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appelés* hommes; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines;

ce ſang ſe mêle néceſſairement à notre chair ; ils déſobéiſſent donc viſiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'eſt-ce pas un ſacrilége de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce ſerait un étrange traité que celui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'eſt un crime de nous tuer & de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne ſont des lois que pour les violer ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'emploient les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figures-toi que dans le petit pays où nous vivons, il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs cette loi qui te paraît favorable eſt très-barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons ; ils appellent cela *jeûner*, *ſe mortifier*. Enfin je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Hé, mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue; recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

XV.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ERE VULGAIRE.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du vatican, N° 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes!

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi-bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe; il n'y a point de ciel; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel; c'eſt comme ſi nous diſions: Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel & la terre* que de dire *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliars d'univers, devant lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cents mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux: ne voilà-t-il pas un dessein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? qui fait des lois, sinon

un législateur ? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment est-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc par-tout ? il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière; eſt-il lumière cependant lui-même? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus; tout eſt en DIEU, ſans doute; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'eſt pas comme l'empereur de la Chine qui habite ſon palais & qui envoie ſes ordres par des colao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace & tous ſes ouvrages; & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'être ſuprême?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juſte ni injuſte, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni ſanté ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres; est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteste la secte de *Laokium* : mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme fait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu? qui pourra poser surement les bornes qui séparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître: *Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu; traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? Cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point; elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi DIEU qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, *Cu-su*. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance rien

de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus ? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée ? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions ; cette mémoire, cette raison ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*, je trouve *Vulcain* un divin forgeron,

quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux ; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse ; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière ;* pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : que serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendrait cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement

à forger des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hiboux, pour les poiſſons & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui ſerait obligé de faire continuellement des chevilles inviſibles pour perpétuer ſon ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raiſons qui peuvent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

CU-SU.

Vous raiſonnez de bonne foi, & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'être ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti; eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui, ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort ? Oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame ? non ſans doute : & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très-vraiſemblable que vous en ayez une ? pourriez-vous rejeter un ſyſtème ſi beau & ſi néceſſaire au genre-humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtème, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il eſt

par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par DIEU même? à quoi me ſervirait cette ame? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous; nous en avons quand nous ſommes endormis; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Hé bien, ſi DIEU même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce DIEU qui eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtème vous avez une volonté; vous êtes libre; c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: ſervez-vous de ce pouvoir pour ſervir ce DIEU qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre: n'eſt-il pas vrai que DIEU eſt la ſouveraine juſtice?

KOU.

Sans doute; & s'il était poſſible qu'il ceſſât de l'être, (ce qui eſt un blaſphème) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

CU-SU.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes, & de punir les criminelles quand vous ſerez ſur le trône? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire? Vous ſavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes & des crimes impunis; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtème plus raiſonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre-humain?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtème? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous, (*a*) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lu la traduction: leurs lois, néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères ni homicides; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

(*a*) Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine; ils y ſont appelés *Sinous*.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? DIEU vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle; c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU: Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme?

KOU.

Hé bien, ſoit, je me rends; (*b*) je voulais faire le

(*b*) Hé bien! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a

bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes; mais le culte de DIEU m'embarrasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

QUE trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous

été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas: tous les sages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gassendi*, en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi: *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la chaleur du soleil croirait avoir une idée distincte de cet astre.* Lisez le reste de cette admirable lettre à *Descartes*, lisez *Locke*; relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur: vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse & avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfesant, indulgent; ressembler à *Cu-su* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuses, à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

N. B. Dans la censure que la sorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal*, les sages maîtres ont dit en latin que M. de *Voltaire* avait nié la spiritualité de l'ame, & en français, qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versâ*.

les empereurs chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir : y a-t-il là quelque chose qui répugne ?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je sais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil, & sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'être suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne puis surtout souffrir la démence des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzée* que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît surtout, c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes qui

séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie : mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il est sage il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon*, sixième roi de Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en fais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîné : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce-là votre Dieu, dit-il aux docteurs? Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas-là votre Dieu, puisqu'il est laité : & le brochet fut mangé par le roi & ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurèrent

que c'était-là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également fots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîné : ils en mangèrent goulument, foit œuvés, foit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon*; & les citoyens depuis ce temps firent fervir à leur dîné tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occafion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (fans faire violence à perfonne) qu'on adore des *Fo* & des brochets.

Je fais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font defcendre la lune dans le décours, & qui prédifent clairement l'avenir, c'eft-à-dire, qui voient clairement ce qui n'eft pas, car l'avenir n'eft point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préfent, & faire defcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des fectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'efprit humain que de petites nations penfent que la vérité n'eft que pour elles, & que le vafte empire de la Chine eft livré à l'erreur! L'être éternel ne ferait-il que le Dieu de l'île Formofe ou de l'île Bornée? abandonnerait-il le refte de l'univers? Mon cher *Cu-fu*, il eft le père de tous les hommes; il permet à tout de

manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

PUISQUE vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins ; vous creuſerez des canaux ; vous éléverez des édifices publics ; vous encouragerez tous les arts ; vous récompenſerez le mérite en tout genre ; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, & des sept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres chinois : hé bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! Voilà une singulière façon de servir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain! Le bon petit lama (*c*) nommé *Stelca isant Errepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait;* il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh! le bon prince que nous aurons-là! Vous me

(*c*) *Stelca isant Errepi*, signifie en chinois, l'abbé *Castel de Saint-Pierre.*

faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste *Erueil*, & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'inférer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous feiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ses ennemis! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de *Décon*

contre le prince de *Vis-Brunk :* dès qu'un (*d*) de nos ennemis était bleſſé & tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons ſervis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe ?

CU-SU.

Je ſuis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

JE ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les

(*d*) C'eſt une choſe remarquable, qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk*, qui ſont des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunſvik ;* tant les grands hommes ſont célèbres dans toute la terre.

véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfesance, la tolérance &c. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité; cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les lois divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais

vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confutzée* est sage & saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité? si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité; mais il me semble

qu'ils n'en n'ont jamais donné une définition assez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier à soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en sait davantage que son malade en délire. Celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection ; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

CU-SU.

Hé bien, c'est dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu simple & universel, que je veux vivre, loin des chimères des sophistes, & des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriserai le Dieu *Fo*, & *Laotzée*, & *Vitsnou* qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les *Camis* qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province : c'est un blasphème. Quoi ! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une

petite & chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur, & quelle ſottiſe! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage *Kou!* vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même; vous ſerez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

XVI.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L'INDIEN.

EST-IL vrai qu'autrefois les Japonais ne ſavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur royaume au grand-lama, que ce grand-lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONAIS.

Hélas! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canuſi, (*a*) qui ſont les grands cuiſiniers de notre île, étaient données par le lama, & n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous

(*a*) Les *Canuſi* ſont les anciens prêtres du Japon.

accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. (*b*) Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand-lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement pauxcospie ; (*c*) c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand-lama avait une plaisante manie; il croyait avoir toujours raison ; notre daïri & nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand-lama trouva cette prétention absurde ; nos canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Hé bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siecles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuses de la terre.

(*b*) Reliques de *reliquiæ*, qui signifie restes.

(*c*) *Pauxcospie*, anagramme d'*Episcopaux*.

L'INDIEN.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts, mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a diſputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*d*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet : d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entr'eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la

(*d*) On voit aſſez que les *Breuxch* ſont les Hébreux, *& ſic de cæteris.*

moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guère avec ces gens-là?

LE JAPONAIS.

Non; il y a enſuite les piſpates qui, certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres canuſi, nous aimons fort le bœuf & une certaine pâtiſſerie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reſte tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavans que ceux des piſpates. Perſonne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des canuſi qu'on appelle communément *pauxcoſpie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh*, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batiſtanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon japonais peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de

plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un crifs large de quatre doigts, le tout en front de bandière ? il s'expofe lui-même à être égorgé & à recevoir des balles de plomb : ainfi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait fon prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénefie ; ils difent que les pauvres humains font des cruches d'argille faites pour durer très-peu, & que ce n'eft pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur fe brifer les unes contre les autres.

Je vous avoue que fi je n'étais pas canufi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de fe quereller avec des cuifiniers fi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *dieftes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, fans lard, fans barde, aux œufs, à l'huile ; perdrix, faumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eft indifférent : pourvu que vous faffiez quelque priere à DIEU avant ou après le dîner, & même fimplement avant le déjeûner, & que vous foyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand-lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de *Terluh*, de *Vincal*, & de *Memnon*, &c. Il eft bon feulement que nos dieftes avouent que nos canufi font très-favans en cuifine, & que furtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paifiblement enfemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuifine dominante, la cuifine du roi ?

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne

chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus & punis sur le champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement selon le précepte de notre grand cuisinier japonais, qui a écrit dans la langue sacrée : *Suti raho, cus flac, natis in usum lætitiæ scyphis pugnare tracum est*, ce qui veut dire : Le dîné est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous; notre liberté est affermie sous nos taicosema; nos richesses augmentent; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, fils de ce poëte indien *Recina*, (*e*) si tendre, si exact, si harmonieux,

(*e*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

NB. Cet indien *Recina*, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes fausses que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la fausse à ses favoris;

si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grâce* & non *les grâces :*

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions ?

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumière ? que ſi on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable ? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les lois primitives de la nature & le calcul de l'infini ? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous, & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage ? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers plus poëtiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti & les ſiens propres.

LE JAPONAIS.

Oh voilà trop de préjugés !

qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers, auxquels il était impoſſible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence japonaiſe :

God never acts by partial will, but by general Laws.

XVII.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN, ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

HÉ bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons . . . . de quelle religion es-tu à présent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou* & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier DIEU à genoux, Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs; & je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces; je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela ? misérable !

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme : il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha ?

KARPOS.

Très-fidelle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton papa grec fesait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou* & du *Touyou* d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, & que je ſais que le *Tou patrou* n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe ; mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chaſſaient, me ſerais-tu fidelle ?

KARPOS.

Hé, comment alors pourrais-je vous être fidelle, puiſque vous ne ſeriez plus mon bacha ?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Hé bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort ; car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien ? c'eſt comme ſi, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui à ma façon ; ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent ; & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet & bon jardinier ; je ne vais pas au-delà, & j'espère que DIEU me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le sache ? est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas ? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet !* je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Alla vous ait en sa sainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon bacha.

XVIII.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un ſouvenir tendre, & non des larmes inutiles; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être. Mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux ſcélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle ſecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas.

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnaie.

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuse; ceux-là s'en passent; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, & c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle; & si, en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

EPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec des paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah* ayant vendu ſa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite; *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe était vraie, ils ſeraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des hiſtoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne ſoyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, ſi on gagne la vie éternelle en donnant tout ſon bien à *Simon Barjone*, il eſt clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'être ſuprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le Dieu très-bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Paul Emile*, les *Camilles*, le père des

dieux & des hommes, n'a pas sans doute remis son pouvoir entre les mains d'un juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Epictète ricane*) Vous ricanez, mon père; vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si l'on ne hait pas son père, sa mère & ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passans à venir aux noces, & jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon sot enfant, j'étais tout-à-l'heure sur le point de mourir de rire, & je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'*Epictète*, ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caisse commune dont ils payent quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères; ils exigent un secret inviolable; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts, & qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

EPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout est perdu.

XIX.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, & qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'*Omar* ou de celui d'*Ali*? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNETE-HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juste, & je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Védam, sur l'Alcoran?

L'HONNETE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, & je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer & aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs ?

L'HONNETE-HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que *Moïse* ait écrit dans un désert le Pentateuque qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans, (quoiqu'il se trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien ; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait du temps de *Moïse* d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers, & où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que *Josué* n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après *Moïse*. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïse* ; sur la position des villes, qui est fausse si le livre

fut

fut écrit dans le défert, & vraie s'il fut écrit à Jérufalem; fur les noms de villes ou de bourgades dont il eſt parlé, & qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après pluſieurs ſiècles &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïſe*, c'eſt que l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les peines après la mort ſont entièrement inconnues dans l'énoncé de ſes lois. Il eſt étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ſes déjections, & ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il poſſible que *Moïſe*, inſpiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos eſprits, qu'il eût preſcrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp iſraélite, & qu'il n'eût pas dit un ſeul mot de la vie éternelle? *Zoroaſtre*, antérieur au légiſlateur juif, dit: (a) *Honorez, aimez vos parens, ſi vous voulez avoir la vie éternelle;* & le Décalogue dit: *Honore père & mère, ſi tu veux vivre long-temps ſur la terre;* il me ſemble que *Zoroaſtre* parle en homme divin, & *Moïſe* en homme terreſtre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raiſon, & dans qui cette raiſon aveugle n'eſt pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Geneſe eſt ſi au-deſſus de nos conceptions qu'il fut défendu chez les juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de ſurpriſe que DIEU vienne ſe promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les ſources de quatre fleuves, éloignées prodigieuſement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le ſerpent parle à *Eve*, attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux, & qu'une ânesſe,

(a) Voyez le *Sadder*.

qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après ; que DIEU ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel ; qu'il ait fait la lumière, qui émane du soleil, avant le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme & la femme, il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte ; qu'il ait condamné *Adam* à la mort, & toute sa postérité à l'enfer pour une pomme ; qu'il ait mis un signe de sauve-garde à *Caïn* qui avait assassiné son frère, & que ce *Caïn* ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, selon le texte, le genre-humain était borné à la famille d'*Adam ;* que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre ; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les métamorphoses d'*Ovide*, on n'est pas moins surpris que DIEU délivre de la servitude en Egypte six cents mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes ; que ces six cents mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis & la mer Rouge ; que DIEU leur ouvre cette mer, & la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple, sous la main & sous les yeux de DIEU même, demande au frère de *Moïse* un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit

jeté en fonte en un seul jour ; que *Moïse* réduise cet or en poudre impalpable, & la fasse avaler au peuple ; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'*Aaron* qui l'a jeté en fonte soit déclaré grand-prêtre pour récompense ; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part, & quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à *Aaron* ; & que dans une autre occasion *Moïse* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, & qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la personne de *Balaam*.

6°. On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles ; & on frissonne d'horreur quand on lit que les juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouses & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel, le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces juifs qui pouvaient passer si aisément à gué, les murailles de Jérico qui tombent au son des trompettes ; tant de prodiges de toute espèce exigent

pour être crus le ſacrifice de la raiſon, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutiſſent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des ſiècles en faveur de ſon peuple ? à le rendre preſque toujours l'eſclave des autres nations.

8°. Toute l'hiſtoire de *Samſon* & de ſes amours, & de ſes cheveux, & de ſon lion, & de ſes trois cents renards, ſemble plus faite pour amuſer l'imagination que pour édifier l'eſprit. Celles de *Joſué* & de *Jephté* ſemblent barbares.

9°. L'hiſtoire des rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits ſont incroyables. Le premier roi juif *Saül* ne trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon ſucceſſeur *David* laiſſe plus de vingt milliars d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par DIEU même ; vous ſavez que DIEU ne peut mentir : donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les prophètes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine *Jérémie* ſe charger d'un bât & d'un collier, & ſe faire lier avec des cordes ; *Oſée* à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire enſuite à une femme adultère : *Iſaïe* qui marche tout nu dans la place publique ; *Ezéchiel* qui ſe couche trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre ſon pain d'excrémens d'homme, & enſuite de bouſe de vache : *Oolla* & *Ooliba* qui établiſſent un bordel, & à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le ſperme d'un

cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays & de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé ; & quand il voit *Elisée* faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés, mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au nouveau testament sur l'ancien peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'ancien testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'ancien ?

L'HONNETE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des Grecs qui assurent que le St Esprit ne procède

point du fils; avec des neſtoriens qui nient que *Marie* ſoit mère de DIEU; avec quelques latins qui ſe vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe penſent tout autrement que ceux d'Aſie & d'Afrique. Je ſais que dix ou douze ſectes en Europe s'anathématiſent les unes les autres; les muſulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les juifs ont également en exécration les chrétiens & les muſulmans; les Guèbres les mépriſent tous; & le peu qui reſte de ſabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés: le brame ne peut ſouffrir ni ſabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois ſouhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces ſectes ſous ſes lois. Je me ſuis demandé pourquoi étant DIEU il n'a pas uſé des droits de la divinité? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laiſſé dans le péché? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laiſſé preſque tous les hommes dans l'erreur?

Je ſais que je ne ſuis rien; je ſais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'être des êtres; mais il m'eſt permis, comme à *Job*, d'élever mes reſpectueuſes plaintes du ſein de ma miſère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre; & que ces généalogies, qui ſont ſi différentes dans les noms & dans le nombre de ſes ancêtres, ne ſont pourtant pas la ſienne, mais celle de ſon père *Joſeph* qui n'eſt pas ſon père?

Je donne la torture à mon eſprit pour comprendre comment un DIEU eſt mort. Je lis les livres ſacrés &

les profanes de ces temps-là ; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduisit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière, & marqué dans les fastes de tous les Etats. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé *Herode*, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des juifs ; mais comment, & à qui, & sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur ? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable & si insensée ?

Je vois que les évangiles qui nous restent se contredisent presqu'à chaque page. J'ouvre l'histoire de *Josephe*, auteur presque contemporain ; *Josephe* parent de *Mariamne* sacrifiée par *Hérode* ; *Josephe* ennemi naturel de ce prince : il ne dit pas un mot de cette aventure ; il est juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire ! Je lis les Ecritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, se soit jamais appelé DIEU, je vois même tout le contraire ; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un

peuple où par les fils de *Bélial* on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on désignait les hommes justes ? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS ; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale ? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus ? le respect pour les parens, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnées ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps &c. ne rempliſſent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif, qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux : JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un

juif de la populace, condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des magiſtrats à cette populace, & ſuant d'une ſueur de ſang dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort? Eſt-ce-là *Platon*, eſt-ce-là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, ou *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius*? Qui de tous ces ſages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant: *Je ſuis venu apporter le glaive & non la paix: je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille, la mère & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur & d'effroi: & ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiècles, dans les aſſaſſinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié ſe ſont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter à ſes pieds l'argent de ſes ſectateurs. *Ananie* & *Saphire* ont gardé quelque choſe pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit: & *Pierre* les punit en feſant mourir ſubitement le mari & la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui diſent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais ſa converſion. J'ai oſé penſer que ſi DIEU feſait des miracles, ce ſerait pour guérir les

hommes & non pour les tuer ; ce ſerait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il eſt un Dieu de miſéricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette hiſtoire, c'eſt que *Pierre* ayant fait mourir *Ananie*, & voyant venir *Saphire* ſa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous de réſerver pour vous quelques oboles ; ſi vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le ſort de votre mari ;* au contraire, il la fait tomber dans le piége ; il me ſemble qu'il ſe réjouiſſe de frapper une ſeconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dreſſer les cheveux, & que je ne me ſuis conſolé que quand j'en ai vu l'impoſſibilité & le ridicule.

Puiſque vous me permettez de vous expliquer mes penſées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du chriſtianiſme dans l'hiſtoire de JESUS. Les quatre évangiles qui nous reſtent ſont en oppoſition ſur pluſieurs faits ; mais ils atteſtent uniformément que JESUS fut ſoumis à la loi de *Moïſe*, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Tous ſes diſciples fréquentèrent la ſynagogue ; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent abſolument ſéparés des juifs que long-temps après. Dans quel temps précis DIEU voulut-il donc qu'on ceſſât d'être juif & qu'on fût chrétien? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes ſont venus les uns après les autres?

Si JESUS avait voulu établir une Egliſe chrétienne, n'en eût-il pas enſeigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les ſept ſacremens dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit : Je ſuis DIEU, engendré & non fait ; le S^t Eſprit procède

de mon père sans être engendré ; j'ai deux volontés & une personne ; ma mère est mère de DIEU ? Au contraire, il dit à sa mère : *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme ; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour & de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour. Telle est la querelle de *Pierre* & de *Simon* le magicien devant *Néron* ; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés ! que de faux martyres, que de légendes ridicules ! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de *Luc*, sous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire, au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées, sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; sans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté ? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de

Paul, est-il assez téméraire pour lui faire dire : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous sommes réservés pour son avénement : si tôt que le signal aura été donné par la trompette, ceux qui sont morts en* JESUS *ressusciteront les premiers ; puis nous autres qui sommes vivans nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ? *Paul* & les juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette ? Et où, s'il vous plaît, *Paul* avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite & de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider *Etienne* ? Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisième ciel ? Et qu'est-ce que ce troisième ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNETE-HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans que trois font un, que DIEU est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparaît, & que c'est DIEU lui-même qui est fait sur le champ par un homme ? C'est par la conversation, par la prédication, par les cabales ; c'est en séduisant des femmes & des enfans ; c'est par des impostures, par des récits miraculeux qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les

communiquer aux catéchumènes ; on était initié ſecrétement aux myſtères des chrétiens comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perſuadaient que non-ſeulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien ſupérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était diviſée en petites aſſociations, égyptiennes, grecques, ſyriennes, romaines, juives, &c. La ſecte des chrétiens eut tous les avantages poſſibles dans la populace. Il ſuffiſait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de *Paul* pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui ſe mirent à ſa tête. Preſque toutes les ſectes ſe ſont ainſi établies, excepté celle de *Mahomet*, la plus brillante de toutes, qui ſeule, entre tant d'établiſſemens humains, ſembla être en naiſſant ſous la protection de DIEU, puiſqu'elle ne dut ſon exiſtence qu'à des victoires.

Encore la religion muſulmane eſt-elle après douze cents ans ce qu'elle fut ſous ſon fondateur : on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même ſubſiſtent dans toute leur intégrité. Son Alcoran eſt autant reſpecté en Perſe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes ; on l'obſerve par-tout à la lettre ; on n'eſt diviſé que ſur le droit de ſucceſſion entre *Ali* & *Omar*. Le chriſtianiſme, au contraire, eſt différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne ſavait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif dans l'obſervance de tous les rites juifs, circoncis, ſacrifiant ſuivant la loi moſaïque, mangeant l'agneau paſcal avec des laitues, s'abſtenant

de manger du porc, de l'ixion & du griffon, comme auſſi du lièvre, parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres, au contraire, vous oſez croire que le lièvre a le pied fendu & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion & un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je ſerais un impoſteur bien effronté ſi j'oſais vous ſoutenir que le chriſtianiſme d'aujourd'hui reſſemble à celui des premiers ſiècles, & celui de ces premiers ſiècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE-HOMME.

DIEU varier! DIEU changer! cette idée me paraît un blaſphème. Quoi! le ſoleil de DIEU eſt toujours le même, & ſa religion ſerait une ſuite de viciſſitudes! Quoi! vous le feriez reſſembler à ces gouvernemens miſérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires? Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre à *Seth*, un troiſième à *Noé*, un quatrième à *Abraham*, un cinquième à *Moïſe*, un ſixième à JESUS, & de nouveaux édits encore à chaque concile; & tout aurait changé depuis la défenſe de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, juſqu'à la bulle *Unigenitus* du jéſuite *le Tellier!* Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accuſant de tant d'inconſtance, de faibleſſe, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de DIEU, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNETE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale; mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, & gravée au cœur de tous les hommes?

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même;* la loi des chrétiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même.* Athanasiens, persécutez les eusébiens, & soyez persécutés; Cyrilliens, écrasez les enfans des nestoriens contre les murs; Guelfes & Gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de *Simon Barjone* de détrôner les empereurs & les rois, & si *Constantin* a cédé l'Empire au pape *Silvestre*. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris si on laisse le ciboire ouvert. *Poltrot*, *Balthazar Gérard*, *Jacques Clément*, *Châtel*, *Guignard*, *Ravaillac*, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de DIEU, *Alexandre VI*, souillé de meurtres & d'empoisonnemens, dort dans les bras de sa fille *Lucrèce*, que *Léon X* nage dans les plaisirs, que *Paul III* enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que *Jules III* fait

ſon porte-ſinge cardinal ; (dignité plus convenable encore au ſinge qu'au porteur) tandis que *Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe* , que *Pie V* fait gémir les Romains ſous les rapines de ſon batard *Buon-Compagno* , que *Clément VIII* donne le fouet au grand *Henri IV* ſur les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* & *du Perron*. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages : & puis envoyez frère *Trigaut* & frère *Couvet* prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité , contre laquelle on ſe débat en vain , me force de convenir d'une partie de ce que vous dites ; mais enfin , convenez auſſi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigriſſent , & que les bonnes lois ne vous touchent pas ? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui ſont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE-HOMME.

Des miracles ? juſte Ciel ! & quelle religion n'a pas ſes miracles ? tout eſt prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Herodote* & les *Tite-Live* , par cent auteurs reſpectés des nations , & vous croyez à des aventures de la Paleſtine , racontées , dit-on , par *Jean* & par *Marc* , dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & chez les Romains , dans des livres faits ſans doute long-temps après la deſtruction de Jéruſalem , comme il eſt prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple , il eſt dit dans l'évangile de *St Matthieu* que le ſang de

Zacharie

Zacharie fils de *Barac*, massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les juifs. Or, on voit dans l'histoire de *Flavien Josephe* que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple & l'autel, pendant le siége de Jérusalem par *Titus*. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les juifs? Quoi! il aurait ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier supplice? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser DIEU de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de JESUS pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées; & je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNETE-HOMME.

Sans doute; l'ame demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah, si votre religion était de DIEU, la soutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il besoin de dire: Crois, ou je te tue? La religion entre l'homme & DIEU est l'adoration & la vertu; c'est entre le prince & ses sujets une affaire

de police; ce n'eſt que trop ſouvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU ſincèrement, ſimplement, & ne trompons perſonne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raiſonnable, univerſelle; elle doit être comme le ſoleil qui eſt pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle? vous le ſavez, c'eſt d'adorer DIEU & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'eſt établie?

L'HONNETE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatiſme commence: la fourberie achève. Un homme puiſſant vient; il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mors à la bouche: il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'Etat, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrètes; on les défend. Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables: on défend les diables. Les apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélytes: celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils bravaient les lois. Le

gouvernement maintient que suivre les lois c'est obéir à DIEU. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous serez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNETE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes ; celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la justice ?

LE CALOYER.

Non, vous risqueriez trop ; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNETE-HOMME.

Des factions quand il s'agit de la vérité universelle, quand il s'agit de DIEU !

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux, ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'Eglise grecque.

L'HONNETE-HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise romaine ?

L'HONNETE-HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque qui achète sa honteuse dignité d'un grand-visir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le suis, de vous proposer la religion protestante.

L'HONNETE-HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNETE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous supposer que *St Pierre* ne soit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin* & les réformateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède &c. ?

L'HONNETE-HOMME.

Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle*. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'évangile des chrétiens ; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des

bourreaux. Les protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses & funestes; ils sont par-tout soumis aux magistrats, & l'Eglise romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; & puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNETE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à DIEU seul; il parle à tous les cœurs : nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père & sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses; ces lois sont de DIEU, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens; DIEU permet les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser DIEU que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres? que l'assassin d'*Urie* soit son bien-aimé, & que le pieux *Antonin*

lui soit en horreur ? n'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens parsis, les sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous ; & grâces au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNETE-HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les

cœurs ; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain eſt l'Eternel, & que l'âneſſe de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNETE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je ſers DIEU ſelon l'uſage de mon couvent.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi ſelon ma conſcience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes & les talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je ſuis, je penſe comme vous.

L'HONNETE-HOMME.

Mon DIEU, béniſſez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon DIEU, béniſſez cet honnête homme.

XX.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'existence de DIEU?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'existence du soleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux causes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cause admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de ressembler à ce fou (*) qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de *Socrate* qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites qui possèdent trois

(*) *Maupertuis.* Voyez la *Diatribe du docteur Akakia.* (Volume des *Facéties.*)

cents lieues de pays en long & en large au Paraguai ? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père, entend sans doute que DIEU est le

père de tous les hommes. Le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie & blasphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce sage ont été très-mal recueillies, que parmi plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse; chaque petite société chrétienne avait son évangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples, qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, & que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; & enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture & par la démence.

Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, & ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que JESUS observa, elles étaient toutes juives, & nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; & nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que *Marie* était mère de DIEU? non; & nous la fesons mère de DIEU. JESUS a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel? non; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi vous n'êtes pas chrétien?

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de *Paul* meurtrier d'*Etienne*, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même & persécuté? Pourquoi rompit-il avec *Gamaliel* son maître?

eſt-ce, comme le diſent quelques juifs, parce que *Gamaliel* lui refuſa ſa fille en mariage? parce qu'il avait les jambes torſes, la tête chauve & les ſourcils joints, ainſi qu'il eſt rapporté dans les actes de *Tècle* ſa favorite? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a miſes ſous ſon nom?

L'ADORATEUR.

Il eſt reconnu que *Paul* n'eſt point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit: *Jeſus eſt autant élevé au-deſſus des anges que le nom qu'il a reçu eſt plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il eſt dit *que* DIEU *l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges.*

Et dans ſes autres épîtres, il parle preſque toujours de JESUS comme d'un ſimple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiſer, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme ſans voile déshonore ſa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'égliſe.*

Il ſe brouille avec *Pierre*, parce que *Pierre ne judaïſe pas avec les étrangers, & qu'enſuite Pierre judaïſe avec les juifs.* Mais ce même *Paul* va judaïſer lui-même pendant huit jours dans le temple de Jéruſalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux juifs qu'il n'eſt pas chrétien. Il eſt accuſé d'avoir ſouillé le temple, le grand-prêtre lui donne un ſoufflet; il eſt traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour ſe tirer d'affaire? il fait deux menſonges impudens au tribun & au ſanhédrin; il leur dit: Je ſuis phariſien, & fils de phariſien, quand il était chrétien; il leur dit: *On me*

persécute parce que je crois à la résurrection des morts. Il n'en avait point été question; & par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre ensemble & diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire *qu'il a été ravi au troisième ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'est pas permis de rapporter.*

Le voyage d'*Astolphe* dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel? C'est pour établir son autorité parmi eux; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes & tyranniques: *Si je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il est aisé de voir dans le gâlimatias de *Paul* qu'il conserve toujours son premier esprit persécuteur; esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de leurs semblables, & de vouloir les opprimer. C'est la passion des tyrans. Quoi! *Paul* juif, feseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché! *Néron*, *Attila*, le pape *Alexandre VI* ont-ils jamais proféré de si abominables paroles? Si *Paul* écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires

commencent. Un impoſteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les impoſteurs qui lui ſuccèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raiſon; mais après m'avoir dit ce que vous penſez de ce fanatique, moitié juif moitié chrétien, nommé *Paul*, que penſez-vous des anciens juifs?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens ſenſés de toutes les nations en penſent, & ce que les juifs raiſonnables en penſent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné & proſcrit le reſte des hommes pour ſe faire roi d'une miſérable petite nation? Vous ne croyez pas qu'un ſerpent ait parlé à une femme? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaiſſance du bien & du mal? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en préſenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaiſſance abſolument néceſſaire à l'eſpèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit ſon peuple chéri dans des déſerts, & qu'il ait été obligé de leur conſerver pendant quarante ans leurs vieilles ſandales & leur vieilles robes? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de *Pharaon*, pour faire paſſer la mer à pied ſec à ſes enfans chéris en larrons & en lâches, & pour les tirer miſérablement de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à ſon peuple

de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations? Vous ne croyez pas que l'ânesse de *Balaam* ait parlé ? Vous ne croyez pas que *Samson* ait attaché ensemble trois cents renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitans de Sodôme aient voulu violer deux anges ? Vous ne croyez pas.....?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde & abominable. Mais enfin JESUS, que vous aimez, était juif; il accomplit toujours la loi juive, il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contradiction, qu'il ait été juif & que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ;* ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure ; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : *Aimez* DIEU *& votre prochain*, c'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne ; c'est

ainsi que je suis ami de JESUS ; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L'ADORATEUR.

Hé bien donc, je suis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, de JESUS.

Je dirai avec *Epictète : C'est* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *est au dedans de moi, je le porte par-tout, pourquoi le souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses, par d'infames désirs ? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impose un devoir ; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de tous les hommes ; fils, mari, père ; tous ces noms me disent, n'en déshonore aucun.*

Mon devoir est de louer DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu'en cessant de vivre.*

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne, & cette belle maxime : *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Enfin j'adorerai DIEU, & non les fourberies des hommes. Je servirai DIEU, & non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo*. Je détesterai l'infame superstition ; & je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

XXI.

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

IL y a quelque temps qu'un juriſconſulte de l'ordre des avocats ayant été conſulté par une perſonne de l'ordre des comédiens, pour ſavoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des geſtes nobles, du ſentiment, du goût & tous les talens néceſſaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des lois. L'ordre des convulſionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre ſiégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à ſon bourreau de brûler la conſultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jéſuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converſation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, & de M. l'abbé *Grizel*. Je fus préſent à cette converſation : je l'ai fidellement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le ſens commun peut étendre à ſon gré.

Je ſuppoſe, diſait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je ſuppoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il

(*a*) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup queſtion d'*ordre*, fut déféré par maître *le Dain*, & incendié au bas de l'eſcalier.

eût fait composer Cinna, Athalie & le Misanthrope, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe ; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même ; de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture ? Non, sans doute, dit l'abbé *Grizel* ; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* & toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand *Louis XV* dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel* : nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Bossu* supérieur de Ste Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Aristote* enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Grizel* ; il est vrai que l'abbé de *la Coste*, M. de *la Solle* & l'auteur des nouvelles ecclésiastiques prétendent que la déclamation, la musique & la danse sont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à *David* de danser que devant l'arche, & que de plus *David*, *Louis XIV* & *Louis XV* n'ont point dansé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais

chanté qu'en préſence de quelques perſonnes de ſa cour, & qu'on ne ſe donne le plaiſir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque choſe à parler, ou à chanter, ou à danſer en public.

Il eſt donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt ſous le nom de *menus plaiſirs du roi*, & que cet impôt eût ſervi à payer les frais des ſpectacles de ſa majeſté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa majeſté très-chrétienne.

Vous nous embarraſſez beaucoup, dit *Grizel*.

Je veux vous pouſſer, dit *le Menu*. Non-ſeulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Triſſino*, le pape *Léon X* dépenſèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes; je ne trouve pourtant pas, dans l'hiſtoire de l'Egliſe, qu'aucun vicaire de St Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle *le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le ſieur *Romagnéſi*, acteur de notre troupe italienne a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien romain? pourquoi une actrice des chœurs diſcordans de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, & ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt ſous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures ni pires, soit qu'on les paye, soit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix écus en musique, soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour. Or si on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il dansa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* sentit la force de cet argument; il répondit ainsi : Il y a des tempéramens ; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux & assez sages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre & inimitable *Molière* dans la paroisse St Eustache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St Joseph, selon notre belle & saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que *St Eustache* est un si grand saint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du Misantrhope : mais enfin *St Joseph* est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte & la profane ; la première est incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Celle où est *Molière* y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une

chapelle, ne peut être damné comme Mlle *le Couvreur* & *Romagnési* qui sont sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe; je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lulli*, violon de *Mademoiselle*, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans Carisselli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai: cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie: il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé *Grizel*; & c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui sait l'histoire, lui repliqua: Vous avez entendu parler du révérend père *Girard*; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement; de plus, il souffla sur elle comme font tous les sorciers: seize juges déclarèrent *Girard* magicien, cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & sorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que Mlle *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser.

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile: alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles

pauvres ; leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en soucie guère : il jouit des talens de Mlle *le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers ; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize provençaux qui crurent *Girard* si habile ; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac ;* il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles ; il y en a, & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies, & d'exposer les foudres de l'Eglise au mépris des personnes puissantes ; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général ? Non, Monsieur, dit l'intendant ; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Hé bien, repliqua *Grizel*, votre oncle, votre père & votre grand-père sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu, à ce discours, ne sut s'il devait rire ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, Monsieur, dit-il au *Grizel*, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Grizel*; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, & vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut ethnicus & publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'Oedipe de *Sophocle*, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'Oedipe de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père & votre oncle, & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. *Grizel*, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli*; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que *St Matthieu* a damné les employés des fermes après l'avoir été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Juſtement, dit *Grizel*, vous y êtes; on laiſſe l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évangile : on n'ouvre point les anciens rituels, & l'on vit paiſiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaiſa un peu, mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicanus*. Je vous prie, mon cher *Grizel*, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inſéré cette ſatire dans vos livres, & pourquoi on nous traitait ſi mal dans les premiers temps.

Cela eſt tout ſimple, dit *Grizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs, parmi leſquels il ſe mêla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choiſis par les Romains ; c'était un ſecret infaillible d'attirer à ſoi le petit peuple, que d'anathématiſer les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient meſſieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puiſſances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire ; & quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mors à la bouche, & qui monteront deſſus pour renverſer les Etats & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres quoique brutes & informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, & qu'elles ſont chères aux peuples ; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or

qui seront prodigués, & il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux,

C'est-là, Monsieur, l'histoire succinte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proscrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, & permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus*; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi sesant sa charge? Donc, il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna & Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Grizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'Eglise gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand *Henri IV* & *Henri III*, & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & *Philippe le bel*, & *Philippe-Auguste*, & *Louis VIII*, & *Philippe I*, & le saint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes

les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, & lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils pèchent mortellement en fesant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi & la reine, qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Eglise les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux; vous ne vous tirerez jamais de-là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurdes; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec alégresse de quoi

soutenir la gloire de son trône, qui, après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques & d'imbécilles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle *la bonne compagnie;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre-humain; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits; c'est pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé; c'est lui qui donne la réputation; & pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis; & depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le père *Quesnel* jusqu'au maraud qui fait la gazette ecclésiastique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand il a l'esprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'est-là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous

demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de St Roch ; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours, diſons-nous ? on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à St Jean de Latran, ou à St Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit ; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de St Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora *Cuzzoni*, la ſignora *Fauſtina*, la ſignora *Barbarini*, encore moins le ſignor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux ne ſont jamais perſécuteurs ; voilà pourquoi un roi, qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables ; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans

la foule. Les passans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas, & faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. *Collardeau*.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus;* mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication, contre une société gagée par le roi, est le comble de l'insolence & du ridicule? & pourquoi, en même temps personne ne travaille-t-il à lever ce scandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Grizel*, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit & de la sottise, de l'industrie & de la paresse, de la philosophie & du fanatisme, de la gaieté & du pédantisme, des lois & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui représentent Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de Cinna, & le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur & les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler

de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs ? pourquoi *S^t Joſeph* ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé, pendant des ſiècles, ceux qui diſaient que le S^t Eſprit procède du père & du fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire ?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſupplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les juifs même danſèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand'meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion. On repréſente encore des actes ſacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice eſt la Ste Vierge, une autre *Magdelène* à ſa toilette ; *Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit ſon *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père *Abraham*; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; si nous fesions bénir nos attelages à Ste Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les Tartuffes crier encore quelque temps, & dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

XXII.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

ANDRÉ des Touches était un muſicien très-agréable dans le beau ſiècle de *Louis XIV*, avant que la muſique eût été perfectionnée par *Rameau*, & gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté ſurmontée au naturel & aux grâces.

Avant d'avoir exercé ſes talens, il avait été mouſquetaire ; & avant d'être mouſquetaire il fit en 1688 le voyage de Siam avec le jéſuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreſſe pour avoir un amuſement ſur le vaiſſeau ; & *des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le reſte de ſa vie.

Il fit connaiſſance à Siam avec un premier commis du barcalon ; ce premier commis s'appelait *Croutef* : & il mit par écrit la plupart des queſtions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponſes de ce ſiamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ſes papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de ſoldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingts mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingts mille, tous fainéans & très-riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus ;

battus ; mais en récompense nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maisons, & entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage & de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration ?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure ; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes ; car on sait qu'une coutume ayant été établie au hasard est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée ; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer ; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi & un agrément infini pour les juges qui peuvent en sureté de conscience décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois conſtantes ?

CROUTEF.

DIEU nous en préſerve ! nous pouvons condamner au banniſſement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour ſelon que la fantaiſie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de M. le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens ſoient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela eſt juſte. Et de la queſtion, en uſez-vous ?

CROUTEF.

C'eſt notre plus grand plaiſir ; nous avons trouvé que c'eſt un ſecret infaillible pour ſauver un coupable qui a les muſcles vigoureux, les jarrets forts & ſouples, les bras nerveux & les reins doubles ; & nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une ſageſſe & une prudence merveilleuſe. Comme il y a des demi-preuves, c'eſt-à-dire des demi-vérités, il eſt clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner ; enſuite vient la mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande conſidération, qui eſt le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'eſt plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés ?

CROUTEF.

Les enfans en sont privés. Car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao nos voisins n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, & que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, & surtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magistrature?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse & un cœur plein de justice; on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, & surtout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenser tous les talens, & de ne vendre aucun emploi.

André des Touches, qui était un peu distrait, comme le sont tous les musiciens, répondit au siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordans, & voulut s'informer à fond de la musique siamoise ; mais *Croutef* plein de son sujet, & passionné pour son pays, continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure musique que nous & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois sages & humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère ; moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cents mille pièces d'or, nous le respectons & nous allons dîner chez lui ; mais si une pauvre servante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse, nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique ; premièrement, de peur qu'elle ne se corrige ; secondement, afin qu'elle ne puisse donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands-hommes ; troisièmement, parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, & qu'il serait ridicule d'employer dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes, plus clémens, plus raisonnables dans les châtimens que nous infligeons

à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes qu'ils sont sans doute les plus criminels de tous les hommes, lorsque s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raison. Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions, qui ne vont pas à la vérité jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui rendent la vie si douce & si agréable qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite & son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui est tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain à plusieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cents mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui est très-prudent, il faut que ce talapoin siamois paye la première année de son revenu

à ce tondu tartare, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu faisait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche ? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits ; elles ébranlaient le monde ; le sang coulait pour elles ; on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris ; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices ! Mais au moins il nous reste, grâces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma & deux semi-comma, & si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue ; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de musique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La musique tient à tout ; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisque

vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF.

Je vous disais qu'autrefois le tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait ; mais il en résultait un grand bien ; on était beaucoup plus dévot à *Sammonocodom* & à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va ; on se réjouit, on danse, on joue, on dine, on soupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

XXIII.

SOPHRONIME ET ADELOS,

Traduit de MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

IL y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime :* je ne parle pas des empereurs & des consuls romains, ni même des évêques de ce nom, je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui dans nos dictionnaires est toujours appelé *Maxime le magicien*, ainsi qu'on nomme encore le curé *Gaufredi*, *Gaufredi le sorcier ;* comme s'il y avait en effet des sorciers & des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur *Julien*, & c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur *Marc-Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un peu plus de grâce. Il n'est point qualifié de sorcier ; & il a eu *Hensius* pour commentateur.

Le troisième *Maxime*, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le pays qui est aujourd'hui celui

d'Alger. Il vivait dans le commencement de la deſtruction de l'empire romain. Madaure, ville conſidérable par ſon commerce, l'était encore plus par les lettres; elle avait vu naître *Apulée* & *Maxime*. *Saint-Auguſtin*, contemporain de *Maxime*, né dans la petite ville de Tagaſte, fut élevé dans Madaure; & *Maxime* & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car *Maxime* reſta toujours attaché à l'antique religion de *Numa*, & *Auguſtin* quitta le manichéiſme pour notre ſainte religion, dont il fut, comme on le ſait, une des plus grandes lumières.

C'eſt une remarque bien triſte, & qu'on a faite ſouvent ſans doute, que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands-hommes, & qui fut probablement, depuis *Atlas*, la première école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes, témoin la Thrace qui produiſit autrefois *Orphée* & *Ariſtote*; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correſpondance qui ſubſiſta toujours entre le diſert *Auguſtin* de Tagaſte & le platonicien *Maxime* de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameuſe lettre de *Maxime* ſur l'exiſtence de DIEU, avec la réponſe de *St Auguſtin*, toutes deux traduites par *Dubois* de Port-Royal, précepteur du dernier duc de *Guiſe*.

Lettre de Maxime de Madaure à Auguſtin.

„ OR qu'il y ait un Dieu ſouverain qui ſoit ſans „ commencement, & qui, ſans avoir rien engendré de „ ſemblable à lui, ſoit néanmoins le père & le formateur

» de toutes choſes, quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez » ſtupide pour en douter? c'eſt celui dont nous adorons » ſous des noms divers l'éternelle puiſſance, répandue » dans toutes les parties du monde; ainſi honorant » ſéparément, par diverſes ſortes de cultes, ce qui » eſt comme ſes divers membres, nous l'adorons tout » entier . . . qu'ils vous conſervent, ces dieux ſubal- » ternes, ſous les noms deſquels, & par leſquels tout » autant de mortels que nous ſommes ſur la terre, nous » adorons le *père commun des dieux & des hommes* par diffé- » rentes ſortes de cultes à la vérité, mais qui s'accordent » tous dans leur variété même, & ne tendent qu'à la » même fin.

Réponſe d'Auguſtin.

» Il y a dans votre place publique deux ſtatues de » *Mars*, nu dans l'une, & armé dans l'autre, & tout » auprès la figure d'un homme qui, avec trois doigts » qu'il avance vers *Mars*, tient en bride cette divinité » dangereuſe à toute la ville. Sur ce que vous me » dites que de pareils dieux ſont des membres du ſeul » véritable Dieu, je vous avertis avec toute la liberté » que vous me donnez, de ne pas tomber dans de » pareils ſacriléges; car ce ſeul Dieu dont vous parlez, » eſt ſans doute celui qui eſt reconnu de tout le monde, » & ſur lequel les ignorans conviennent avec les ſavans, » comme quelques anciens ont dit. Or, direz-vous » que celui dont la force, pour ne pas dire la cruauté, » eſt réprimée par un homme mort, ſoit un membre » de celui-là? il me ſerait aiſé de vous pouſſer ſur ce » ſujet, car vous voyez bien ce qu'on pourrait dire » ſur cela; mais je me retiens, de peur que vous ne

» difiez que ce ſont les armes de la rhétorique que » j'emploie contre vous plutôt que celles de la » vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce *Maxime*.

DIALOGUE.

ADELOS.

Vos ſages conſeils, Sophronime, ne m'ont pas raſſuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-ſix années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai ſoixante & quinze; vous avez raſſemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance: mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de ſages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faſte de vertu qui ne convient pas au ſage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriſer la mort; je veux qu'on s'y réſigne: nous le devons, puiſque tout corps organiſé, animaux penſans, animaux ſentans, végétaux, métaux même, tout eſt formé pour la deſtruction. La grande loi eſt de ſavoir ſouffrir ce qui eſt inévitable.

ADELOS.

C'eſt préciſément ce qui fait ma douleur. Je ſais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleſſe de me croire heureux en conſidérant ma fortune, ma ſanté, mes richeſſes, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfans. Je ne puis ſonger ſans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des

éclairciſſemens & des conſolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouſſé la curioſité juſqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque choſe ſi je meurs tout ainſi que l'inſenſé & l'ignorant ? — La mémoire du ſage & celle du fou périſſent également. — Le trépas des hommes eſt le même que celui des bêtes ; leur condition eſt la même ; l'un expire comme l'autre après avoir reſpiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout eſt vanité. — Tous ſe précipitent dans le même abyme. — Tous ſont produits de terre, tous retournent à la terre — & qui me dira ſi le ſouffle de l'homme s'exhale dans l'air & ſi celui de la bête deſcend plus bas ?

Le même inſtructeur, après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même en me conſolant eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funèbres ? allez donc, dit-il, mangez votre pain avec alégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi ! parce que dans un livre oriental il se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentimens douloureux ! vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout ?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction ; je le sens bien : mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être sensible à cette destruction ; & vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature ?

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des tusculanes de *Cicéron*, dans lesquelles ce grand-homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron & du Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de sa secte académique qui permet de soutenir le pour & le contre : tantôt c'est *Platon* qui croit l'immortalité de l'ame ; tantôt c'est *Dicéarque* qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnemens me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens qui me semblent si mal instruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleste ; & de là, dit-il, il est clair que les ames au

fortir des corps montent au ciel, soit qu'elles soient des animaux respirant l'air, soit qu'elles soient composées de feu. (*a*)

Cela ne me paraît pas si clair. D'ailleurs *Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Catilina* & celle des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'est point n'est pas malheureux; que le néant ne peut ni se réjouir ni se plaindre; je n'avais pas besoin d'une tusculane pour apprendre des choses si triviales & si inutiles. On sait bien sans lui que les enfers inventés soit par *Orphée*, soit par *Hermès*, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais désiré que le plus grand orateur, le premier philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas! sur ces grands & éternels objets de la curiosité humaine, *Cicéron* n'en sait pas plus que le dernier sacristain d'*Isis*, ou de la déesse de Syrie.

Cher *Sophronime*, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'eclecticisme; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi; je vais encore vous parler de

(*a*) *Perspicuum debet esse animos cum e corpore excesserint, sive illi sint animales spirabiles, sive ignei, sublimè ferri.*

même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* & *Cicéron*, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec *Epicure* que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; & comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon* l'éternel géomètre.

2°. De-là descendant à ses ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit: Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui rempliſſent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct & de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible & grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentiment & intelligence; aux animaux organisation, sentiment & ce que nous appelons instinct; aux végétaux organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5°. Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour, & nous ne savons pas si

les soleils qu'il a formés ne feront pas à la fin détruits comme nous.

6o. Ici vous me demanderez si je pense que nos ames périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps, ou si elles revêtiront un jour le même, ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes ?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir; qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une ame. Je sais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser & d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet; si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées. Car point de pensées dans l'homme avant la sensation. *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.* Donc c'est DIEU qui nous fait toujours sentir & penser; donc c'est DIEU qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens & je pense par mon propre pouvoir.

Etant

Etant donc les instrumens périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, & si ce ne serait pas une contradiction évidente. Jugez surtout si en admettant un formateur souverain on peut admettre des êtres qui lui résistent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connais point de système plus respectueux envers DIEU. Mais il me semble que si c'est révérer en DIEU sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, & c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si DIEU fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instrumens de ses décrets absolus. Et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre système qui fait DIEU si grand & l'homme si petit, l'être éternel sera regardé, par quelques esprits, comme un fabricateur qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète, répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialisme de *Straton* en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps comme vous ces conséquences dangereuses, & c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles: mais je crois qu'on peut aisément se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne suis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que s'il répond à une difficulté métaphysique

insoluble, *ce n'est pas qu'il ait rien de solide à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque chose.*

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser DIEU d'injustice, parce que les enfers des Egyptiens, d'*Orphée* & d'*Homère*, n'existent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'*Ixion*, le vautour de *Prométhée* sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés d'Egypte qui inventèrent ces horribles fadaises pour se faire craindre, & qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre-humain; ils sont aussi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remord qui ne manque jamais, & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfans. *Cicéron* avait bien raison de dire: Ce sont-là les vrais Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de *Cicéron*, c'est celle de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, c'est

la mienne. Ce n'eſt pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel bonheur ne ſaurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être ſur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la meſure de félicité dont cette nature eſt ſuſceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puiſſante & toute-agiſſante nature de l'être univerſel ſemblerait détruire, je m'en tiens à une ſeule aſſertion. La liberté n'eſt autre choſe que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles établies par le grand être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pouſſe la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. DIEU ſoutient & dirige également la main de *Céſar* qui tue ſes compatriotes à Pharſale, & la main de *Céſar* qui ſigne le pardon des vaincus. Celui qui ſe jette au fond d'une rivière, pour ſauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrets & aux règles irréſiſtibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur leur obéit malheureuſement de même. DIEU n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme ſujet à la mort. DIEU même, DIEU ne peut être libre d'une autre façon ; ſa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement ſon éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choiſir avec indifférence entre le bien & le mal, puiſqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne ſefait pas le bien néceſſairement par une volonté néceſſairement déterminée à ce bien, il le ferait ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui ſerait abſurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eſt ainſi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté, & c'eſt en cela que DIEU nous fit à ſon image; ce n'eſt pas en nous pétriſſant de fange délayée, comme on dit que fit *Prométhée*.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

Certe ce n'eſt pas par le viſage que nous reſſemblons à DIEU, repréſenté ſi ridiculement par la fabuleuſe antiquité avec tous nos membres & toutes nos paſſions; c'eſt par l'amour & la connaiſſance de la vérité que nous avons quelque faible participation de ſon être, comme une étincelle a quelque choſe de ſemblable au ſoleil, & une goutte d'eau tient quelque choſe du vaſte océan.

J'aime donc la vérité quand DIEU me la fait connaître; je l'aime lui qui en eſt la ſource, je m'anéantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin du néant. Réſignons-nous enſemble, mon cher ami, à ſes lois univerſelles & irrévocables, & diſons en mourant comme *Epictète*.

„ O DIEU! je n'ai jamais accuſé votre providence. „ J'ai été malade parce que vous l'avez voulu, & je „ l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que vous „ l'avez voulu, & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai „ été dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez voulu, & „ je n'ai jamais déſiré de m'élever. „

„ Vous voulez que je ſorte de ce ſpectacle magni- „ fique, j'en ſors; & je vous rends mille très-humbles „ grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour „ me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à mes „ yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet univers. „

XXIV.

L' A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE *A B C.*

Traduits de l'anglais par M. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

SUR HOBBES, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

HÉ bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* & *Monteſquieu*: que penſez-vous de ces trois hommes célébres ?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé; mais il eſt très-ſavant; il ſemble aimer la raiſon & la vertu; mais la raiſon & la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus, qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur. *Monteſquieu* a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement : il ſe trompe trop ſouvent ſur les faits; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. *Hobbes* eſt bien dur, ainſi que ſon ſtyle; mais j'ai peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité. En un mot,

Grotius est un franc pédant, *Hobbes* un triste philosophe, & *Montesquieu* un bel-esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de *Grotius*, que, selon *Tertullien*, *la cruauté*, *la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre*; que *Carnéade défendait le faux comme le vrai*, qu'*Horace* a dit dans une satire, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste*; (*a*) que,

(*a*) *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satire. *Horace* veut prouver contre les stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemple : *Nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste; il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire : *Jura inventa metu injusti fatcare necesse est.*

Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des lois. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Cicéron*, & que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le sens du mot *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest &c.*

selon *Plutarque*, *les enfans ont de la compassion*; que *Chrysippe* a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter*; que si l'on en croit *Florentin*, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté*; que *Carnéade* a dit *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir quand il dit, dès son premier chapitre du premier livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'*Alexandre* & *Aristote* ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire; mais moi qui, DIEU merci, ne suis point théologien, je trouve *Grotius* un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître : *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout. St Augustin*, dans une lettre à *St Jerôme*, relance un peu l'apôtre *St Jacques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin!* comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots : O sophiste africain! *Horace* avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

NB. Cet endroit d'*Horace* peut d'abord paraître obscur; cependant en y faisant attention, on trouvera que le poëte dit seulement : Consultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injustice a fait naître l'idée de nos droits. L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse; la raison nous apprend donc que tous les crimes ne sont pas égaux, puisqu'ils ne sont pas un tort égal à la société, & que c'est de l'idée de ce tort qu'est née l'idée de justice. *Natura* ne signifie qu'instinct, premier mouvement.

peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ſes ridicules coutumes des peuples puiſſans dont elle était environnée ; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix ?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payé. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très-groſſièrement dans ſon livre de *la vérité du chriſtianiſme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde ; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention inſolente ; tandis que, renfermée dans les rochers de la Paleſtine & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par *Hyſtape* & par les ſibylles ; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licophron*. Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles.

Monteſquieu n'eſt pas pédant : que penſez-vous de ſon *Eſprit des lois* ?

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres perſanes* : le chap. XXVII du liv. XIX, eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véroneſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau

& quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot*. Par-tout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules; ainſi, tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois diſe dans ſa préface *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage*; & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne*, légiſlateur, auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir cité les lois grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire: il vous dit, d'après *Puffendorf*, que du temps du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) *Puffendorf* parlait fort au haſard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des

(*b*) On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.

morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de *Chardin*, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume;* mais sans compter l'Euphrate, le Tigre & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinderud traverse Ispahan, l'Agi se joint au Kur &c. Et puis, quel rapport l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu subsister:* la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans; & *la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas songé que la Perse est entre-coupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion

eſt priſe de *Chardin*, & n'en eſt pas plus vraie ; la religion mahométane, née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Miſie, de l'Afrique ſeptentrionale, de la Servie, de la Boſnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Eſpagne, & il s'en fallut bien peu qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La religion chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eſt preſque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que, dans le teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (*c*) *que, ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en ſervir ; tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament, fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV : „ On peut dire hardiment „ que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle „ qui eſt la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à

(*c*) Livre III, chapitre VI.

» l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre magiſ-
» trat ait l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle ne ſe
» laiſſe quelquefois amollir par la conſidération de ſes
» intérêts. Auſſi l'expérience nous apprend que les
» riches ſont moins ſujets à concuſſion que les autres,
» & que la pauvreté contraint un pauvre officier à être
» fort ſoigneux du revenu du ſac. »

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait ſouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre *Plutarque* même pour ſon garant : il fait dire à *Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler pluſieurs interlocuteurs ; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphneus ;* il fait un très-bel éloge de l'amour céleſte & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter pluſieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'eſt même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiſtoire de *Camma*, & celle d'*Eponime*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont ſervi de ſujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il eſt clair que *Monteſquieu*, dans l'*Eſprit des lois*, a calomnié l'eſprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont ſoutenu que le grand-ſeigneur n'eſt*

(*d*) Livre VII, chap. X. (*e*) Livre III, chap. IX.

point obligé de tenir sa parole & son serment, lorsqu'il borne par-là son autorité.

Ricaut, cité en cet endroit, dit seulement, pag. 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671: *Il y a même de ces gens-là qui soutiennent que le grand-seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que, pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand-turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience; il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidelles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan: il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, & nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marsigli*, qui a vécu si longtemps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de

leurs lois. Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux, & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démosthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né, lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la canelle.* Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter

(*f*) Livre IV, ch. VIII. (*g*) Livre IV, ch. XIX. (*h*) *Ibid.*

de la canelle. Ce qui était très-raiſonnable en Eſpagne eût été très-ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait ſa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de ſa ſouveraineté, qui eſt celui de faire grâce. Il ſerait inſenſé qu'il fît & défît ſes jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne ſaurait ſi un homme ſerait abſous ou s'il recevrait ſa grâce.*

Tout cela eſt évidemment erroné. Qui empêcherait le ſouverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment eſt-on en contradiction avec ſoi-même, en jugeant ſelon la loi & en pardonnant ſelon ſa clémence? En quoi les idées ſeraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement, conſulté par le roi pour ſavoir s'il avait le droit d'aſſiſter au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ſes regiſtres que, non-ſeulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était néceſſaire qu'ils y aſſiſtaſſent en qualité de premiers pairs.

Cet uſage s'eſt conſervé en Angleterre. Les rois d'Angleterre déléguent à leur place, dans ces occaſions, un grand ſtuart qui les repréſente. L'empereur peut aſſiſter au jugement d'un prince de l'Empire. Il eſt beaucoup mieux ſans doute qu'un ſouverain n'aſſiſte point aux jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches; l'haleine ſeule du prince ferait trop pencher la balance.

(*i*) Livre VI, chap. V.

(*k*) *Les Anglais, pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, & non pas puissante.

Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inattention, son mépris pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le sénat composé de nobles; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques & les lois de la justice distributive ? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat ? Les lois du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magistrats & les principaux officiers militaires sont

(*k*) Livre II, chap. IV. (*l*) Livre XV, chap. XVIII.

eunuques,

eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il ? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Esiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des lois* ?

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna son empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les lois des royaumes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les *Othons*, & celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier* ; je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par

(*m*) Livre XVI, chap. V.

une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les lois & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne* ? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi ! *Montesquieu* me parle des lois de Bantam, & il ne connaît pas les lois de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon législateur !

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presque à chaque article ; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des lois ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge ; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remercîmens du genre-humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son

pays, à commencer par le grand *Boſſuet*, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a par-tout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres; il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encore combien je ſuis affligé qu'un livre qui pouvait être ſi utile ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *eſt le principe des républiques*, *l'honneur l'eſt des monarchies*. On n'a jamais aſſurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſpagnol. (1)

(1) Cette idée de *Monteſquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, & par d'autres comme une ſubtilité démentie par les faits; qu'il nous ſoit permis d'entrer à cet égard dans quelques diſcuſſions.

1°. *Monteſquieu*, en diſant que la vertu était le principe des républiques, & l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler ſans doute des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt & un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes ſont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le ſecond, l'amour de la vertu eſt le dernier & le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les eſpérances religieuſes tiennent lieu preſque généralement de l'amour de la vertu.

Il eſt donc vraiſemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Monteſquieu* a entendu ſeulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or ſous ce point de vue les républiques étant l'eſpèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraiſſent devoir être les conſtitutions dont l'honneur ſoit plus particulièrement le principe.

Que l'honneur ſoit le principe des ſeules monarchies, ce n'eſt pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, dit-il, au chap. VII du liv. III, *eſt de demander des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc par la choſe même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la choſe même, on demandait dans la république romaine la préture, le conſulat, l'ovation, le triomphe ; ce ſont-là des préférences, des diſtinctions

2°. L'expreſſion de *Monteſquieu* peut avoir encore un autre ſens : elle peut ſignifier que dans une monarchie on évite les mauvaiſes actions comme déshonorantes, & dans une république comme vitieuſes ; ſi par vitieuſes on entend contraires à la juſtice naturelle, cette opinion n'eſt pas fondée ; la morale des républicains eſt très-relâchée, en général ils ſe permettent ſans ſcrupule tout ce qui eſt utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie ; tout ce qui peut leur mériter l'eſtime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils ſont donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur & la juſtice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troiſième ſens : *Monteſquieu* a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par eſprit patriotique? Dans ce ſens nous ne pouvons être de ſon avis ; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion eſt un reſſort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce ſens, que l'honneur & la vertu ſont le principe des républiques, & l'honneur ſeul celui des monarchies ; mais il y aurait eu encore une autre obſervation à faire. C'eſt qu'il exiſte dans toute conſtitution où le bien eſt poſſible, un eſprit public, un amour de la patrie différent du patriotiſme républicain ; cet eſprit public tient à l'intérêt que tout homme, qui n'eſt point dépravé, prend néceſſairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui eſt juſte & raiſonnable. Une mauvaiſe conſtitution, un établiſſement mal dirigé, choquent l'eſprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc ſe borner à dire que l'amour du bien public n'eſt pas le même dans les monarchies que dans les républiques ; qu'il eſt dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu ; mais que dans les monarchies il eſt ſouvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale univerſelle.

Une opinion ſuſceptible de tant de ſens différens, & qui dans aucun n'eſt rigoureuſement exact, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique & en despotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeler *despotiques* les souverains de l'Asie & de l'Afrique: on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote* dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique: *Un seul homme sans loi & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice*,

Or, il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les lois des musulmans: tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces lois. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des priviléges immenses; & quand les sultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays; je sais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne savait l'histoire ancienne; je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est

gouvernée par les lois, & non par une volonté arbitraire. Je sais qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux. Je sais que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi ; je sais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y est plus révéré que le pape ne l'est à Rome ; mais pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois ? une preuve que ce sont les lois qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Montesquieu* n'a établi nulle part de distinction entre ce qu'il appelle monarchie & ce qu'il appelle despotisme ; si dans la monarchie les corps intermédiaires ont le droit négatif, elle devient une aristocratie ; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe & les empires de l'Orient, que celle des mœurs & des formes légales. Dans tous ces Etats il y a des règles générales, des formalités reconnues dont jamais le souverain ne s'écarte. Le conseil du prince y est également supérieur à tous les tribunaux dont il réforme à son gré les décisions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'Etat. Mais comme il y a plus de lumières en Europe les tribunaux y sont mieux réglés, & les lois laissent moins de questions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y sont plus douces, les conseils des rois européens cherchent à montrer de la modération, & ceux des rois asiatiques à inspirer la terreur. Enfin une prison dont le terme n'est pas fixé est la plus forte peine que les monarques européens imposent de leur volonté seule, tandis que les despotes commandent souvent des exécutions sanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens absolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naissent des lumières, des mœurs, des opinions des différens peuples.

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que l'empereur de la Chine ; car il est infaillible, & l'empereur chinois ne l'est pas : cependant cet évêque est encore assujetti à des lois.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers, puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septième le maître absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collégues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je serais tuteur des rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rousseau* veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit. (*n*)

B.

Il est vrai que *Montesquieu* a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (*o*) *est bonne dans une monarchie.*

(*n*) Voyez *Emile*, tom. IV, pag. 178.
(*o*) Liv. V, chap. XIX.

Que voulez-vous ? il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Eſprit des lois*. J'aime les gens qui penſent & qui me font penſer. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font déſirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & conſtruit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je paſſerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius* ; ils ſont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous, comment trouvez-vous la maiſon que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

B.

Elle a tout-à-fait l'air d'une priſon ; car il n'y loge guère que des criminels & des eſclaves. Il dit que l'homme eſt né ennemi de l'homme, que le fondement de la ſociété eſt l'aſſemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité ſeule fait les lois, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas ; il ne diſtingue point la royauté de

(*p*) Le mot de *vérité* eſt là employé aſſez mal-à-propos par *Hobbes* ; il fallait dire *juſtice*.

la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*

C.

Vous me paraissez, Messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très-peu de chose.

B.

N'importe ; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme ; sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit ; quoique cela n'importe guère. Quels que ſoient l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte ; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant à *Cicéron*. Qu'en penſez-vous, M. *A* ? L'ame eſt-elle immortelle ?

A.

Mais M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte ; & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* diſait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï*, on ignore la nature de l'ame ; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence : j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme *St Auguſtin* avec *St Jérôme*. *Auguſtin* lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philoſophe qu'*Auguſtin*, avait dit ſouvent la même

chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage, sans doute; mais moi, je n'en sais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'est précisément parce que je ne sais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose, qui soit la végétation: cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait: l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe; on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels: on prétendait qu'un idée était un être; il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne sais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philosophie*. *Aristote* réduisit cette chimère en méthode;

de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourrait bien faire que nous fussions dans DIEU comme disent *Aratus* & *St Paul*, & que nous vissions les choses en DIEU, comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B.

Assurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague & inexpliquable *ame?*

B.

Non, ſans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Hé bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes que quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide ni trop ſec, j'aurai des penſées; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête?

A.

Je n'en ſais rien, encore une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'oſait encore penſer dans ſa patrie: *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer, mais de ſavoir comment un être, quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai, en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous ? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée, mais nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que les autres le ſoient envers nous ; afin que tous puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le peu de temps qui nous eſt donné par l'être des êtres pour végéter, ſentir & penſer.

TROISIEME ENTRETIEN.

Si l'homme eſt né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion ſur le juſte & l'injuſte, ſur le gouvernement, ſur la religion, la guerre, la paix, les lois &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juſte, c'eſt *liberté* & *propriété*. Je ſuis fort aiſe de contribuer à donner à mon roi un million ſterling par an pour ſa

maiſon, pourvu que je jouiſſe de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait ſa *prérogative* : je ne connais de lois que celles qui me protègent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit & ce qu'il peut. Tout eſt ſoumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la ſociété ?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien ſans ſa volonté divine, & ſans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'eſt pas plus de droit divin que je ne ſuis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que ſon bénéfice eſt de droit divin ; mais juſque-là, je croirai ſon droit très-humain.

B.

Ainſi tout eſt convention chez les hommes, c'eſt *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une ſans doute, c'eſt l'intérêt & la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en effet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque toujours l'intérêt de nos voiſins, & que nous feſons ſervir notre raiſon à ſoutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-temps que nous ne ſerions plus (DIEU merci.) Il nous ſerait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du ſerpent de *Cadmus* ; ils ſe battirent & il n'en reſta pas un. L'homme étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, accompli-rait néceſſairement ſa deſtinée, comme les vautours accompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakres*, commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué perſonne en front de bandière. La guerre n'eſt donc pas l'eſſence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaiſir d'exterminer ſon prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins depuis le péché originel ; car les doux théologiens aſſurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or, le diable eſt notre maître, comme

vous

vous savez, & un très-méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait ses dents, ferait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable ; c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y sesant attention, j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner ; ils ressemblent à ces chirurgiens qui suppossent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent ; il y a des maladies, sans doute ; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape depuis plus de deux cents ans n'a ressemblé au pape *Alexandre VI*, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Danemarck, & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La St Barthelemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin, quand

on voit tout Paris occupé de la musique de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux exposés au sallon, ou de *Ramponeau*, ou du singe de *Nicolet*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cents ans tout juste : les supplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I* ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds ; &, comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes & leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles enfournent ; (non pas comme l'archevêque *la Casa*) (*q*) tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cèdent

(*q*) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes, si ridiculement consacrés à psalmodier, d'une voix rauque & discordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, si tout n'est pas bien, tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de serpent, qu'il est accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que JESUS-CHRIST descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies: d'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? des dieux malfesans, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas.

Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir, on fesait des pélérinages ; on se fesait toucher par les prêtres : cette superstition a fait le tour du monde ; elle est encore en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte-chapelle & à St Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi-saint au vendredi ; & notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres & les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils fesaient leurs exorcismes avec des tambours de basque & des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins ; & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Asmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous serviteurs du mauvais prince *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent

par le juif *Gabel* au juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguël*, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer, dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon & se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de *St Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés ; étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables, uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard*, avait été chargé d'établir un dogme, voilà

celui qu'il aurait choisi ; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin ; car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots ; *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin ; il leur dit : *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné ; ce sont donc ses enfans qui le feront ; & comment cela ? c'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit *Eve*, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le

ſerpent. Or le ſerpent, c'eſt viſiblement le diable ; & le talon qu'il mord c'eſt notre ame. *L'homme écraſera la tête des ſerpens tant qu'il pourra ;* il eſt clair qu'il faut entendre par-là le meſſie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écraſé la tête du vieux ſerpent? en lui livrant tous les enfans qui ne ſont pas baptiſés. C'eſt-là le myſtère. Et comment les enfans ſont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? c'eſt encore là le myſtère.

C.

Je vous arrête là. N'eſt-ce pas pour *Caïn* que nous ſommes damnés & non pas pour *Adam?* Car nous avons la mine de deſcendre de *Caïn*, ſi je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut ſans être marié ; & il me paraît qu'il eſt plus raiſonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn ;* car il eſt dit que DIEU le protégea, & lui mit un ſigne de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât ; il eſt dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore preſque ſeul ſur la terre avec ſon père & ſa mère, ſa ſœur dont il fit ſa femme, & avec un fils nommé *Enoch.* J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la ſcience du gouvernement*, par un ſénéchal de Forcalquier nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Caïn.*

Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts ſans être circoncis. Les ſaducéens qui ne croyaient pas

l'immortalité de l'ame, & les pharisiens qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot, circoncis & baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère; & vous savez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'africain *Augustin*, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de *St Paul* pour en inférer, dans ses lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que DIEU précipite, du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages chapitre XLV. *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables que les enfans même sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en* JESUS.

Il est vrai que la nature, soulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette sentence barbare: cependant il la prononce; il ne se rétracte point, lui

qui changea si souvent d'opinion. L'Eglise fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre ; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable ; & le parrain, qui répond pour elles, est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal?

A.

Il est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. DIEU lui a donné l'amour-propre qui lui est utile, la bienveillance qui est utile à son prochain, la colère qui est dangereuse, la compassion qui le désarme ; la sympathie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipathie envers d'autres ; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison & les passions, voilà l'homme. Quand vous ferez des dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUATRIEME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait: qu'appelez-vous juste & injuste?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs d'épouser sa sœur de père: car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à son frère *Ammon*: Mon frère, ne me faites point de sottises; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour

nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

» Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa » de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez » simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la » société civile. Que de crimes, de guerres, de meur- » tres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargné » au genre-humain celui qui, arrachant les pieux, » ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: » Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes » perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & » que la terre n'est à personne. » (2)

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel-esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau*; c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, & de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, & M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands-hommes auxquels on ne pardonne rien.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive ſon jardin & ſon poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne conſiſte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui diſent que rien n'eſt plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amuſent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un ſecret plaiſir ſur le rivage de la mer pour jouir du ſpectacle d'un vaiſſeau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les paſſagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raiſon.

... *Quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.*

On voit avec plaiſir les maux qu'on ne ſent pas.

A.

Lucrèce ne ſait ce qu'il dit ; & il y eſt fort ſujet malgré ſes belles deſcriptions. On court à un tel ſpectacle par curioſité. La curioſité eſt un ſentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des ſpectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour ſauver ceux qui ſe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de

curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables!* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames; aucune d'elles assurément ne fesait la réflexion consolante qu'on ne le tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sainement que *Lucrèce;* car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, & qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer monsieur*, dit-il, *c'est un amateur*. C'est-à-dire, c'est un curieux; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé; c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très-diabolique.

J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte ; un *Attila* que *St Léon* courtiſe, un *Phocas* que *St Grégoire* flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un *Alexandre VI* ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens, avec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chaſſe de France les héritiers de *Charles I*, couſins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne ſais plus où j'en ſuis.

A.

Hé bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiſſions aujourd'hui d'un beau ſoleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome ſur la terre affermie? Si *Attila* fut un brigand, & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des miniſtres honnêtes gens? & l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle pas toujours? C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les lois ; les Grecs les appelaient *filles du ciel ;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je ſuis prêt de me rétracter auſſi ; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes ſont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais ſans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus ſauvages aux prétendus civiliſés, voyons quel eſt le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraissez un anglais très-profond; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens?

C.

Oui; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel est votre roman?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent

un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se feront surement moqués de ceux qui sont au nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se feront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusque-là de part & d'autre, celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement *Ulysse* & *Rhésus*) enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils

qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand-homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & si tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système; car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois

quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du défert, par exemple, furent preſque toujours des voleurs républicains; mais les Perſans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans diſcuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offenſive a fait les premiers rois, & que la guerre défenſive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces*, (s'il a exiſté) ou *Coſrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* aſſaſſin de ſon frère, ou *Clovis* autre aſſaſſin, *Genſeric*, *Attila* ſe font rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conſervent leur liberté, comme les Suiſſes, les Griſons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conſerver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-temps libres dans un pays hériſſé de montagnes; les Romains dans leurs ſept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent enſuite à pluſieurs peuples en les ſurprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort & au plus habile.

A meſure que les eſprits ſe ſont raffinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans leſquelles on a varié les fonds, les deſſins & les couleurs. Ainſi la monarchie d'Eſpagne eſt auſſi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne reſſemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Veniſe eſt le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela eſt palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, eſt-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela eſt ſi vrai que la théocratie eſt encore par-tout, & que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas; elle faſcine, & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir; ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent; le rêve eſt accompli: le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très-communes) il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère-goutte de vin leur appartiennent.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché: les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtème diabolico-théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez bien élevés, & qui aient aſſez d'eſprit & de courage

pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre-humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magiſtrats éclairés & un commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magiſtrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque eſt encore plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine. Et les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

. . . . *Hominum mores tibi noſſe volenti*
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec ſa permiſſion, une maiſon & une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à moi, mes enfans ſont

à moi; mes domeſtiques quand je les paye ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois ſous leſquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-deſſus de leur métier, & connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc & pair pour être payé de ſes fournitures : Eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie ? Je vous demande pardon, Monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cauſe, & juſqu'à l'exiſtence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre eſt un indigne artifice, une mauvaiſe comédie, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là de paraſite & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa

liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux, je m'imagine qu'on en crève un dans l'Etat aristocratique, & deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur; cette aristocratie est le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire, je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. *C*, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs, si vous étiez empereur de constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je

regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un français qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, & depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse & de Genève ?

A.

DIEU m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes.

Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de *Bossuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture sainte?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces juifs appelaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat; à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, & sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une *Didon*, sœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne sont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage; que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles

d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès*, & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les lois de *Charondas*, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cents mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye & la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays & par celles de ſes voiſins : la leçon ſera longue ; mais auſſi voyons toutes les belles inſtitutions par leſquels les nations modernes ſe ſignalent : cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable. (3)

C.

Voyons donc.

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite ſi ſimplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée, & on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philoſophe ſuperficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée? les savetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle*? vos orateurs sont-ils oublier *Cicéron* & *Démosthène*? & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand-turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris, qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage; les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube (*) & du Mansanarès; la lumière est venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand *César* descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus ?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *César :* ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil & pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois schellings par livre sur

(*) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impression de cet ouvrage.

ſon champ & ſur ſon pré, & d'un ſchelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'eſt point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez; quoi! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un archevêque de Cantorbéry? d'appeler un allemand tranſplanté chez vous *votre majeſté?* de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? ſans compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Hé bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux margajats

en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de DIEU) ceux qui proposeront des lois, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling, pour jouir plus surement de dix-sept autres schellings; quand nous convenons de choisir un allemand pour être, sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maison; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c., nous sesons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il, du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainſi l'homme déguiſé ſous la laine des moutons, ou ſous l'excrément des vers-à-ſoie, inventant la poudre à canon pour ſe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'eſt-là l'homme naturel; & le Braſilien tout nu eſt l'homme artificiel?

A.

Non; mais le Braſilien eſt un animal qui n'a pas encore atteint le complément de ſon eſpèce. C'eſt un oiſeau qui n'a ſes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans ſa fève, qui ne ſera papillon que dans quelques ſiècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, ſuppoſé que les organes du Braſilien ſoient aſſez forts & aſſez ſouples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Braſilien & les ſentimens d'un Topinambou? Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eſt, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

Des ſerfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſureté des magaſins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir ſans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au haſard, elles jugent peut-être ainſi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère ; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Monteſquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il ? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur

liberté

liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné; l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire;* 1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il résulte une lésion qui prouve qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des contractans, ou de la violence & de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement est nul par la même raison toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre à moins qu'il ne se fût vendu volontairement ; & que cette permission fût une des clauses de la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime que dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave & celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées, son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, & est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge & partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres, & alors cet esclavage est une violation du droit naturel ; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage.

Il me ſemble que *Grotius*, liv. II, chap. V, approuve fort l'eſclavage; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toujours ſûr d'avoir du pain.

Mais *Monteſquieu* regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer; il me dit: Brave anglais, ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail & d'oignons; il me lit les ſoirs *Dom-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un eſpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Juſtinien*. (5)

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez leſquels il eſt fort commun de ſe vendre, comme, par exemple, les Ruſſes?

(5) Cela ſuppoſe qu'on a droit de tuer un homme qui ſe rend; ſans quoi celui qui fait eſclave un ennemi, au lieu de le tuer, eſt un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourſe de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme eſclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler qu'aſſaſſiner; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'en ſuit point qu'on ait ſur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reſte ces déciſions de M. *A* ne ſont pas la véritable opinion de M. de *Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui ſe ſoucie fort peu des hommes aſſez lâches & aſſez imbécilles pour reſter dans l'eſclavage, & qui trouve fort bon qu'on le faſſe eſclave, s'il eſt aſſez faible pour préférer la vie à la liberté.

B.

Il eſt vrai qu'il le dit, (*r*) & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état préſent de la Ruſſie ; mais il cite à ſon ordinaire. *Jean Perri* dit préciſément le contraire. (*s*) Voici ſes propres mots : *Le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golut ; mais ſeulement raad qui ſignifie* ſujet. *Il eſt vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel, car il eſt encore aujourd'hui eſclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boïards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encore eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne ; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des ſerfs de glèbe de main-morte dans ſon territoire : telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrétienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, ſi des évêques & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

B.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

(*r*) Livre XV, chap. VI. (*s*) Pag. 228.

C.

La choſe arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St Pierre* ſera ſignée par le grand-turc & par toutes les puiſſances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer juſqu'au centre de la terre, pour ſavoir bien préciſément comment il faut ſe conduire ſur ſa ſurface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Des eſprits ſerfs.

B.

SI vous admettez l'eſclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'eſclavage des eſprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'eſclavage du corps parmi les principes de la ſociété. Je dis ſeulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être eſclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui ſe vend eſt un fou, & que le père nègre qui vend ſon négrillon eſt un barbare ; mais que je ſuis un homme fort ſenſé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma ſucrerie. Mon intérêt eſt qu'il ſe porte bien, afin qu'il travaille. Je ſerai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaiſſance que de mon cheval à qui je ſuis obligé de donner de l'avoine, ſi je veux qu'il me ſerve. (6) Je ſuis avec mon cheval à

(6) C'eſt ici une autre queſtion. Puis-je, l'eſclavage étant établi dans une ſociété, acheter un eſclave, qui ſans cela deviendrait l'eſclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté

peu près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appelez-vous esclavage de l'esprit?

B.

J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainsi tous les soins possibles pour

lorsqu'il m'aura valu ce qu'il m'a coûté, si alors il est encore en état de vivre de son travail, & à qui je ferai une pension s'il a vieilli à mon service? Je vois un esclave sur le marché, je lui dis: Mon ami, mes compatriotes sont des coquins qui violent le droit naturel sans pudeur & sans remords. On va te vendre 1500 liv. je les ai, mais je ne puis faire ce sacrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'acheterai, tu travailleras pour moi, & je te nourrirai; si tu travailles mal, si tu es un vaurien, je te chasserai, & tu retomberas entre les mains dont tu sors; si je suis un brutal ou un tyran, si je te donne des coups de nerf de bœuf, si je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de sang-froid. Veux-tu me suivre? mais cachons ce traité, on ne souffre ici entre ton espèce & la mienne que les conventions qui sont des crimes; celles qui seraient justes sont défendues. Ce discours serait celui d'un homme raisonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne serait pas son esclave.

rendre une nation idiote, pusillanime & barbare; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler & même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute, & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre.

Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à *Cicéron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel; & le chapeau de *Brutus* sur la tête, & son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui?

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Blake*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand-inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Blake*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous

les inquiſiteurs de tyranniſer les ames, & de brûler les corps, comme les Perſans, & enſuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, & comme tous les hommes parleraient, s'ils oſaient. Voulez-vous que je vous diſe quel eſt le plus grand défaut du genre-humain ?

C.

Vous me ferez plaiſir; j'aime à connaître mon eſpèce.

A.

Ce défaut eſt d'être ſot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon du tambour, & qui avancent fièrement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIEME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II* & par son chancelier *Jeffreys*; & milord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Hé, vous n'y pensez pas, M. *C;* si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc;* ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edesse, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des sibylles en acrostiches, & le symbole des douze apôtres, & le testament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou six apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques &c. &c. Que n'écrivirent-ils point ? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préserve de proscrire cette liberté précieuse : mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société, mais

qu'on l'éclaire. Si la religion du pays eſt divine, (car c'eſt de quoi chaque nation ſe pique) cent mille volumes lancés contr'elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous ſavez ; comment des caractères noirs tracés ſur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais ſi des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui poſſèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & ſimple ; ſi par haſard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois ſacrées, des myſtères impertinens à la morale divine des *Zoroaſtre* & des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amaſſées ?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant ; quels ſont donc ces préceptes de *Zoroaſtre* & de *Confutzée* ?

A.

Confutzée ne dit point : *Ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit : *Fais ce que tu veux qu'on te faſſe, oublie les injures & ne te ſouviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une ſeule loi de *Zoroaſtre*, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime.

Si après cela, des docteurs perſans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaſtre* & de *Confutzée*; s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les ſecrets de la famille de ces deux grands-hommes; s'ils ont diſputé trois cents ans pour ſavoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui feſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle ſur la ſottiſe de ces ames peu ſpirituelles; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eſt indubitable qu'il a fallu réprimer ces impoſteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique, a été le bienfaiteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiſlation. Il n'y a plus de guerres religieuſes depuis que les gouvernemens ont été aſſez ſages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raiſon qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi ſert un curé qui tient regiſtre des naiſſances & des morts, qui

ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi sont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique & sincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin*, qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appetit intellectuel ?* Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cents mille hommes les étudient!

Les théologiens ont long-temps recherché si DIEU peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes, c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide; & c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richesses. *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux

qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la scie, sont inconnus.

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée. (7)

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols : conservons l'utile & l'agréable, c'est-là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoûtant & venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. (8) Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grâce, poëme didactique & un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre à qui la grâce de DIEU est refusée, (quoique votre monarque se dise

(7) Espèce d'inquisition d'Etat établie en Angleterre sous *Henri VIII*, & détruite en 1641 sous *Charles I.*

(8) Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin, il n'y a chez eux aucune religion nationale ; mais quelques-uns de ces états ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques ; c'est leur dire de se réunir & de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverné un prêtre ne doit avoir ni plus de privileges ni moins de droits qu'un géomètre ou un méthaphysicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'esprit que la nature lui a donné.

roi par la grâce de DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats.

Cette île de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions....
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidelle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépinière & ſes rayons *clairs!* un français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidelle de la doctrine éternelle?* Eſt-ce dans le temps qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collége de jéſuites, & ſcellée à Rome par un collége de cardinaux, a diviſé toute la France, & fait plus de priſonniers & d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats? O le royaume fidelle!

Que l'Egliſe anglicane réponde, ſi elle veut, à ces rimeurs de l'Egliſe gallicane; pour moi je ſuis ſûr que perſonne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens, & impoſer des décimes ſur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poëte eſt un bien mauvais citoyen. Il devait ſouhaiter plutôt à ſa patrie aſſez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à

nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres ſterling à Rome toutes les années, & que les anglicans, qui payaient autrefois le denier de *St Pierre*, étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très-bien dit; la religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers! Il eſt temps que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du St Office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les Etats. Elle ſeule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en ſait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de* DIEU; or les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de DIEU des idées abſurdes; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète

dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens disent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIEME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

NOUS avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarrassez; mais enfin de *Groot* ou *Grotius* en

en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, & même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* & le duc de *Marlborough* l'euſſent étudié, quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais aſſez; c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec les idées du juſte & de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables, que nous prétendons être née avec nous? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très-rarement le ſang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les attaquer l'évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toujours attaqué de la rage & de la peſte ; il ſuffit ſouvent qu'un miniſtre d'Etat enragé ait mordu un autre miniſtre, pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cents mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée; la crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix ; & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contre-poiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intituleé *Spartacus*, compoſée par un français qui penſe profondément.

La loi de l'univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage, je le nourris bien, je le caresse & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant; car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois, & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'est-à-dire, après la rapine ; & ces lois, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses lois?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer: s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en suis fâché; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois, tous les ministres pensent comme moi; & c'est pourquoi douze cents mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon temps à lire *Grotius*, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands légiſlateurs!

A.

Ils feſaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſent leurs eſclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en eſclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *Céſar*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reſte apprenne à être plus ſouple ; enſuite quand toute la nation eſt bien apprivoiſée, viennent les lois & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres ; on élève des aqueducs, on conſtruit des bains publics, & les peuples ſubjugués danſent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on obſerve. Par exemple, on fait une trève de quelques jours

pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville aſſiégée ; on lui permet de racheter ſes cloches. On n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains ; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement ? La guerre ne les a pas dictées ; elles ſe font entendre malgré la guerre ; & ſans cela les trois quarts du globe ne ſeraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés, & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau ?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour, s'ils font grâce pour qu'on la leur faſſe, direz-vous que c'eſt-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt, malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce ; cela me paraît contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi ! lorſque le pape *Alexandre VI* & ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui feſaient la guerre ? ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement que l'un des deux n'ait pas tort ; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent, parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cents mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation eſpagnole diſait : Nous voulons le duc d'*Anjou ;* le roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament, nous y avons ſouſcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons ſupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppoſer à la loi des vivans & des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage ?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptomes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés, n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder. Le haſard, le mélange de bons & de mauvais ſuccès, les intrigues, la laſſitude ont éteint cet incendie, que d'autres haſards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalouſie, l'eſpérance avaient allumé. La guerre eſt comme le mont Véſuve ; ſes éruptions engloutiſſent des villes, & ſes embraſemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, deſcendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, enſuite elles ſe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeſte condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix eſt pire ; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiniers les rôtiſſent, & cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces, & ſe ſoucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur, c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes ſont très-bien de crier toujours : » Miſérables » mortels, ſoyez juſtes & bienfeſans ; cultivez la terre » & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter » l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous tue dans » le vôtre ; reſtez chez vous, pauvres gentillâtres, réta- » bliſſez votre maſure ; tirez de vos fonds le double » de ce que vous en tiriez ; entourez vos champs de » haies vives ; plantez des mûriers ; que vos ſœurs » vous faſſent des bas de ſoie ; améliorez vos vignes ; » & ſi des peuples voiſins veulent venir boire votre » vin malgré vous, défendez-vous avec courage ; » mais n'allez pas vendre votre ſang à des princes qui » ne vous connaiſſent pas, qui ne jetteront jamais ſur » vous un coup d'œil, & qui vous traitent comme des » chiens de chaſſe qu'on mène contre le ſanglier, & » qu'on laiſſe enſuite mourir dans un chenil. »

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houſſards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme

prédicateurs, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, & au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé & sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée : mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre ; & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

B.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons ; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Massillon*, en bénissant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. » Ce désir, » dit-il, de voir vos services récompensés, s'il est » modéré, s'il ne vous porte pas à vous frayer des » routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien » dont la morale chrétienne puisse être blessée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. » O mon DIEU, faites-le précéder

" toujours de la victoire & de la mort ; répandez sur " ses ennemis les esprits de terreur & de vertige. " J'ignore si la victoire peut précéder un régiment, & si DIEU répand des esprits de vertige ; mais je sais que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs, pour prix de leurs psaumes, furent toujours vaincus & esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron*, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'arabes, jusqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amsterdam. Les négocians de cette ville, aussi sensés que ce pauvre garçon était fou, le laissaient dire, & vendaient leur girofle & leur canelle.

C.

Hé bien, n'allons point à la guerre, ne nous fesons point tuer au hasard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment, par *St George !* je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve par-tout. La première chose que fait *Moïse* avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, sont très-renommées. Celles du patriarche *Jacob* envers son beau-père & son frère ne sont que des tours de maître *Gonin*, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de *David*, qui s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet ; & lui fesait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive surtout sa perfidie envers le bon homme *Uriah !* Vive celle du sage *Salomon*, inspiré de DIEU,

qui fit maſſacrer ſon frère *Adonias* après avoir juré de lui conſerver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un *Renomer*, roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans.) Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnaie : mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain : car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ſes pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je ſouhaiterais, pour l'édification du genre-humain, qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces

horreurs n'ont corrigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux; on y eſt maître du moins de feindre des exemples de vertu: mais *Homère* n'a jamais imaginé une ſeule action vertueuſe & honnête dans tout ſon roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digreſſions & en déclamations. Mais, puiſque vous m'y faites ſonger, voici un morceau du Télémaque, concernant la perfidie, ſur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digreſſions de ce roman au livre XX, *Adraſte*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore* ſe réfugie chez les princes grecs, & n'écoutant que ſa vengeance, il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque*, inſpiré par *Minerve*, leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque*?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, & qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David*, qui jouiſſait de la femme en feſant mourir le mari! L'onctueux auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de *Dioſcore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. *Dioſcore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embarraſſé, s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très-chrétien* ou de *Ferdinand le catholique* &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponer pour le bien de l'Etat ?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiècles.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien ; & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un feſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, & même dans trois cents mille ? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIEME ENTRETIEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler de lois fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je liſais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais

livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturaliſtes amaſſent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le ſecret de la nature. Ce livre eſt d'un avocat de Paris, nommé *Louis d'Orléans*, qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureuſement perdit ſa cauſe. Voici comme ce juriſconſulte s'exprime ſur les lois fondamentales du royaume de France : » La loi fondamentale des » Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner. » *Henri IV* eſt hérétique, donc il eſt lépreux, donc il » ne peut être roi de France par la loi fondamentale » de l'Egliſe. La loi veut qu'un roi de France ſoit » chrétien comme mâle. Qui ne tient la foi catholique, » apoſtolique & romaine, n'eſt point chrétien & ne » croit point en DIEU. Il ne peut pas plus être roi de » France que le plus grand faquin du monde &c. »

Il eſt très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'eſt pas abſolument ſi vrai dans le reſte de la terre ; il y faut mettre quelque petite reſtriction : & il me ſemble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans*, avocat au parlement de Paris, ne raiſonnait pas tout-à-fait auſſi-bien que *Cicéron* & *Démoſthène*.

B.

Mon plaiſir ſerait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St Empire romain, s'il prenait un jour fantaiſie aux électeurs de choiſir un céſar proteſtant, dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eſt arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a

ſept

ſept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi eſt inaliénable ? & cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont bâtis ſur du ſable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne ſont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Eſpagne demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres: mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas ? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* ſon vainqueur, quand il viola fort à propos le ſerment de lui rendre la Bourgogne, il ſe fit repréſenter par ſes gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables ; mais ſi *Charles-Quint* était venu lui faire des repréſentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre ſous la maiſon d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & eſſentielle à la couronne de France. Les Suiſſes ont tenu eſſentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui eſſentiellement à la liberté.

C'eſt cette liberté qui eſt la loi fondamentale de toutes les nations, c'eſt la ſeule loi contre laquelle rien ne peut preſcrire, parce que c'eſt celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape: Notre loi fondamentale fut d'abord

d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits-enfans.

A.

Plût à DIEU que les grands-pères en eussent la joie ! c'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire, & cependant personne n'y pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être sots & poltrons. Les rats romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui &

ſon perſécuteur ; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré & ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement ; que les prêtres enſeignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer ſur eux en s'engraiſſant de leur ſubſtance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre-humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIEME ENTRETIEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer & d'empoiſonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats ſoit républicains, ſoit monarchiques, ſe gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, ſans dépendre en rien d'aucune puiſſance étrangère, à moins que ces Etats ne ſoient compoſés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vaſſale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous ſouvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui, & qui en reçut foi & hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome *Innocent III*, vice-dieu, ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, le 15 mai, veille de l'Aſcenſion 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Hé, mon DIEU, M. *C*, ne fesons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le vice-dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à son principal domestique *Pipinus*, comme le dit *Eginhard* lui-même, si les écrits de cet *Eginhard* n'ont pas été falsifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le vice-dieu *Sylvestre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme *Gizele* qui avait beaucoup de visions.

Le vice-dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvége à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvége, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les rois de Castille, d'Arragon & de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu ? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non-seulement, vous dis-je, le serviteur des serviteurs de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples ;

on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; & de qui ? juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le savait: cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner: mais lorsque enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière ; au lieu d'hommage ; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au des serviteur serviteurs; l'autre moitié, qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains ; du moins c'est ainsi que je l'ai lu dans une histoire qui, quoique contemporaine, est vraie & philosophique. Je suis sûr que si

demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſſède d'être homme-lige du pape, d'être le ſerviteur du ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit ; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte Egliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues-Capet* en ligne droite, & non de ces normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achetera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce ; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les jéſuites de tant d'Etats catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai : il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront de la ſurface de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes ; mais j'ai tant d'averſion pour

le froc que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe ſont ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie; je veux que chaque Etat ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? à cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Hé bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIEME ENTRETIEN.

De la meilleure légiſlation.

C.

DE tous les Etats, quel eſt celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare: nous avons aboli la

torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de fauver un coupable robuſte, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet uſage infernal ſous le roi *Jacques II.*

Chaque accuſé eſt jugé par ſes pairs; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme ſur une croix de St André, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encore le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement ſon témoignage dans la néceſſité de mentir en le puniſſant s'il ſe rétracte. On ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs. La procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, auſſi ſotte qu'abominable, eſt indigne de nous.

Dans le civil, c'eſt encore la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interprêter; ce ſerait abandonner

la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit *à la cour d'équité*, pardevant le chancelier & ses assesseurs; & s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger: on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie: si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de président qu'on nomme *à mortier*; presque toutes les places & les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'Etat; mais pour être conseiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes

heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire finon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre île auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent : ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le

plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas !

SEIZIEME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus : cela eſt-il vrai?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & fortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau temps pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la conſtitution de ce monde?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux

ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah! pardonnez-moi, nous nous feſions autrefois la guerre pour nous manger : mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans ſi vous retranchez le temps perdu du ſommeil & le temps que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair & net ; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encore les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reſte pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable ? (*)

A.

Hé que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le déſirerais du moins.

A.

C'eſt un ſecret ſûr pour abréger votre vie.

C.

Laiſſons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*, tome II des Romans.

enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le blé & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerset*, une *Marie Stuart;* l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des argumens en baralipton ; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'*Esdras* si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai ; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre,

& commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue ; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'*Alexandre VI*, de la St Barthelemi & de *Cromwell* ?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les apaiſe.

DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A PROPOS, M. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

M. *B*, ma fantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peut ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle : or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes ; elles ſont ſans

conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que depuis la création du monde, qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la Vulgate, 2309 ans selon le texte samaritain, & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons *des septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas secret jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent, sous le premier & le second *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusque-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encore chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'est que *Sanchoniathon* qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place *Moïse*, & qui a fait une genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam* ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que *Sanchoniathon* vivait avant l'époque de *Moïse* ?

B.

C'eſt que s'il avait été du temps de *Moïſe*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*t*) nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appelée depuis *Dahir*. Certainement *Sanchoniathon* aurait parlé de *Moïſe* s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniathon* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua*: donc il n'en ſavait rien, donc il était antérieur à *Moïſe* ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Euſèbe*, ſon abréviateur qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue

(*t*) Juges chap. I, v. 11.

de

de nom pour signifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jeova* ou *Iao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons, chez qui les noms de *géométrie* & d'*astronomie* furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'est là qu'ils connurent les noms des anges & même le nom d'*Israël*, comme ce transfuge juif *Flavien Josephe* l'avoue lui-même.

C.

Quoi ! tous les anciens peuples ont eu une genèse antérieure à celle des Juifs & toute différente ?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta & le Védam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Persans, le Thaut ou *Mercure trismégiste* des Egyptiens; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam!* cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *étrennes mignonnes* ne sont pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. *A.* est pré-adamite?

A.

Je suis pré-saturnien, pré-osirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et sur quoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne sais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal ; mais je sais que nous avons raisonné, & que nous sommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de léviers, de poulies qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon*

qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU l'*éternel géomètre;* pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon*. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères grecs furent sans contredit platoniciens: mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment: La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout

le reſte; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre haſards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire , il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter , Mars , Vénus , Mercure & notre globe ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cents vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept vingts jets le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſécondaires, toutes leurs combinaiſons , tous leurs mouvemens , tous les êtres qui végètent , qui vivent , qui ſentent , qui penſent , qui agiſſent dans tous les globes , vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des haſards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité , juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde , tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C;* cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement ridicule pour deux raiſons ; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens , &

que vous ne fauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre. (9)

Encore une fois *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de ſa diſtance eſt à la racine cube des diſtances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinoſa* n'en diſait point : il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile :*

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée ſont l'effet d'un coup de dés.

(9) Nous ſommes encore trop peu au fait des choſes de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette queſtion, & l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas ſoupçonnées.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpléen;* mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons au fait ſans nous fâcher. Comment, en admettant un DIEU, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe que le monde eſt éternel?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaiſante imagination! quoi! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges, & nous, nous ferions des émanations de la Divinité?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce; elle faute cinquante fois ſa hauteur. Elle ne s'eſt pas donnée cet avantage.

B.

Quoi! les puces exiſtent de toute éternité?

A.

Il le faut bien, puiſqu'elles exiſtent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raiſon pour qu'elles n'aient pas toujours exiſté. Car ſi elles ſont inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une eſpèce a l'exiſtence, il eſt impoſſible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière? ce ne ferait pas la peine d'être géomètre & architecte pour paſſer une éternité ſans combiner & ſans bâtir. Son eſſence eſt de produire, puiſqu'il a produit; il exiſte néceſſairement; donc tout ce qui eſt en lui eſt eſſentiellement néceſſaire. On ne peut dépouiller

un être de son essence, car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant; donc il a toujours agi; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même : donc quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité, & toutes les combinaisons sont parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand être a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles ?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi-bien fait de dire que DIEU a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel

artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition ? Il est très-possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté, ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas ? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous sommes d'accord; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire; & je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres; & nous avons nécessairement un des plus méchans lots ! Cette imagination est belle; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence universelle, en un mot du grand être, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe ?

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand être n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtème?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un être intelligent, une puiſſance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain: après demain je la nie; & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes? que *Deſcartes* fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. *Téliamed* riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais *Needham* qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtèmes il faut toujours ſe

réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très-aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement en DIEU : cela eſt très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les univerſités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là ſont aſſez ſerrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans ; & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans effet.

C.

D'accord, nous en ſommes convenus. Mais là, mettez la main ſur la conſcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argille ſous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne ſais rien de ſi injuſte. Or l'éternelle & ſuprême intelligence doit être juſte ; l'éternel amour doit chérir ſes enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chaſſer de la maiſon pour les avoir fait naître lui-même néceſſairement avec de vilaines jambes.

A.

Je ſais tout ce qu'on a dit ſur cette matière abſtruſe, & je ne m'en ſoucie guère. Je veux que mon procureur,

mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en DIEU; & je m'imagine que j'en ferai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me ſuffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingts dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées ? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenſeurs & puniſſeurs, & je ſuis citoyen du monde.

B.

C'eſt fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en ſais rien par moi-même ; mais, encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument, quoique je tienne bien fort à ce ſyſtème. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel, ou qu'il ſoit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons DIEU, ſoyons juſtes & bienfeſans ; voilà l'eſſentiel ; voilà la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'exécration du genre-humain, & que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand être.

XXV.

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MES compagnons, mes frères, hommes qui poſſédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Cathay adorent depuis cinq mille ans ſelon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne ſont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans inſenſés, qui meſurent le reſte de la terre & les temps antiques par la petite meſure de leur province, ſortie à peine de la barbarie.

Adorons cet être des êtres que les peuples du Gange policés avant les Sères reconnaiſſaient dans des temps encore plus reculés, ſous le nom de *Birmah* père de *Brama* & de toutes choſes, & qui fut invoqué ſans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé ſi ſouvent la face de notre globe.

Adorons ce grand être nommé *Oromaſe* chez les anciens Perſes. Adorons ce Demiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon & très-grand*, *optimum*

maximum, qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista; mais il le dit avant les temps; il est l'être nécessaire, donc il fut toujours. Il est l'être agissant, donc il a toujours agi : sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours; car alors il ne serait que l'être capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille, que ses créatures lui durent leurs hommages; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossiéreté ! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'est que d'hier. Non, l'ordre fut toujours parce que l'être nécessaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand *St Thomas* dans la somme de la foi catholique (*lib. secund. capite* 3). „ DIEU „ a eu la volonté pendant toute l'éternité, ou de „ produire l'univers ou de ne le pas produire; or il „ est manifeste qu'il a eu la volonté de le produire; „ donc il l'a produit de toute éternité, l'effet suivant „ toujours la puissance d'un agent qui agit par „ volonté. „

A ces paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans *St Thomas*, j'ajoute qu'un effet d'une cause éternelle & nécessaire doit être éternelle & nécessaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison ainsi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre à la vérité

des choſes communes qu'il eſt aiſé de peindre, mais phyſicien de la plus complète ignorance.

Cet être ſuprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique *Deſcartes* dans ſon roman appelé *Philoſophie*.

Mais il a voulu que les parties de la matière s'attiraſſent réciproquement en raiſon directe de leurs maſſes, & en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le ſoleil, & que toutes nos planètes tournaſſent autour de lui, de façon que les cubes de leurs diſtances ſeraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne obſervent ces lois en parcourant leurs orbites; & les ſatellites de Saturne & de Jupiter obéiſſent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naiſſance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils ſont aujourd'hui auſſi connus que les premières propoſitions d'*Euclide*.

On ſait que tout eſt uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliars de ſoleils, qui le rempliſſent, ne ſont qu'une faible expreſſion de l'immenſité de l'exiſtence. Tous jettent de leur ſein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre ſoleil; & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte juſqu'à deux mille dans une ſeule partie de la conſtellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'eſpace, & que la fabuleuſe Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, Dieu de l'univers, avait laiſſé répandre un peu de lait en tettant ſa nourrice; cette

voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils & de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire.

Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le DIEU des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit:

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doit être par-tout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand être ne serait pas en tous lieux!

Virgile a dit:

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit:

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

St Paul a dit:

In Deo vivimus, movemur & sumus.

Tout se meut, tout respire & tout existe en DIEU.

Nous avons eu la baſſeſſe d'en faire un roi qui a des courtiſans dans ſon cabinet, & des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic ſecum habitans in penetralibus
Se rex ipſe ſuo contuitu beat.
Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir, & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU comme un fat qui ſe regarde au miroir & qui ſe contemple dans ſa figure; c'eſt bien alors que l'homme a fait DIEU à ſon image.

Penſons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, *St Paul*, *St Thomas* ſur ce grand ſujet, & non comme le *Victorin* auteur de cet hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'être néceſſaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cents vingt années outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divines, n'eſt pas une unité ſur un million dans le genre-humain; tandis que preſque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou conſument

leur

leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui se pavanent sur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces augustes vérités.

C'est à ce petit nombre de sages que je m'adresse pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses, la puissante intelligence qui respire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sentent & qui pensent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers, (nécessaires sans doute puisqu'ils existent) mais qui ne me feront aucun bien, & que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immensité, à moi qui suis à peine un point! Que me fait l'éternité quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule! Ce qui peut exciter ma reconnaissance, c'est que je suis un être végétant, sentant, & ayant du plaisir quelquefois.

Grâces soient à jamais rendues à cet être nécessaire, éternel, intelligent & puissant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organisation & de la végétation. Il a voulu que nous eussions tous des poumons, un foie, un pancréas, un estomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'est un artifice aussi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs soleils: mais cet artifice prodigieux ne serait rien, si

nous n'avions le sentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conservent; & ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les instrumens si chers & si inconcevables par qui la vie est donnée aux êtres qui naissent de nous.

Le grand être nous fit présent à tous de six organes auxquels sont attachés des sentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus sensible dans les mains; l'ouïe que plusieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne sur eux un avantage dont ils ne sont que très-grossièrement susceptibles; c'est celui de la musique; nous entendons des accords où presque tous les animaux n'entendent que des sons. L'harmonie n'est faite que pour nous; & si les rossignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme est moins perçante que celle de tous les oiseaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les insectes auxquels il est donné de voir un univers en petit qui nous échappe : mais placés entre l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux; c'est un tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles. Nous voyons par un seul trou le quart du ciel, cette propriété est assez avantageuse.

Le goût est aussi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il est bien difficile de deviner quelle espèce est la plus gourmande & a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas disputer. Mais il faut convenir que sans le goût aucun animal ne penserait à se nourrir; rien ne serait plus insupportable que de

manger & de boire, ſi DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaiſir que de beſoin. Le plaiſir vient manifeſtement de DIEU. Cette vérité eſt ſi palpable qu'il eſt impoſſible de ſe donner, d'imaginer même une ſenſation agréable qui ne ſoit pas dans les organes que nous poſſédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le ſixième ſens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, eſt celui qui unit ſi délicieuſement les deux ſexes, celui dont le ſeul déſir ſurpaſſe toutes autres voluptés; celui qui, par ſes ſeuls avant-goûts, eſt un plaiſir ineffable. Les autres ſens ſe bornent à la ſatisfaction de l'individu qui les poſſède: mais le ſens de l'amour enivre à la fois les deux êtres penſans, & en fait naître un troiſième. Quel adorable myſtère! la jouiſſance devient une création. Auſſi le comte de *Rocheſter* a dit que le plaiſir de l'amour ſuffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées; auſſi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompenſe à ſes braves guerriers. Il n'a pas eu l'abſurde impertinence d'imaginer qu'on reſſuſciterait avec ſes organes ſans faire uſage de ſes organes. Il a choiſi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laiſſe à d'autres le ſoin de faire admirer les angles égaux au ſommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le criſtallin, les tableaux qu'elle trace ſur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan & ſa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier; & qu'après avoir examiné tous ces inſtrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on diſſèque mille cerveaux ſans pouvoir jamais ſoupçonner par quels reſſorts il s'y formera une penſée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingts mille livres que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Hecquet* faire de l'estomac un moulin, & *Van-Helmont* un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer, avec autant de reconnaissance que d'étonnement, la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu, & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre & des accompagnemens qui les environnent, regardez-les avec des yeux d'un anatomiste; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voient qu'avec les yeux de la volupté; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, & passe auprès du cœur, il descend aux organes de la génération, & de-là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand être qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a

passé d'un corps dans un autre, & qu'ainsi elle est éternelle comme le grand être dont elle est émanée.

Enfin, rendons grâces à l'être suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Demiourgos éternellement agissant par sa nature, & de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct & le sentiment sont divins sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvemens, & que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées que si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nous avons une raison qui surpasse infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant : mais en mathématique consultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la résistance & le ressort, c'est-là son instinct, il est incompréhensible; celui des animaux l'est aussi, mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse & d'observer la route des comètes semble, si on l'ose dire, tenir quelque

chose de la puissante intelligence du grand être qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses lois invariables de mouvement. Toute espèce chez les animaux a son instinct presque toujours assez uniforme, & qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites ; mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il est très-certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît son maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres ; plusieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes & les reptiles mêmes perfectionnent, en vieillissant, leur instinct, jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups en sont une preuve évidente. Un vieux loup

& ſa compagne ſont toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent ſeules combattre ces vérités dont nous ſommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps & la commodité d'obſerver la conduite des animaux liſent l'excellent article *Inſtinct* dans l'Encyclopédie ; ils ſeront convaincus de l'exiſtence de cette faculté qui eſt la raiſon des bêtes, raiſon auſſi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'eſt à l'horloge de Strasbourg ; raiſon bornée, mais réelle, intelligence groſſière, mais intelligence dépendante des ſens comme la nôtre, faible & incorruptible ruiſſeau de cette intelligence immenſe & incompréhenſible qui a préſidé à tout en tout temps.

Un eſpagnol nommé *Péreira*, qui n'avait que l'imagination, s'en ſervit pour haſarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute ſenſation ; il fit de DIEU un joueur de marionettes occupé continuellement à tirer les cordons de ſes perſonnages, à leur faire jeter les cris de la joie & de la douleur, ſans qu'ils reſſentiſſent ni douleur ni joie, à les accoupler ſans amour, à les faire manger & boire ſans ſoif & ſans faim. *Deſcartes*, dans ſes romans, adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorans qui ſe croyaient ſavans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'eſprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philoſophe, & ne connaiſſant malheureuſement que les abſurdes ſyſtèmes de *Deſcartes*, s'aviſa d'écrire un poëme contre *Lucrèce ;* mais bien moins poëte que ce romain, il fut auſſi mauvais phyſicien que lui : il

ne fit qu'oppoſer erreurs à erreurs dans ſon ouvrage ſec & décharné, qu'on loua beaucoup & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans ſon poëme des exemples incroyables de la ſagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au ſixième chant, un conte qu'il avait ſouvent fait à la cour de France à ſon retour de Pologne, & dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume; que l'aigle quelque temps après le dépluma tout entier, & dédaigna de lui ôter la vie. Le milan (pourſuit-il) médita ſa vengeance pendant tout le temps que ſes plumes revinrent. Enfin il trouva ſur un vieux pont une ouverture, par laquelle il pouvait paſſer ſon corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il ſe fut eſſayé à pluſieurs repriſes, il va défier ſon ennemi dans les airs, il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan, par une retraite habile, plonge dans le trou & paſſe à travers; l'aigle le pourſuit avec rapidité, la tête & le cou paſſent aiſément, le reſte du corps ne peut ſuivre. Il ſe débat pour ſe dégager: tandis qu'il s'épuiſe en effort, le milan revole ſur lui à ſon aiſe, le déplume comme il avait été déplumé, & lui donne généreuſement la vie comme l'aigle la lui avait donnée, mais il le laiſſe en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les ſtratagèmes de *Frontin* aucune ruſe de guerre qui approche de celle-ci, & *Scipion* l'africain ne fut jamais ſi magnanime. On s'attend que le cardinal

de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame ; point du tout : il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit & ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand *Racine*, qui hérita de ſon père le talent de la verſification, ſe fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont de pures machines.

Oui, ſans doute, elles ſont machines. mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes, ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens, comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organiſé qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les reſtes d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſant entre quelques ſenſations & le néant? Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux nés, chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle & immortelle, au bout de ſix ſemaines dans l'utérus de leur mère. Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes ! quelle diſtance immenſe entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, & *Newton* expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes ! c'eſt la ſuite des lois éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand être dont ces lois émanent; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la penſée, qui nous élève juſqu'à lui.

Un profond philoſophe, & qui aurait ſaiſi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les menſonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'eſt plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puiſqu'il eſt néceſſairement le grand, le ſeul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment penſons-nous, comment ſentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis, (il faut le répéter ſans ceſſe) DIEU n'a pas caché dans les plantes un être ſecret qui s'appelle *végétation;* elles végètent, parce qu'il fut ainſi ordonné dans tous les ſiècles. Il n'eſt point dans l'animal une créature ſecrète qui s'appelle *ſenſation;* le cerf court, l'aigle vole, le poiſſon nage ſans avoir beſoin d'une ſubſtance inconnue, réſidente en eux qui les faſſe voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur inſtinct eſt une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand être. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain: mais il n'y a point d'être réel qui ſoit l'entendement humain; il n'en eſt point qui s'appelle *la volonté.* L'homme raiſonne, l'homme déſire, l'homme veut; mais ſes volontés, ſes déſirs, ſes raiſonnemens ne ſont point des ſubſtances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & enſuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choſes; ne tombons point dans cette erreur.

Nous ſommes tantôt penſans, tantôt ne penſant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des déſirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie paſſagère; eſclaves dès notre enfance juſqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous

seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant ; & toujours sous la main du grand être qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes choses ; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'être, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'être éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui sera, que nous le fesons auteur du mal. Je considère, avec douleur, que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul DIEU, sont tombées dans ce piége où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorsque les rayons du soleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'est pas le soleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ses rayons lui crevassent les yeux.

Je vous disais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaissance & de joie ; mais d'autres idées s'étant présentées nécessairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remercîmens sont suivis de mes murmures involontaires ; j'éclate en gémissemens & je me dissous en larmes, comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cauſe des imperfections du monde avec autant d'empreſſement que de déſeſpoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfans du ciel & de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux Dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philoſophes peut-être en paraiſſant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux, verſant le bien goutte à goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, poſſédant les deux ſexes à la fois, devinrent fort inſolens, & furent, pour leur châtiment, ſéparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur Shaſta, qui ſubſiſte depuis cinq mille ans dans la langue du Hanſcrit, entre les mains des brames, que des anges, des génies ſe révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens diſaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raiſonnables, mais que parmi les citoyens du ciel, il ſe trouva deux gourmands mari & femme qui s'aviſèrent de manger une galette. Preſſés enſuite d'un beſoin qui eſt la ſuite de la gourmandiſe, ils demandèrent à un des principaux domeſtiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui eſt à mille millions de lieues ? c'eſt là qu'eſt le privé de l'univers ; ils y allèrent, & DIEU les y laiſſa pour les punir.

Quelques autres aſiatiques rapportent que DIEU, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite ſur du beau vélin ; l'homme en chargea ſon âne avec d'autres petits meubles, & ſe mit à courir le monde. Chemin feſant l'âne rencontre le ſerpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque

fontaine où il pût boire; le ſerpent le conduiſit avec courtoiſie ; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le ſerpent vola la recette ; il y lut le ſecret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, ſelon l'idée commune de l'Aſie. L'homme garda ſa peau & fut ſujet à la mort.

Les Egyptiens & ſurtout les Perſans reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un *Typhon*, un *Arimane*, un *Sathan*, un mauvais principe qui ſe plaiſait à gâter tout ce que le bon principe feſait de bien. Cette idée était priſe de ce qui ſe paſſait tous les jours chez les pauvres humains. Nous ſommes preſque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation oppoſée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit ; c'eſt l'hiſtoire du genre-humain. Les hommes ont toujours tranſporté dans le ciel toutes les ſottiſes de la terre, ſoit ſottiſes atroces, ſoit ſottiſes ridicules. La doctrine de *Zoroaſtre* & celle de *Manès* ne ſont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cauſe de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon & une petite fille frère & ſœur, que le frère caſſait quelquefois la cruche de ſa petite ſœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéiſme ; & tous les ſyſtèmes ſur leſquels on a tant diſputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de miſères & de chagrins, d'avoir juſtifié ſi mal la Providence dans les bons momens, où quelque relâche dans leurs peines leur laiſſait la liberté de penſer. Pardonnons-leur d'avoir ſuppoſé un grand être malfeſant, éternel ennemi d'un grand

être favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'eſt que l'empire de la deſtruction? La génération, la vie des animaux ſont l'ouvrage d'une main ſi puiſſante & ſi induſtrieuſe, que la puiſſance de tous les rois & le génie de cent mille *Archimèdes* ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi ſert tout cet artifice divin qui brille dans la ſtructure de ces milliars d'êtres ſenſibles ? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certe ſi un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même & jouant de la flûte, & qu'il le briſât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe eſt couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes; ce n'eſt qu'un vaſte champ de carnage & d'infection. Toute eſpèce eſt impitoyablement pourſuivie, déchirée, mangée ſur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme eſt plus malheureux que tous les animaux enſemble ; il eſt continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne ſont que le dégoût de ſoi-même. Il aime la vie & il ſait qu'il mourra. S'il eſt né pour goûter quelques plaiſirs paſſagers dont il loue la Providence, il eſt né pour des ſouffrances ſans nombre & pour être mangé des vers ; il le ſait & les animaux ne le ſavent pas. Cette idée funeſte le tourmente ; il conſume l'inſtant de ſa déteſtable exiſtence à faire le malheur de ſes ſemblables, à les égorger lâchement pour un vil ſalaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à ſervir pour commander, à ſe repentir ſans ceſſe. Exceptez-en quelques ſages, la foule des hommes n'eſt qu'un aſſemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'être des êtres, en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'être des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal, & de la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule ; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages ; elle produit une vertu consolante, la résignation. Grâces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand être. La justice, la bienfesance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfesans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre ; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & la gravitation dans la matière.

D'ailleurs, toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit.* S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens je ne sais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'invisible organe de cette machine? Ajoutons à nos vertus celle de l'espérance, souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand être.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère, je me résigne, il le faut bien. J'espère autant que je le puis, & je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand être.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jésuite *Lavaur*, qui avait onze cents mille francs dans son porte-feuille en lettres de change & en diamans, je connus beaucoup de guèbres & de brames. Ces guèbres ou parsis sont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'être nécessaire éternellement agissant de ne former les mondes que depuis quatre cents cinquante mille années, & qu'il les avait formés en six *gahambars*, en six temps. Les pauvres mages! ils font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage,

& qui se donne ce qu'on appelle du bon temps la septième semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'est pas comparable à celle des Parsis. On y voit des serpens & des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand être, l'être nécessaire, éternel, infini, se promène tous les jours à midi sous des palmiers; il forme une espèce de *Pandore* qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme, cet homme s'appelait *Misha* & sa femme *Mishana*. (*a*)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les temps antiques de tous les peuples; rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne voit aucun historien sage qui raconte les siècles passés, mais on voit par-tout des sorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces sorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos, & court tout nu dans les rues de la capitale. Celui-ci mange des excrémens sur son pain, cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs. Un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* est englouti dans

(*a*) Ce sont les premiers hommes selon *Zoroastre*: comme suivant *Sanchoniathon*, ce sont *Protogenos* & *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainsi. Chez les Indiens ce sont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Prométhée*, *Epimethée* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-ou* &c.

le ventre d'un poiſſon, il y reſte trois jours, mais il y fait très-bonne chère; car il fait griller le foie du poiſſon & le mange; de là il court au détroit de Gibraltar, il le paſſe dans ſon gobelet. (*b*)

Bacchus avec ſa verge va conquérir les Indes, il change ſa verge en ſerpent, & rechange le ſerpent en verge; il paſſe la mer des Indes à pied ſec, arrête le ſoleil & la lune, & fait cent tours de cette force. Voilà l'hiſtoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire. Mais voici ce qui fait verſer des larmes.

Les charlatans qui montèrent ſur des tréteaux les jours de foire pour divertir la canaille par ces contes, ne ſe contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait, ils crièrent: » Nous atteſtons les dieux immortels » qui habitent ſur le ſommet de l'Olympe & de l'Atlas, » nous jurons par le grand *Demiourgos*, le grand *Zeus* » leur père & leur maître, que nous vous avons annoncé » la vérité pure; nous ſommes les ambaſſadeurs du ciel, » payez-nous notre voyage. Les deux tiers de vos biens » ſont à nous de droit divin, & l'autre de droit humain. » Nous avons la condeſcendance de vous laiſſer jouir » de ce dernier tiers, mais à la condition que les rois » tiendront la bride de notre cheval, & l'arçon de notre » ſelle quand nous viendrons vous viſiter; qu'ils » mettront leurs diadèmes à nos pieds, qu'ils croiront » fermement que nous ſommes infaillibles; & pour les » récompenſer de leur foi, non-ſeulement nous leur » concédons la dignité de notre porte-coton quand nous » irons à la ſelle, mais nous voulons bien, par grâce » ſpéciale, leur faire diſtribuer nos matières, qu'ils

(*b*) Voyez *Lycophron*.

» porteront pendues à leur cou respectueusement. Ainsi » DIEU leur soit en aide. » (*c*)

Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande retenue, sur les dimensions de la tasse d'*Hercule*, dans laquelle il navigea d'une de ses colonnes à l'autre, s'il ose demander comment *Hercule* fut avalé par un poisson, & comment il trouva un gril dans son ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il sera pendu sur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* & *Pirrha* s'étant troussés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, sera lapidé, comme de raison, par nos théologiens; & le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche. . . . . jettera la première pierre.

Si quelqu'un est assez insolent pour réciter une chanson sur *Cibèle* la mère de *Zeus*, ou *Vénus* sa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine, dont on lui tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues, on jettera son cœur, sa main, sa langue & son corps dans les flammes, pour la consolation des fidelles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui est très-glorieux, qui aime passionnément à voir un cœur sanglant dont on donne des soufflets sur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vîte une St Barthelemi, c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule . . . . Que vos grands stolifères n'aient jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très-grands stolifères n'en aient jamais moins de mille . . . . Qu'on dépeuple

(*c*) Voyez toutes les relations concernant le grand-lama.

la terre & les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'être des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe ; il y en a, sans doute, nous sommes dans un orage, sauve qui peut. Mais, encore une fois, espérons de beaux jours. Où & quand? je n'en sais rien ; mais si tout est nécessaire, il l'est que le grand être ait de la bonté. La boîte de *Pandore* est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre.

XXVI.

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI, monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre-humain que la religion apostolique, catholique & romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, & votre Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sageſſe, ſoutenu par l'amour de l'être éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Hé bien, n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'eſt-là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord; je ſuis bon catholique, & vous êtes bon philoſophe, n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe & ſainte, ni par des ſophiſmes & des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeſſes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la philoſophie; alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu trop le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter des fagots, & de vous ſervir de fagots allumés au lieu de raiſons, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte, ſans doute, ſur les preſtiges des fripons, & ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philoſophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut de gros livres ; & à moi il ne faut que quatre mots : *Sers* DIEU, *ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : *Contrains-les d'entrer* (*a*) dont on abuſe avec tant de barbarie ; & celles-ci : *Je ſuis venu apporter le glaive & non la paix ;* (*b*) & celles-là encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit regardé comme un païen, ou comme un receveur des deniers publics ;* (*c*) & cent maximes pareilles effraient le ſens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre diſcours : (*d*) *Je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point.* Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe & la bonté éternelle ?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer & pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire : (*e*) *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Iſraël*, c'eſt-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer, que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, & que les enfans en ſont exempts ?*

(*a*) *Luc*, chap. XIV, v. 23.
(*b*) *Matth.* chap. X, v. 34.
(*c*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.
(*d*) *Matth.* chap. VIII, v. 10.
(*e*) *Matth.* chap. XV, v. 24.
(*f*) *Idem*, chap. XVII, v. 24. 25, 26.

L'ABBÉ.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différens.

LE COMTE.

Juste ciel ! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, & à qui l'on fait dire perpétuellement le pour & le contre? Qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, & dont les auteurs si peu avérés se contredisent à chaque page.

L'ABBÉ.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du discours sur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que JESUS a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka*, (*g*) comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de *Moïse* que vous avez en horreur. (*h*) Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit. (*i*) Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. (*k*) Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (*l*) pourrisse & meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde, (*m*) que c'est de l'argent mis à usure; (*n*) qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parens quand ils sont riches. (*o*) Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles

(*g*) *Matth.* chap. V, v. 22.
(*h*) *Idem*, v. 17.
(*i*) *Idem*, v. 3.
(*k*) *Idem*, v. 13.
(*l*) I. Epître de *Paul aux Corinthiens*, chap. XV, v. 36.
(*m*) *Luc*, chap. XIII, v. 19.
(*n*) *Matth.* chap. XXV.
(*o*) *Luc*, chap. XIV, v. 12.

furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inſpirer la vertu ; mais ayez la bonté de me dire ce que vous penſez d'un autre paſſage que voici.

» C'eſt DIEU qui m'a formé. DIEU eſt par-tout & dans » moi : oſerai-je le ſouiller par des actions criminelles » & baſſes, par des paroles impures, par d'infames » déſirs ?

» Puiſſé-je, à mes derniers momens, dire à DIEU: » ô mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je ſouf- » friſſe, j'ai ſouffert avec réſignation : tu as voulu que » je fuſſe pauvre, j'ai embraſſé la pauvreté. Tu m'as mis » dans la baſſeſſe, & je n'ai point voulu la grandeur. » Tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je ſors » de ce magnifique ſpectacle en te rendant grâce de m'y » avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable » avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela eſt admirable ; dans quel père de l'Egliſe avez-vous trouvé ce morceau divin ? eſt-ce dans *St Cyprien*, dans *St Grégoire de Nazianze*, ou dans *St Cyrille* ?

LE COMTE.

Non, ce ſont les paroles d'un eſclave païen nommé *Epictète*, & l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais penſé autrement que cet eſclave.

L'ABBÉ.

Je me ſouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneſſe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreſſion : je vous avouerai même que les lois de *Zaleucus*, de *Carondas*, les conſeils de *Confucius*, les commandemens moraux de *Zoroas*, les maximes de *Pythagore*, me parurent dictés par la ſageſſe pour le

bonheur du genre-humain: il me ſemblait que DIEU avait daigné honorer ces grands-hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à *Virgile*, plus d'éloquence à *Cicéron*, & plus de ſagacité à *Archimède* qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laiſſées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaiſſaient pas la théologie; ils ne ſavaient pas quelle eſt la différence entre un chérubin & un ſéraphin, entre la grâce efficace à laquelle on peut réſiſter, & la grâce ſuffiſante qui ne ſuffit pas: ils ignoraient que DIEU était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! monſieur le comte, ſi les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonins* avaient ſu que le père *a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait; que l'eſprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par ſpiration tantôt du père & tantôt du fils; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité*: ſi, dis-je, les anciens nos maîtres en tout avaient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procuré aux hommes! la conſubſtantiabilité ſurtout, monſieur le comte, la tranſubſtantiation ſont de ſi belles choſes! plût au ciel que *Scipion*, *Cicéron* & *Marc-Aurèle* euſſent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands-vicaires de monſeigneur l'archevêque, ou ſyndics de la ſorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conſcience, entre nous & devant DIEU, ſi vous penſez que les ames de ces grands-hommes ſoient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur

corps qui sera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être syndics de sorbonne & grands-vicaires de monseigneur l'archevêque?

L'ABBÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup; car *hors de l'Eglise point de salut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen ou comme un fermier général. (p) *Scipion* & *Marc-Aurèle* n'ont point écouté l'Eglise; ils n'ont point reçu le concile de Trente: leurs ames spirituelles seront rôties à jamais; & quand leurs corps dispersés dans les quatre élémens seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs ames. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste: cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement *Socrate*, *Aristide*, *Pythagore*, *Epictète*, les *Antonins*, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de *François Ravaillac* qui mourut en bon chrétien, bien confessé & muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire; car enfin je suis juge de tous les hommes: leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à sauver *Ravaillac* & à damner *Scipion*.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons: nous lisons dans les actes de *Ste Thècle*, grande théologienne, disciple de *St Paul*, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de

(p) *Matthieu*, chapitre XVIII, v. 17.

l'enfer son amie *Faconille*, qui avait eu le malheur de mourir païenne. (*q*)

Ce grand *St Jean Damascène* rapporte que le grand *St Macaire*, le même qui obtint de DIEU la mort d'*Arius* par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut; le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés. (*r*)

Enfin nous savons de science certaine que le grand *St Grégoire* pape tira de l'enfer l'ame de l'empereur *Trajan*: (*s*) ce sont-là de beaux exemples de la miséricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer par vos saintes prières *Henri IV*, qui mourut sans sacrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec *Ravaillac* le bien confessé; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble & quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit; voilà M. *Freret* qui arrive; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

(*q*) Voyez *Damascène*, *orat. de iis qui in pace dormierunt*, pag. 585.

(*r*) *Apud Grab. spicileg. pp. tom.* I.

(*s*) *Eucholog. c.* 96. *& alii lib. græc. Damascene*, pag. 538.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ COUET.

AH! Madame, vous mangez gras un vendredi, sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Eglise? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avait pas le pied fendu: (*t*) c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon. (*u*)

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien, Madame; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon & d'esturgeon, pèche mortellement; que son ame sera brûlée en attendant son corps, & que quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

(*t*) Deutéron. chap. XIV, v. 7. (*u*) *Idem*, v. 12 & 13.

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi; JESUS-CHRIST a dit: Mangez ce qu'on vous préſentera. (x) Mangez, mangez, que la honte ne vous faſſe dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domeſtiques, un vendredi qui eſt le lendemain du jeudi! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainſi vous avez plus de reſpect pour mes laquais que pour JESUS-CHRIST?

L'ABBÉ.

Il eſt bien vrai que notre ſauveur n'a jamais connu les diſtinctions des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute ſa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir ſur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une province, il n'y a pas un ſiècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon DIEU! que cela eſt édifiant! & qu'on voit bien que votre religion eſt divine!

L'ABBÉ.

Si divine que dans le pays même où l'on feſait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on feſait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'Egliſe en uſe encore ainſi quelquefois; tant elle ſait ſe proportionner aux différentes faibleſſes des hommes. — A boire.

(x) *Luc*, chapitre X, v. 8.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Eglise permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre sainte Eglise. La sainte Eglise juive notre mère, que nous détestons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche *Jacob* épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frère, (*y*) elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome ; (*z*) & la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur ; car vous savez que quand *Ammon* fils du chaste roi *David* viola sa sœur *Thamar*, cette sœur pudique & avisée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à notre père, & il ne vous refusera pas.* (*aa*)

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape *Clément VII* n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre *Henri VIII* avec la sœur du prince *Arthur* son frère, de peur que *Charles-Quint* ne le fît mettre en prison une seconde fois, & ne le fît déclarer bâtard comme il était. Mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le

(*y*) *Lévit.* ch. XVIII, v. 16.
(*z*) *Deutéron.* chap. XII, v. 5.
(*aa*) II *Rois*, chap. XIII, v. 12 & 13.

pape & monſeigneur l'archevêque ſont les maîtres de tout quand ils ſont les plus forts. — A boire!

LA COMTESSE.

Hé bien, M. *Freret*, vous ne répondez rien à ces beaux diſcours, vous ne dites rien!

M. FRERET.

Je me tais, Madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, Monſieur, qui pût ébranler l'autorité, obſcurcir la ſplendeur, infirmer la vérité de notre mère ſainte égliſe catholique, apoſtolique & romaine? — A boire.

M. FRERET.

Parbleu je dirais que vous êtes des juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous & qui embourſez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRERET.

Oui des juifs & des idolâtres, puiſque vous m'y forcez. Votre DIEU n'eſt-il pas né juif? n'a-t-il pas été circoncis comme juif? (*bb*) n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire pluſieurs fois qu'il faut obéir à la loi de *Moïſe*? (*cc*) n'a-t-il pas ſacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive priſe chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-ſept cents ans, dans une muſique diabolique, des chanſons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand,

(*bb*) *Luc*, chap. II, v. 22 & 39. (*cc*) *Matth.* ch. V, v. 17 & 18.

adultère

adultère & homicide, homme selon le cœur de DIEU ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété* ? & ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE.

Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'*Elie* & l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout son bien à l'Eglise *pour le remède de son ame, & pour n'être point rangés parmi les boucs*. Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. *Freret* nous appelle-t-il idolâtres ?

M. FRERET.

Pourquoi, Monsieur ? demandez-le à *St Christophe*, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à *Ste Claire* qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples, à *St Genou* qui guérit de la goutte, à *St Janvier* dont le sang se liquéfie si solemnellement à Naples quand on l'approche de sa tête, à *St Antoine* qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (*dd*)

(*dd*) Voyage de *Misson*, tom. II, pag. 294 ; c'est un fait public.

Oſeriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille égliſes le lait de la Vierge, le prépuce & le nombril de ſon fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri ſur lequel vous prétendez que l'être éternel eſt mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte de peur des ſouris ? Vos catholiques romains ont pouſſé leur catholique extravagance juſqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine ſortant des bras d'une proſtituée, vient pour douze ſous, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une meſſe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, ſe courber, ſe redreſſer, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre enſuite à ſon pot de chambre ! & vous n'avouerez pas que c'eſt la plus monſtrueuſe & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en DIEU ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des dieux & des hommes, & qui rendaient hommage à des dieux ſecondaires ; ſachez que *Cérès*, *Pomone* & *Flore* valent mieux que votre *Urſule* & ſes onze mille vierges ; & que ce n'eſt pas aux prêtres de *Marie-Magdelène* à ſe moquer des prêtres de *Minerve*.

LA COMTESSE.

Monſieur l'abbé, vous avez dans M. *Freret* un rude

adverſaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât ? c'eſt votre faute.

L'ABBÉ.

Oh, Madame, je ſuis aguerri, je ne m'effraie pas pour ſi peu de choſe ; il y a long-temps que j'ai entendu faire tous ces raiſonnemens contre notre mère ſainte Egliſe.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous reſſemblez à certaine ducheſſe qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit ; & je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, Madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela eſt vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puiſſe avoir raiſon.

L'ABBÉ.

Et quelle raiſon pourrait-on oppoſer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de *Moïſe*, aux miracles de JESUS, aux martyrs ?

LE COMTE.

Ah ! je ne vous conſeille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles ſavent ce que mangea le prophète *Ezéchiel* à ſon déjeûner, (*ee*) & qu'il ne ſerait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils ſavent les aventures d'*Oolla* & d'*Oliba*, (*ff*) dont il eſt difficile de parler devant les dames ; depuis qu'ils ſavent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète *Oſée* de prendre une catin, (*gg*) & de faire des fils de catin. Hélas !

(*ee*) *Ezéch.* chap. IV, v. 12.

(*ff*) *Idem*, chap. XVI, & chap. XXIII, v. 20.

(*gg*) *Oſée*, chap. I, v. 2, & chap. III, v. 1 & 2.

trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias & des obscénités ?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un *Amos*, d'un *Joël*, d'un *Habacuc*, d'un *Jérémiah*; sur quelques mots concernant *Eliah*, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel *Eliah*, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs évangiles. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbécilles & assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation, quand JESUS prédit dans Luc : (*hh*) *Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles; des bruits de la mer & des flots; des hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance & grande majesté. En vérité je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée & plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. D'où vient que *Paul*, dans son épître aux Thessaloniciens, confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air* &c.

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde & de l'établissement d'un monde nouveau,

(*hh*) Chap II.

était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce* au livre IV. Vous la trouvez dans le premier livre des métamorphoses d'*Ovide*. *Héraclite* long-temps auparavant avait dit que ce monde-ci ferait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs, demi-chrétiens qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu & de s'en prévaloir. Mais comme le monde subsista encore long-temps, & que JESUS ne vint point dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté au premier siècle de l'Eglise, ils dirent que ce serait pour le second siècle : ils le promirent ensuite pour le troisième; & de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf sur le quai de l'école; il montrait au peuple vers le soir un coq & quelques bouteilles de baume : Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le ressusciterai le moment d'après en votre présence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais comme il est tard, & que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité & la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, Monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRERET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de

Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiſtoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature ſe ſerait conſervée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été inſtruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions ſurnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun hiſtorien ni grec, ni ſyrien, ni égyptien n'en a dit un ſeul mot. *Flavien Joſephe* ſi bon patriote, ſi entêté de ſon judaïſme, ce *Joſephe* qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de ſa nation, n'en a pu trouver aucun qui atteſtât les dix plaies d'Egypte & le paſſage à pied ſec au milieu de la mer, &c.

Vous ſavez que l'auteur du Pentateuque eſt encore incertain: quel homme ſenſé pourra jamais croire, ſur la foi de je ne ſais quel juif, ſoit *Eſdras*, ſoit un autre, de ſi épouvantables merveilles inconnues à tout le reſte de la terre? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il ſerait impoſſible de les croire; mais il n'y a pas un ſeul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque ſur cet amas de miracles, pas un ſeul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce ſilence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainſi le renverſement de la nature. Quel motif, quelle raiſon aurait pu avoir le Dieu des Juifs? était-ce de favoriſer ſon petit peuple? de lui donner une terre fertile? que ne lui donnait-il l'Egypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les ſorciers de *Pharaon*? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir

tous les animaux, afin que les Israëlites, au nombre de six cents trente mille combattans, s'enfuissent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises; vous avez trop de sens pour les admettre, & pour croire sérieusement à la religion chrétienne, fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas sonder l'abyme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais nous ne sommes pas si sûrs que *Moïse* ait changé sa verge en serpent & ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple: nous n'interrogeons point DIEU; nous interrogeons des fous qui osent faire parler DIEU, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de JESUS. Le Créateur de l'univers se serait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*ii*) des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable (*kk*) sur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable (*ll*) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier (*mm*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues ?* Croyez-moi, ces miracles

(*ii*) *Jean*, chap. II, v. 9.
(*kk*) *Matth.* chap. IV, v. 8.
(*ll*) *Idem*, chap. VIII, v. 32.
(*mm*) *Marc*, ch. XI, v. 13.

sont tout aussi ridicules que ceux de *Moïse*. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît; laissez-moi faire mon métier; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties & sur les miracles; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu, & *Pascal* le patriarche de Port-Royal-des-Champs a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins se font égorger.*

M. FRERET.

Ah, Monsieur, que de mauvaise foi & d'ignorance dans *Pascal !* on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? qui lui a dit que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, a été crucifié à Rome la tête en bas ? qui lui a dit que ce *Barjone*, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints, aurait été St Pierre de Rome, & non pas St Jean de Latran; les papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce *Pierre Barjone* a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même; (*nn*) sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de *Pierre*. C'est un *Abdias*, qui le premier écrivit que *Pierre* était venu du lac de Génézareth

(*nn*) I de *St Pierre*, chap. V, v. 13.

droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre *Simon* le magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur ressuscité à moitié par *Simon*, & entièrement par l'autre *Simon Barjone*. C'est lui qui met aux prises les deux *Simons*, dont l'un vole dans les airs & se casse les deux jambes par les prières de l'autre. C'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par *Simon* pour manger *Pierre*. Tout cela est répété par un *Marcel*, par un *Egésippe*. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de fausfaires. Ils forgent des lettres de JESUS-CHRIST, ils forgent des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque*, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de *Barnabé*, des lithurgies de *Pierre*, de *Jacques*, de *Matthieu* & de *Marc* &c. &c. Vous le savez, Monsieur, vous les avez lues sans doute ces archives infames du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses ; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères pour le malheur du genre-humain ?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme & le mensonge ?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, &

ſon fanatiſme plus généreux. Du moins *Mahomet* a écrit & combattu ; & JESUS n'a ſu ni écrire, ni ſe défendre. *Mahomet* avait le courage d'*Alexandre* avec l'eſprit de *Numa ;* & votre JESUS a ſué ſang & eau dès qu'il a été condamné par ſes juges. Le mahométiſme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle eſt aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos uſages & ceux du roi *Dagobert.* Miſérables chrétiens ! non vous n'adorez pas votre JESUS, vous lui inſultez en ſubſtituant vos nouvelles lois aux ſiennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos myſtères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices ſimples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls diſſolus, dans leſquels vous couvrez de ridicule la vierge *Marie*, l'ange qui la ſalue, le pigeon qui l'engroſſe, le charpentier qui en eſt jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'eſt pourtant ce ridicule que *St Auguſtin* a trouvé divin ; il diſait : *Je le crois, parce que cela eſt abſurde ; je le crois, parce que cela eſt impoſſible.*

M. FRERET.

Eh ! que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt perſécuteur ? que nous fait ſon galimatias théologique ? voudriez-vous que je reſpectaſſe cet inſenſé rhéteur, quand il dit, dans ſon ſermon 22, que l'ange fit un enfant à *Marie* par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'abſurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-ſimple que le chriſtianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les ſectes des anabaptiſtes & des quakers ſe ſont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cévènes ſe ſont formés, comme la faction des convulſionnaires prend déjà des forces. L'enthouſiaſme commence, la fourberie achève. Il en eſt de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRERET.

Il n'eſt que trop vrai, Madame. Ce qui réſulte du plus probable des chaos des hiſtoires de JESUS, écrites contre lui par les Juifs, & en ſa faveur par les chrétiens, c'eſt qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait ſe faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des récabites, des eſſéniens, des ſaducéens, des pharifiens, des judaïtes, des hérodiens, des joaniſtes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatiſme. Il eſt probable qu'il mit quelques femmes dans ſon parti, ainſi que tous ceux qui voulurent être chefs de ſectes ; qu'il lui échappa pluſieurs diſcours indiſcrets contre les magiſtrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier ſupplice. Mais qu'il ait été condamné, ou ſous le règne d'*Hérode* le grand, comme le prétendent les talmudiſtes, ou ſous *Hérode* le tétrarque, comme le diſent quelques évangiles, cela eſt fort indifférent. Il eſt avéré que ſes diſciples furent très-obſcurs juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens

par les rêveries de *Platon*. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions, de magie, comme le font aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à *Salomon*. Le jeune *Tobie* chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens se vantèrent.

Les gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges : car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de JESUS. Si quelques malades guérissaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'assurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils disaient aux chrétiens : Vous avez de beaux secrets, & nous aussi ; vous guérissez avec des paroles, & nous aussi ; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres & les magistrats romains les eurent en horreur. Alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires, ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes ; jusqu'au temps où *Constantin*, devenu empereur avec leur argent,

mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévènes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ.

Ah ! Monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRERET.

Non, ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'histoire ecclésiastique ; voyez les donatistes & leurs adversaires s'assommant à coups de bâton ; les athanasiens & les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur *Julien* les empêche de s'égorger & de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres ; tant de citoyens mourans dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens, &, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirans en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la St Barthelemi, aux massacres d'Irlande, & ceux du Piémont, à ceux des Cévènes ; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le défennuyer. DIEU m'est témoin que ce portrait est fidelle, & vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai. Mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait long-temps sur les horreurs du genre-humain. L'histoire de l'Eglise trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela serait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que *Paul*, ou celui qui a pris son nom, a écrit, *ne suis-je pas en (oo) droit de me faire nourrir & vêtir par vous, moi, ma femme ou ma sœur?* Si l'Eglise a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'*Ananie* & de *Saphire*, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de *Simon Barjone* le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques dragmes pour leur subsistance; (*pp*) s'il est évident que l'histoire de l'Eglise est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, & que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

(*oo*) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 & 5.

(*pp*) Actes des apôtres, chap. V.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout, je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis *Romulus* jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui vous presse, & vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes & funestes.

M. FRERET.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ne vous accorderai point ; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE.

Il n'en est pas d'un Etat comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, & a été florissante; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang. Et en dernier lieu, quand le célèbre *Locke*, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit son livre du christianisme raisonnable, il n'a pas eu quatre disciples; preuve assez forte que le christianisme & la raison ne peuvent

ſubſiſter enſemble. Il ne reſte qu'un ſeul remède dans l'état où ſont les choſes, encore n'eſt-il qu'un palliatif; c'eſt de rendre la religion abſolument dépendante du ſouverain & des magiſtrats.

M. FRERET.

Oui, pourvu que le ſouverain & les magiſtrats ſoient éclairés, pourvu qu'ils ſachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils penſent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laiſſer libres dans leur commerce avec DIEU, & ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magiſtrats qui ſoutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et ſi toutes les religions étant autoriſées, elles ſe battent toutes les unes contre les autres? ſi le catholique, le proteſtant, le grec, le turc, le juif ſe prennent par les oreilles en ſortant de la meſſe, du prêche, de la moſquée & de la ſynagogue?

M. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les diſſipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens; je voudrais commencer par inſtruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Inſtruire les hommes! que dites-vous, Monſieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous penſez toujours qu'il ne faut que les tromper:

tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri ; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans qui m'a beaucoup frappée. *Assan*, fils d'*Ali*, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'*Assan* voulurent empaler le coupable. *Assan*, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. *Il y a*, dit-il, *un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les services, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompensent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce discours ?

LE COMTE.

Je reconnais-là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRERET.

Et moi, je suis fâché qu'*Assan* l'échaudé, fils d'*Ali*, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'*Assan* eût été assez vertueux & assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que si à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome & de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIEME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, Madame; c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans; n'eſt-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, Madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui ſans doute; & DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'eſt celle que, ſelon vous, pratiquaient *Enoch*, les noachides & *Abraham*; c'eſt celle que les lettrés chinois ont conſervée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la juſtice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible qu'on ait abandonné une religion ſi pure & ſi ſainte pour les ſectes abominables qui ont inondé la terre?

M. FRERET.

En fait de religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtemens, de logement & de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu enſuite du pain, des

mets salutaires, des habits de laine & de soie filées, des maisons propres & commodes. Mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est par-tout incorporée à l'Etat; & que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure & digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre *Enoch*, de votre *Noé* & de votre *Abraham*. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise: c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux & plus heureux,

que les peuples ceſſaſſent d'être ſuperſtitieux, & que les chefs de l'Egliſe tremblaſſent d'être perſécuteurs.

L'ABBÉ.

Il eſt bien mal-aiſé (puiſqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des inſenſés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, ſi, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcaſſe de *Ste Geneviève* par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raiſon a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcaſſe & celle de *Marcel* dans Paris. Je penſe qu'il eſt très-aiſé de déraciner par degrés toutes les ſuperſtitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux ſorciers, on n'exorciſe plus les diables ; & quoiqu'il ſoit dit que votre JESUS ait envoyé ſes apôtres préciſément pour chaſſer les diables, (*qq*) aucun prêtre parmi nous n'eſt ni aſſez ſou, ni aſſez ſot pour ſe vanter de les chaſſer ; les reliques de *St François* ſont devenues ridicules, & celles de *St Ignace*, peut-être, ſeront un jour traînées dans la boue avec les jéſuites eux-mêmes. On laiſſe à la vérité au pape le duché de Ferrare qu'il a uſurpé, les domaines que *Céſar Borgia* ravit par le fer & par le poiſon, & qui ſont retournés à l'Egliſe de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas : on laiſſe Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare : on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce ſoit un ridicule honteux & une ſimonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un ſubſide ſi modique. Les hommes, ſubjugués par la coutume, ne

(*qq*) *Matth.* chap. X, v. 8. *Marc*, chap. VI, v. 13.

rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere*, pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere :* je ne désespèrerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fit pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-Unies aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passé de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France sera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Hé bien, quand vous auriez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne payerions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriserait assez la consubstantiabilité & la procession du St Esprit par le père & par le fils, & la transsubstantiation pour n'en plus parler ; quand ces mystères resteraient ensevelis dans

la somme de *St Thomas*, & quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens ; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

M. FRERET.

Est quadam prodire tenus si non datur ultra.

Je vous dirai avec *Horace*, votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera ; mais peu à peu on adorera DIEU sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin, sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens ; & bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, & ne le conduise au crime ? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions & à d'horribles malheurs ; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les console.

M. FRERET.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit & qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société ;

mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes & par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison ; & ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes passions dans une ame faible, est souvent invité à l'iniquité par la fureté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous soyez souillé, confessez-vous à moi, & tout vous sera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs siècles. Plongez-vous, après cela, dans de nouveaux crimes sept fois soixante & sept fois, & tout vous sera pardonné encore.* N'est-ce pas là véritablement induire en tentation ? n'est-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité ? La *Brinvilliers* ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait ? *Louis XI* autrefois n'en usait-il pas de même ?

Les anciens avaient comme nous leur confession & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue ; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, & d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se

trouve ni dans la Genèse, ni dans l'évangile. C'est une ancienne fable de brachmanes.

Enfin, Monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on espérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtimens & des récompenses, mais en étant persuadés qu'il y en aura, parce que DIEU est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. *Freret* a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des ames dévotes, je le crois; il y en a aussi aux petites-maisons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres sont le séjour du repentir: mais chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde & de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très-petit nombre qui sont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité DIEU a-t-il mis l'homme & la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais? Est-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; & moi je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté, & sur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où

ſont donc ces grandes conſolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficier eſt conſolé ſans doute, mais c'eſt par ſon argent, & non par ſa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de ſon état. Il n'eſt heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'égliſe. Un père de famille, ſage, réſigné à DIEU, attaché à ſa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus ſenſibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raiſon des derviches, des marabouts, des faquirs, des bonzes. Ils ſont des pénitences cent fois plus rigoureuſes; ils ſe ſont voués à des auſtérités plus effrayantes ; & ces chaînes de fer ſous leſquelles ils ſont courbés, ces bras toujours étendus dans la même ſituation, ces macérations épouvantables ne ſont rien encore en comparaiſon des jeunes femmes de l'Inde qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, dans le fol eſpoir de renaître enſemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les conſolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raiſonnable qu'une famille honnête rend à l'être ſuprême ſans ſuperſtition. Laiſſez-là les cachots des couvens ; laiſſez-là vos myſtères contradictoires & inutiles, l'objet de la riſée univerſelle. Prêchez DIEU & la morale, & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité ſur la terre.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort de cette opinion.

M. FRERET.

Et moi auſſi ſans doute.

L'ABBÉ.

Hé bien, puiſqu'il faut vous dire mon ſecret, j'en ſuis auſſi.

Alors le préſident de *Maiſons*, l'abbé de *St Pierre*, M. *du Fay*, M. *du Marſay* arrivèrent : & M. l'abbé de *St Pierre* lut, ſelon ſa coutume, *ſes penſées du matin*, ſur chacune deſquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES

Détachées de M. l'abbé de St Pierre.

LA plupart des princes, des miniſtres, des hommes conſtitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils mépriſent les livres, & ils ſont gouvernés par un gros livre qui eſt le tombeau du ſens commun.

S'ils avaient ſu lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la ſuperſtition & l'ignorance ont cauſés. Si *Louis XIV* avait ſu lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes & leurs ſuppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'eſt fondé que ſur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du ſeul livre qui annonce leur religion : ils ont dit : Voilà votre loi, & nous vous défendons de la lire; vous n'en ſaurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'eſt pas compréhenſible; elle exiſte pourtant, & toute Bible en langue qu'on parle eſt défendue à Rome; elle n'eſt permiſe que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à DIEU, & pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre, & sur cette pierre je fonderai mon assemblée.*

Si on savait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les protestans, par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du pont-neuf ; par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantise des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Espagne & le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, & ont l'inquisition par-dessus ; laquelle, supposé un enfer, ferait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie : les habitans des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain n'a laissé que de la misère & de la musique, des eunuques, des arlequins & des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée *la Madone de Lorette ;* & les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée: tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, & doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, & qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, & qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur & contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne; qu'ils soient gagés par la province selon l'étendue de leur paroisse, & qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger? dignité sans fonction, & qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est sans contredit celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire; car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés; car ils en sont meilleurs citoyens: ils donnent des enfans à l'Etat, & les élèvent avec honnêteté: c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? oui ; comme il y a eu de gens qui se sont crus sorciers.

M. *Deslandes*, de l'académie des sciences, qui vient de nous donner *l'histoire de la philosophie*, dit, au tome III, page 299 : *La faculté de théologie me paraît le corps le plus méprisable du royaume :* il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner DIEU & la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre *Henri III* & le grand *Henri IV*.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de *Fleuri* n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, & défendre sévérement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne, & à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition ; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois & les arts ; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer ? ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, & que les sages n'en aient pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.

XXVII.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRERE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entièrement ignorée, long-temps enſuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que pluſieurs provinces d'Europe, eſt l'empire le plus peuplé, le plus floriſſant & le plus antique de l'univers : on ſait que, par le dernier dénombrement fait ſous l'empereur *Cam-hi*, dans les ſeules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni les jeunes gens au-deſſous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou ſoi-diſant telles à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur ſont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cents cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'Etat conſiſtent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats. L'empereur a cinq cents ſoixante & dix mille chevaux, ſoit pour monter les gens de guerre, ſoit pour les voyages de la cour, ſoit pour les courriers publics.

On nous aſſure encore que cette vaſte étendue de pays

n'eſt point gouvernée deſpotiquement, mais par ſix tribunaux principaux qui ſervent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y eſt ſimple, & c'eſt une preuve inconteſtable de ſon antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine ſont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur *Cam-hi* écrivit & fit graver, dans le frontiſpice de ſon temple, ces propres mots : *Le Chang-ti eſt ſans commencement & ſans fin ; il a tout produit ; il gouverne tout ; il eſt infiniment bon & infiniment juſte.*

Yont-chin, fils & ſucceſſeur de *Cam-hi*, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le Tien & l'homme une correſpondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits &c.* (*a*)

Cette religion de l'empereur, de tous les colao, de tous les lettrés, eſt d'autant plus belle qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves & dans les greniers.

L'eſprit de tolérance, qui fefait le caractère de toutes les nations aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple ; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner : on les a traités comme on traite les charlatans ; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés & réprimés.

(*a*) Voyez la collection du jéſuite du *Halde*.

L'empereur *Cam-hi* avait accueilli, avec une bonté singulière, les bonzes jésuites ; ceux-ci, à la faveur de quelques sphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de *Cam-hi* la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, & de dresser de sa main la requête des bonzes jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion : ce qui prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, & que les lois sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & surtout contre les jésuites ; ainsi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir & ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur *Cam-hi* mourut le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé *Yont-chin*, lui succéda ; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordé aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté & plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, faisaient un commerce immense, qu'ils prêchaient une doctrine intolérante ; qu'ils avaient

été

été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cents mille ames; qu'ils étaient les soldats & les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation. & qu'enfin si l'on ne réprimait pas au plutôt ces entreprises inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur *Yont-chin*, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes; il fut qu'il y en avait un, nommé le frère *Rigolet*, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs & des lavandières du palais; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère *Rigolet* n'était pas un homme de cour comme les frères *Parennin* & *Verbiest*. Il avait toute la simplicité & l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à *Oliva*, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée? il répondit: *Il nous faut des saints*. Ainsi donc *St Rigolet* comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé & des biscuits, & lui dit: Frère *Rigolet* dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais?

FRERE RIGOLET.

Auguſte ſouverain des quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces tartares, ma religion eſt la ſeule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère *Bouvet*, qui le tenait de ſa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Perſans, les Turcs, les Arabes, les Africains & les Américains ſeront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Europe, & ma ſecte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire univerſelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère *Rigolet*. Votre ſecte eſt confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appelez univerſelle! apparemment que vous eſpérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majeſté a mis le doigt deſſus; c'eſt comme nous l'entendons. Dès que nous ſommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général au nom du pape qui eſt vice-dieu en terre, nous catéchiſons les eſprits qui ne ſont point encore pervertis par l'uſage dangereux de penſer. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux; enſuite nous allons aux femmes; bientôt elles nous donnent leurs maris; & dès que nous avons un nombre ſuffiſant de proſélytes, nous devenons aſſez puiſſans pour forcer le ſouverain à gagner la vie éternelle en ſe feſant ſujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère *Rigolet*; les ſouverains vous ſont fort obligés. Montrez-moi un peu ſur cette carte géographique où demeure votre pape?

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, & c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre: il est vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU, & notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-dieu & au frère général; mais votre Dieu quel est-il? Dites-moi un peu de ses nouvelles?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelques dix-sept cents vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère *Rigolet*, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, Sire; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de DIEU. (*b*) Cette maison, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif; mais au bout de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y est pas à la vérité en chair & en os, mais en bois. C'est

(*b*) Notre-Dame de Lorette.

une ſtatue que quelques-uns de nos frères penſent avoir été faite par le DIEU ſon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites eſt admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh! Sire, elle n'était point femme; elle était fille. Il eſt vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans, nommés *Jacques*, comme le diſent de vieux évangiles; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi! elle était pucelle & elle avait des enfans!

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eſt-là le bon de l'affaire; ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me diſiez tout à l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec ſa mère pour naître enſuite d'elle?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée majeſté; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je, DIEU ſe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait? un charpentier & un pigeon.

FRERE RIGOLET.

Sans doute, Sire; mais il y en a encore un troiſième qui eſt le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majeſtueuſe; c'eſt ce Dieu-là

qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été enfuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père & du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui eft né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un feul Dieu; & qu'un homme, qui ne croirait pas cette hiftoire, doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela eft clair comme le jour. Un Dieu né dans une étable, il y a dix-fept cents vingt-trois ans entre un bœuf & un âne, un autre Dieu dans un colombier, un troifième Dieu de qui viennent les deux autres, & qui n'eft pas plus ancien qu'eux, malgré fa barbe blanche, une mère pucelle; il n'eft rien de plus fimple & de plus fage. Eh! dis-moi un peu, frère *Rigolet*, fi ton Dieu eft né, il eft fans doute mort?

FRERE RIGOLET.

S'il eft mort, facrée majefté, je vous en réponds, & cela pour nous faire plaifir. Il déguifa fi bien fa divinité qu'il fe laiffa fouetter & pendre malgré fes miracles, mais auffi il reffufcita deux jours après fans que perfonne le vît, & s'en retourna au ciel, après avoir folemnellement promis qu'il *reviendrait inceffamment dans une nuée avec une grande puiffance & une grande majefté*, comme le dit, dans fon vingt-unième chapitre, *Luc*, le plus favant hiftorien qui ait jamais été. Le malheur eft qu'il ne revive point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère *Rigolet*, que je t'embraffe; va, tu ne feras

jamais de révolution dans mon empire. Ta religion eſt charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes ſujets, mais il faut que tu me diſes tout. Voilà ton Dieu né, feſſé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRERE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne ſe laiſſait pas pendre comme l'autre ; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas ſe jouer : il s'aviſa de prendre ſous ſa protection une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les beſtiaux & tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expreſſément, à ſon cher peuple, de voler tout ce qu'ils trouveraient ſous leurs mains, & de s'enfuir ſans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit enſuite le fond de la mer, ſuſpendit des eaux à droite & à gauche pour les faire paſſer à pied ſec, faute de bateaux. Il les conduiſit enſuite dans un déſert où ils moururent tous ; mais il eut grand ſoin de la ſeconde génération. C'eſt pour elle qu'il feſait tomber les murs des villes au ſon d'un cornet à bouquin, & par le miniſtère d'une cabaretière. C'eſt pour ſes chers Juifs qu'il arrêtait le ſoleil & la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aiſe ; il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit eſclave des autres peuples, qu'il l'eſt même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'eſt qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur JESUS, DIEU juif, fils de DIEU le père, fils de *Marie*, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, ſacrée majeſté, la profondeur de notre divine

religion. Notre Dieu pendu, étant juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir, mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & aussitôt tous les futurs contingens se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé *Isaïe*, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme ; il en eut un fils, & ce fils était notre Seigneur JESUS-CHRIST ; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas*, *partagez vîte les dépouilles*. Un autre prophète, nommé *Ezéchiel*, se couchait sur le côté gauche trois cents quatre-vingts jours, & quarante sur le côté droit, & cela signifiait JESUS-CHRIST. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet *Ezéchiel* mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, & cela signifiait JESUS-CHRIST.

Un autre prophète, nommé *Osée*, (*c*) couchait par ordre de DIEU avec une fille de joie, nommée *Gomer*, fille d'*Ebalaïm* ; il en avait trois enfans ; & cela signifiait non-seulement JESUS-CHRIST, mais encore ses deux frères aînés *Jacques le majeur* & *Jacques le mineur*, selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte Eglise.

Un autre prophète, nommé *Jonas*, est avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans son ventre ; c'est visiblement encore JESUS-CHRIST qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs *Oolla* (*d*) & *Oliba* ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b...., & donnent la préférence à ceux qui ont

(*c*) *Osée*, chap. I.

(*d*) *Ezéchiel*, chap. XVI & XXII.

le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte écriture; cela signifie l'Eglise de JESUS-CHRIST.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle; car il est écrit: *Je les appellerai des extrémités de l'Orient;* & c'est frère *Rigolet* qui vient vous appeler pour vous donner à JESUS-CHRIST mon sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites?

FRERE RIGOLET.

Je ne le sais pas bien précisément; mais je sais que les prophéties prouvent les miracles de JESUS mon sauveur, & ces miracles de JESUS prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'est ce qui établira sans doute notre secte dans toute la terre, si nous avons beaucoup de dévotes, de soldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti: on va loin avec de l'argent & des prophéties: mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu; tu m'as dis seulement qu'il fut fessé & pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh, Sire, n'est-ce pas là déjà un très-grand miracle? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta sur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit: *Je te donnerai tous ces royaumes si tu veux m'adorer;* mais DIEU se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur JESUS à une noce de village, & les garçons de la noce

étant ivres (*e*) & manquant de vin, notre Seigneur JESUS-CHRIST changea l'eau en vin sur le champ, après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Géfara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux possédés ; il les chassa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant se jeter dans le lac, & s'y noyer : & ce qui constate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je suis fâché, frère *Rigolet*, que ton Dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton Dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui ; & je t'assure que si dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur JESUS, & comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livre ; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah ! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire, quand un Dieu vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire

(*e*) *Inebriati*, I. *Jean*, chap. II.

ſes ſecrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent tous ; mais c'eſt en cela même que la vérité conſiſte ; & dans ces quarante hiſtoires nous en avons à la fin choiſi quatre, qui ſont préciſément celles qui ſe contrediſent le plus, afin que la vérité paraiſſe avec plus d'évidence.

Tous ſes diſciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en feſons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu *St François Xavier* qui reſſuſcita neuf morts de compte fait dans l'Inde : perſonne à la vérité n'a vu ſes réſurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, & nous avons été crus. Croyez-moi, Sire, faites-vous jéſuite ; & je vous fuis caution que nous ferons imprimer la liſte de vos miracles, avant qu'il ſoit deux ans ; nous ferons un ſaint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on vous appellera *St Yont-chin* après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne ſuis pas preſſé, frère *Rigolet ;* cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'eſt que je ne ſois pas pendu comme ton Dieu l'a été ; car il me ſemble que c'eſt acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire, c'eſt que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptiſé, vous ſerez enchanté d'être pendu pour l'amour de JESUS-CHRIST notre ſauveur ; quel plaiſir vous auriez de le voir à la meſſe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre Dieu, vous autres !

FRERE RIGOLET.

Oui, Sire, je le fais & je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, ſi votre ſacrée majeſté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaiſir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux ; je vais en attendant faire ordonner à mes cuiſiniers de ſe tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle ſauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un plat de dieux eſt une choſe excellente, & que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majeſté, j'obéis à vos ordres ſuprêmes, & je reviens dans le moment. DIEU ſoit béni ; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien ſur ma parole.

Pendant que frère *Rigolet* allait chercher ſon déjeûner, l'empereur reſta avec ſon ſecrétaire d'Etat *Ouangt-iſé* ; tous deux étaient ſaiſis de la plus grande ſurpriſe, & de la plus vive indignation.

Les autres jéſuites, dit l'empereur, comme *Parennin*, *Verbieſt*, *Pereira*, *Bouvet* & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces miſſionnaires ſont des fripons qui ont à leur ſuite des imbécilles. Les fripons ont réuſſi auprès de mon père en feſant devant lui des expériences de phyſique qui l'amuſaient, & les imbécilles réuſſiſſent auprès de la populace : ils ſont perſuadés, & ils perſuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raiſon de préſenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'hiſtoire de l'Europe, comment il s'eſt

pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRETAIRE D'ETAT.

Hélas ! Sire, tout comme la secte du dieu *Fo* s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce miserable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, & le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces sycophantes, qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé *Débonnaire*, un *Henri IV*, un *Frédéric*, plus de trente rois, & qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, & une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les sots prêchent parmi eux, & les fripons intriguent ; ils subjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt

les maîtres d'un Etat, sans même paraître l'être encore ; d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, & à la cruauté par la douceur.

Vous vous souvenez, Sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus surement les hommes : voilà leur caractère : il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux ; & DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous, voici frère *Rigolet*, qui arrive avec son déjeûner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère *Rigolet* arrivait en effet tenant à la main une grande boite de fer-blanc, qui ressemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui est dans ta boîte. Frère *Rigolet* en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère ; un Dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit *Rigolet*, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui est meilleur à déjeûner ? *Rigolet* lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, & qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amusa à considérer les dieux

que frère *Rigolet* avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, Sire, lui dit *Rigolet*, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre Dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons par-tout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins ; nous chantons, (*f*) *bon jour, notre unique espérance*. Nous avalons DIEU avec sa potence. C'est fort bien fait, dit l'empereur: tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge ; frère *Rigolet* la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, & tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit: Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, diacre, sous-diacre & prêtre. Notre St Père le pape le grand *Innocent III*, dans son premier livre des mystères *de la messe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon *St Luc*, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne fût ni lire ni écrire ; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons. Il fut *acolyte*, parce que le prophète juif *Jérémie* avait dit : *Je suis la lumière du monde*, & que les acolytes portent des chandelles. Il fut *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table. Il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille

(*f*) *O crux, ave, spes unica.*

hommes, sans compter les femmes & les petits enfans, avec sept petits pains & quelques goujons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon *St Matthieu*; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux goujons près de Betzaïda, comme le dit *St Luc*. Enfin il fut *prêtre* selon l'ordre de *Melchisédech*, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Etant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain sera un dieu en corps & en ame ; vous croirez voir du pain, manger du pain, & vous mangerez DIEU.

Enfin, quoique le sang de ce Dieu soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce Dieu même ; pour surabondance de droit, je le boirai ; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant ; je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage. Je vous ferai ensuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre & prêtre ; vous serez avec moi une chère divine.

Aussitôt voilà frère *Rigolet* qui se met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hosties, boit chopine & dit grâce très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton Dieu : que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère *Rigolet*, il deviendra ce qu'il pourra ; c'est son affaire ; quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe ; d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration ; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel ; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit ; & pourvu qu'après ce déjeûné on me donne un bon dîné avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

Or ça, dit l'empereur à frère *Rigolet*, ce n'eſt pas tout; je ſais qu'il y a auſſi dans mon empire d'autres miſſionnaires qui ne ſont pas jéſuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins; dis-moi en conſcience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent, Sire, dit le bon homme, mais c'eſt pour leur condamnation. Ce ſont tous des coquins, & nos plus grands ennemis; ils veulent nous couper l'herbe ſous le pied. Ils nous accuſent ſans ceſſe auprès de notre St Père le pape. Votre majeſté ferait fort bien de les chaſſer tous, & de ne conſerver que les jéſuites; ce ſerait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne ſeriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère *Rigolet*, qui courut ſur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ſes confrères.

Le lendemain l'empereur tint ſa parole; il fit aſſembler tous les miſſionnaires, ſoit ceux qu'on appelle ſéculiers, ſoit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques. évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites & jéſuites. Il leur parla en ces termes en préſence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des ſouverains; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'être ſuprême un culte pur & ſans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant

empire

empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de *Fo*, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de *Laokium*; & regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. DIEU n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chasse point ceux de ses enfans qui le saluent en fesant mal la révérence; pourvu qu'il en soit aimé & respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités; ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées: ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causé au Japon. Douze religions y fleurissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage & modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes: vous parûtes, & la discorde bouleversa le Japon; le sang coula de tous côtés; vous en fites autant à Siam & aux Manilles: je dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis tolérant, & je vous chasse tous parce que vous êtes intolérans. Je vous chasse, parce qu'étant divisés entre vous, & vous détestant les uns les autres,

vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poison qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne sont pas de votre opinion. Je suis encore plus éloigné de vous faire condamner au supplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne soutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne disputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, & puissiez-vous devenir sages! les voitures qui vous doivent conduire à Macao sont prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent: des soldats veilleront en route à votre sureté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte: allez, soyez dans votre Europe un témoignage de ma justice & de ma clémence.

Ils partirent; le christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique: c'est grand dommage; mais voilà ce que c'est que d'être infaillibles.

XXVIII.

LE MANDARIN ET LE JESUITE.

Un chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, & devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jésuites : ils eurent ensemble les conférences suivantes.

PREMIERE CONFERENCE.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

LE JESUITE.

Je vous avoue que je suis indigné de voir quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstieuse. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénis ? persuader aux hommes que des pagodes ont parlé ? qu'elles ont fait des miracles ? se mêler de prédire l'avenir ? Quelle charlatanerie insupportable !

LE MANDARIN.

Je suis bien aise que l'imposture & la superstition vous déplaisent.

LE JESUITE.

Il faut que vos bonzes soient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns

appellent des fraudes pieuſes, les autres des ſcandales. Chaque pays a ſes bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre eſt de ceux que l'enthouſiaſme aveugle dans leur jeuneſſe, & qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conſervé un œil & qui voient tout de travers. Ceux-là ſont des charlatans imbécilles.

LE JESUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous & vos bonzes, ils bâtiſſent ſur l'erreur & nous ſur la vérité ; & ſi quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'eſt-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, & qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

LE JESUITE.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies & vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine les yeux du peuple pour les rendre plus ſoumis & plus heureux ? Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles ?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez ; c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes & du peuple ; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime dans cette vie & dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raison universelle ; notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies ſimples & auguſtes ; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature ; notre religion eſt la juſtice ; nos dogmes ſont l'adoration, la reconnaiſſance & le repentir ; il n'y a rien là dont on puiſſe abuſer ; point de métaphyſique obſcure qui diviſe les eſprits, point de ſujet de querelles ; nul prétexte d'oppoſer l'autel au trône ; nulle ſuperſtition qui indigne les ſages ; aucun myſtère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, & qui, en les irritant contre des choſes incompréhenſibles, leur puiſſe faire rejeter l'idée d'un DIEU que tout le monde doit comprendre.

LE JESUITE.

Comment donc, avec une doctrine que vous dites ſi pure, pouvez-vous ſouffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine ſi ridicule ?

LE MANDARIN.

Eh ! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaſte empire auſſi peuplé que votre Europe ? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte ſimple & ſublime ; ce ne peut être que l'ouvrage des temps & des ſages. Les hommes ſeraient plus juſtes & plus heureux. Je ſuis certain, par une longue expérience, que les paſſions, qui font commettre de ſi grands crimes, s'autoriſent preſque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JESUITE.

Comment ! vous croyez que les paſſions raiſonnent, & qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raiſonnent mal ?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop ſouvent.

LE JESUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs ſuperſtitieuſes ?

LE MANDARIN.

Vous le ſavez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un eſprit aſſez juſte pour les ſentir, & non aſſez ſage pour chercher la vérité ailleurs ; ou bien ces erreurs entrent dans un eſprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduiſent ſouvent à l'athéiſme : on dit : Mon bonze m'a trompé ; donc il n'y a point de religion ; donc il n'y a point de DIEU ; donc je dois être injuſte ſi je puis l'être impunément. Dans le ſecond cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatiſme : on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode ſont les ennemis de DIEU ; qu'on peut, en ſureté de conſcience, égorger tous ceux qui diſent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a ſept. Ainſi je peux aſſaſſiner dans l'occaſion mes amis, mes parens, mon roi pour faire mon ſalut.

LE JESUITE.

Il ſemble que vous vouliez parler de nos moines ſous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort ; ne ſeriez-vous pas un peu malin ?

LE MANDARIN.

Je ſuis juſte, je ſuis vrai, je ſuis humain. Je n'ai acception de perſonne ; je vous dis que les particuliers & les hommes publics commettent ſouvent ſans remords les plus abominables injuſtices, parce que la religion qu'on leur prêche & qu'on altère leur ſemble abſurde. Je vous

dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que ſa preſqu'île, ſe moque de ſes théologiens qui lui crient que ſon dieu *Viſnou* s'eſt métamorphoſé neuf fois pour venir converſer avec les hommes ; & que, malgré le petit nombre de ſes incarnations, il eſt fort ſupérieur au dieu *Sammonocodom* qui s'eſt incarné chez les Siamois juſqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite & à gauche cent rêveries de cette eſpèce, n'a pas de peine à ſentir combien une telle religion eſt impertinente ; mais ſon eſprit, ſéduit par ſon cœur pervers, en conclut téméraire-ment qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de ſon ambition aveugle ; il inſulte ſes voiſins, il les dépouille ; les campagnes ſont ravagées ; les villes miſes en cendres, les peuples égorgés. Les prédi-cateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre, au contraire ils avaient fait en chaire le panégy-rique des deſtructeurs nommés conquérans ; & ils avaient même arroſé ſes drapeaux en cérémonie de l'eau luſtrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monſtrueuſes débauches, toutes les barbaries des aſſaſſinats ſont commis alors ſans ſcrupule ; la famine & la contagion achèvent de déſoler cette terre abreuvée de ſang. Et cependant les prédicateurs du voiſinage prêchent tranquil-lement la controverſe devant de bonnes vieilles femmes, qui, au ſortir du ſermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, ſi leur prochain ſoutenait que *Sammonocodom* s'eſt incarné cinq cents quarante-neuf fois & non pas cinq cents cinquante.

J'oſe dire que ſi ce raïa avait été infiniment perſuadé de l'exiſtence d'un DIEU infini, préſent par-tout, infini-ment juſte, & qui doit par conſéquent venger l'innocence opprimée, & punir un ſcélérat né pour le malheur du

genre-humain ; ſi ſes courtiſans avaient les mêmes principes, ſi tous les miniſtres de la religion avaient fait tonner dans ſon oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoſes de *Vitſnou*, alors ce raïa aurait héſité à ſe rendre ſi coupable.

Il en eſt de même dans toutes les conditions ; j'en ai vu plus d'un triſte exemple dans les pays étrangers & dans ma patrie.

LE JESUITE.

Ce que vous dites n'eſt que trop vrai ; il faut en convenir, & j'en augure un bon ſuccès pour l'objet de ma miſſion : mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, ſi vous penſez qu'il ſoit poſſible d'obtenir des hommes qu'ils ſe bornent à un culte ſimple, raiſonnable & pur envers l'être ſuprême ? Ne faut-il pas aux peuples quelque choſe de plus ? n'ont-ils pas beſoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illuſions reſpectables ? n'eſt-il pas avantageux pour eux qu'ils ſoient pieuſement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens ſages ? Une prédiction heureuſement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien ?

LE MANDARIN.

Vous me paraiſſez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, ſi elle pouvait en effet être utile au genre-humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le menſonge puiſſe ſervir la vérité.

LE JESUITE.

Cela eſt bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie & en Eſpagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand ſuccès ; les apparitions

des saints, les possessions du malin ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européens ont ressemblé à un certain roi (*) d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, & qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre premier empereur chrétien se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre-humain est bien à plaindre ; les passions portent les hommes aux crimes ; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le désespoir & dans la fureur ; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JESUITE.

Hé bien, ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laisser sans secours ?

LE MANDARIN.

Oui ; & le meilleur remède est de réparer, par une vie pure, les injustices qu'on peut avoir commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques-uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement : je vous conseille d'en faire de même.

(*) *Louis XI.*

SECONDE CONFERENCE.

LE JESUITE.

JE vous supplie, avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme plusieurs de nos pères en ont eues, & d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison & une église, & de prêcher en chinois; vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jusque-là; les juifs, les mahométans qui sont dans notre empire, & qui connaissent un seul Dieu comme nous, ont demandé la même permission, & nous n'avons pu la leur accorder: il faut suivre les lois.

LE JESUITE.

Point du tout; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, si les hommes vous commandent des choses évidemment criminelles; par exemple, d'égorger votre père & votre mère, d'empoisonner vos amis; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos Etats, & de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JESUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait aussi-bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce: pour le trouble & la discorde, c'est vraiment tout le contraire; c'est la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent, & que vous avez conservés vous-même : (*a*)

» Ils vinrent d'Europe à Manille sous la dynastie Desning.
» Ceux de Manille fesaient leur commerce avec les Japo-
» nais. Ces européens se servirent de leur religion pour
» gagner le cœur des Japonais ; ils en séduisirent un grand
» nombre. Ils attaquèrent ensuite le royaume en dedans
» & en dehors, & il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne
» s'en rendissent tout-à-fait les maîtres. Ils répandent
» dans nos provinces de grandes sommes d'argent ; ils
» rassemblent, à certains jours, des gens de la lie du
» peuple mêlés avec les femmes ; je ne sais pas quel est
» leur dessein, mais je sais qu'ils ont apporté leur religion
» à Manille, & que Manille a été envahie, & qu'ils ont
» voulu subjuguer le Japon &c. »

LE JESUITE.

Ah ! pour Manille & pour le Japon, passe ; mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose ; vous connaissez la grande vénération, le profond respect, le tendre attachement, la sincère reconnaissance que...

LE MANDARIN.

Mon Dieu oui, nous connaissons tout cela ; mais souvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur *Yont-Chin*, d'éternelle mémoire, adressa à vos bonzes noirs ; les voici. (*b*)

» Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes &

(*a*) Recueil des lettres intitulées *édifiantes*, pag. 98 & suiv.

(*b*) Lettres intitulées *édifiantes*, 17me recueil, pag. 263.

" de lamas dans votre pays ? comment les recevriez-
" vous? Si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas
" me tromper de même; vous voulez que tous les Chinois
" embrassent vos lois, votre culte n'en tolère pas d'autres;
" je le sais. En ce cas que deviendrons-nous ? les sujets
" de vos princes ? Les disciples que vous faites ne
" connaissent que vous ; dans un temps de troubles, ils
" n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je sais bien
" qu'à présent il n'y a rien à craindre ; mais quand les
" vaisseaux viendront par milliers, il pourrait y avoir du
" désordre &c. "

LE JESUITE.

Il est vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triste discours de l'empereur *Yont-Chin*. Nous sommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-sage & très-vertueux, qui a signalé son règne par des traits de bienfesance au-dessus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand & de bon. Mais après tout, les vertus des infidelles sont des crimes ; (*c*) c'est une des maximes incontestables de notre petit pays. Mais qu'est-il arrivé à ce grand empereur ? il est mort sans sacremens, il est damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte ; mais plût au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleversé, que tout nageât dans le sang, & que vous expirassiez tous jusqu'au dernier, confessés par des jésuites ! Car enfin, qu'est-ce qu'un royaume de sept cents lieues de long sur sept cents lieues de large réduit en cendres ? c'est une bagatelle. C'est l'affaire de quelques jours, de

(*c*) Cette doctrine est très-nouvelle dans le christianisme. Les premiers pères ont soutenu précisément tout le contraire, mais les théologiens sont devenus barbares à mesure qu'ils sont devenus puissans. Voyez *la Mothe le Vayer*, Traité de la vertu des païens.

quelques mois, de quelques années tout au plus, & il s'agit de la gloire éternelle que je vous souhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes; mais quand vous aurez armé, dans notre empire, les mains des enfans contre les pères, des disciples contre les maîtres, & des peuples contre les rois, il sera certain que vous aurez commis un très-grand mal; & il n'est pas absolument démontré que vous & moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

LE JESUITE.

Que votre nation soit la plus ancienne ou non, ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons que depuis près de cinq mille ans, votre empire est sagement gouverné; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Çà, répondez-moi, je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure; je ne brûlerais pas une grange.

LE JESUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les votres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï-dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet consumer, en un moment, par le

feu toute la famille royale, & tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les ruines des autres sectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces saintes intentions; & c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix.?

LE JESUITE.

Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfesance & toutes les vertus: j'ajoute seulement que ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'est vendre chèr ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper?

LE JESUITE.

Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités, ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, & nous rencontrons des ennemis, des jansénistes, qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors? il faut bien soutenir une vérité utile par quelques mensonges qui le sont aussi; on ne peut se passer de miracles: cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en fesons point; mais nous disons que nous en avons faits; & si l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but? Il est bien sûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux. Cependant nous l'avons dit; & plus la chose est impossible & extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui

avons fait aussi ressusciter quatre garçons & cinq filles : cela était important. Un homme qui ne ressuscite personne, n'a guère que des succès médiocres. Laissez-nous au moins guérir de la colique quelques servantes de votre maison ; nous ne demandons que la permission d'un petit miracle : ne fait-on rien pour son ami ?

LE MANDARIN.

Je vous aime ; je vous servirais volontiers, mais je ne peux mentir pour personne.

LE JESUITE.

Vous êtes bien dur ; mais j'espère enfin vous convertir.

TROISIEME CONFERENCE.

LE JESUITE.

Oui, je veux bien convenir d'abord que vos lois & votre morale sont divines. Chez nous on n'a que de la politesse pour son père & sa mère ; chez vous on les honore, & on leur obéit toujours : nos lois se bornent à punir les crimes ; les vôtres décernent des récompenses aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, & les vôtres sont souvent des traités de morale ; vous recommandez la justice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié : mais tout cela devient criminel & abominable si vous ne pensez pas comme nous ; & c'est ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous sera difficile de remplir cet engagement.

LE JESUITE.

Rien n'est plus aisé ; toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ;

donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous de coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre père *le Comte*, votre père *Ricis* & plusieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, & que nous adorions le vrai DIEU dans le plus ancien temple de l'univers? Vous n'existiez pas alors; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, & avoir tort à présent?

LE JESUITE.

Je vais vous le dire: notre doctrine est incontestablement la meilleure; or les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raisonner, mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois qui pensent tout différemment de vous; qui vous ont chassé de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, & qui disent que vous êtes des corrupteurs; vous-même vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte; vous vous anathématisiez les uns les autres: ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous enseigner un système, dans lequel ils n'étaient pas d'accord entr'eux? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfans perdus des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatisme! quelle fureur vous fait passer les mers pour venir, aux extrémités de l'Orient, nous étourdir par vos disputes, & fatiguer nos tribunaux de vos querelles? Vous nous apportez votre pain & votre vin, &

vous

vous dites qu'il n'eſt permis qu'à vous de boire du vin, aſſurément cela n'eſt pas honnête & civil. Vous nous dites que nous ſerons damnés ſi nous ne mangeons de votre pain ; & puis quand quelques-uns de nous ont eu la politeſſe d'en manger, vous leur dites que ce n'eſt pas du pain, que ce ſont des membres d'un corps humain & du ſang, & qu'ils ſeront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penſer autre choſe de vous, ſinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, & qui couriez par le monde comme des échappés ? Du moins les européens d'Angleterre, de Hollande, de Danemarck & de Suède, ne nous diſent pas que du pain n'eſt pas du pain, & que du vin n'eſt pas du vin ; ne ſoyez pas ſurpris s'ils ont paru à la Chine & dans l'Inde plus raiſonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin, & vous voulez qu'on vous le permette ?

LE JESUITE.

Ne parlons point de ce myſtère. Il eſt vrai que dans notre Europe, le réformé, le proteſtant, le moliniſte, le janſéniſte, l'anabaptiſte, le méthodiſte, le morave, le memnoniſte, l'anglican, le quaker, le piétiſte, le coccéien, le voëtien, le ſocinien, l'unitaire rigide, le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, & qu'on a bien de la peine à en raſſembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons ſur le fond des choſes.

LE MANDARIN.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque diſputeur, vous verriez qu'ils ne ſont de même avis ſur aucun point. Vous ſavez combien nous fûmes

ſcandaliſés, quand notre prince *Ourlebert*, que vous avez ſéduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai & bon, était devenu faux & mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le feraient bien davantage, s'ils apprenaient que depuis dix-ſept ſiècles vous êtes occupés à expliquer, à retrancher & à ôter, à concilier, à rajuſter, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante ſiècles, nous n'avons pas varié un ſeul moment.

LE JESUITE.

C'eſt parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre ſimple raiſon; elle vous a dit qu'il y a un DIEU, & qu'il faut être juſte; il n'y a pas moyen de diſputer ſur cela: mais il fallait écouter quelque choſe au-deſſus de votre raiſon; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureuſement vous ne connaiſſiez pas, & il fallait les croire; & enſuite il fallait ne les plus croire & lire tous nos livres grecs & latins. Alors vous auriez eu comme nous mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occaſionné une déciſion admirable, un jugement nouveau: voilà ce qui vous a manqué, & c'eſt ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Hé bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, ſauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en ſeront-ils plus juſtes? honoreront-ils leurs parens davantage? ſeront-ils plus fidelles à l'empereur? l'empire ſera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées?

LE JESUITE.

Non aſſurément: mais les Chinois ſeront ſauvés comme moi; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent ?

LE JESUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire aujourd'hui à tous les hommes de le ſavoir.

LE MANDARIN.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-même ſi long-temps ? pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde & au Japon ? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes ne leur eſt-il pas donné à tous ? N'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le même inſtinct d'amour-propre, le même inſtinct de bienveillance, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété ? Comment ſe pourrait-il faire que l'être ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle ? N'eſt-ce pas une impiété de le croire ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc ſon favori ?

LE JESUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples & à toutes les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés ; & tant

que vous vous perſécuterez les uns les autres, il ne ſera pas prudent de vous écouter.

LE JESUITE.

Ah ! ſi jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine.

LE MANDARIN.

Faites mieux; pardonnez-leur. Vivons doucement tous enſemble, tant que vous ſerez ici; ſecourons-nous mutuellement; adorons tous l'être ſuprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites & l'eſprit plus inquiet, cependant nous ſommes tous frères.

LE JESUITE.

Tous frères ! & que deviendra mon titre de père ?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer DIEU ?

LE JESUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, ſobre, compatiſſant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ?

LE JESUITE.

Oui.

LE MANDARIN.

Hé bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous aſſure que vous êtes de ma religion.

LE JESUITE.

Ah ! vous vous rendez à la fin. Je ſavais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin & le jéſuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profeſſion de foi.

1°. La religion consiste dans la soumission à DIEU & dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité inconteſtable eſt reconnue de toutes les nations & de tous les temps ; il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un conſentement unanime : les vaines opinions qui ſe contrediſent ſont fauſſes.

3°. Tout peuple qui ſe vante d'avoir une religion particulière pour lui ſeul, offenſe la Divinité & le genre-humain ; il oſe ſuppoſer que DIEU abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les ſuperſtitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer ſur les eſprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont ſéduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il eſt conſtaté par l'hiſtoire que ces différentes ſectes qui ſe proſcrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la ſource de mille guerres civiles, & il eſt évident que ſi les hommes ſe regardaient tous comme des frères, également ſoumis à leur père commun, il y aurait eu moins de ſang verſé ſur la terre, moins de ſaccagemens, moins de rapines, & moins de crimes de toute eſpèce.

6°. Des lamas & des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, diſent une ſottiſe ; s'ils ordonnent de la croire, ce ſont des charlatans tyranniques ; s'ils perſécutent ceux qui ne la croient pas, ils ſont des monſtres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins abſurdes, & non moins fauſſes, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraiſemblance ; car l'être ſuprême ne peut juger les hommes ſur les opinions d'un brame,

mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père & sa mère, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste tu seras récompensé, si tu es injuste tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baigné dans le Gange, sont condamnés à des supplices éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'Etat, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire

des almanachs, ils prédiront des événemens différens; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettrés, qui se bornent à reconnaître un DIEU, à l'aimer, à le servir sans mélange de superstitions, & à servir leur prochain.

14°. C'est-là le premier devoir; le second est d'éclairer les superstitieux; le troisième est de les tolérer en les plaignant, si on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir plusieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de DIEU est universel & immuable; ce qui vient des hommes est local, inconstant, périssable.

16°. Un imbécille dit : *Je dois penser comme mon bonze; car tout mon village est de son avis :* sors de ton village, pauvre homme, & tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, & qui pensent tous différemment.

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que par-tout deux & deux font quatre, que DIEU est adoré par-tout; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans

huile ; & que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laisse-là leur huile & leur queue, & sers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la superstition a fait naître. Un homme a violé sa sœur & tué son frère ; mais il fréquente une certaine pagode ; il récite certaines formules dans une langue étrangère ; il porte une certaine image sur sa poitrine ; mille vieilles s'écrient : Le bon homme ! le saint homme !

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer DIEU sans faire ce pélerinage, sans réciter cette formule ; mille vieilles s'écrient : Au monstre ! au scélérat !

19°. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait sécher d'horreur & gémir d'être né homme ! Un chef des pagodes, assassin, empoisonneur public, a peuplé l'Inde de ses bâtards, & a vécu tranquille & respecté ; il a donné des lois aux princes. Un juste a dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes ; gardez-vous de croire les métamorphoses qu'il enseigne, & ce juste a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20°. O vous, fanatiques actifs, qui depuis long-temps troublez la terre par vos querelles raisonnées ! & vous fanatiques passifs, qui, sans raisonner, avez été mordus de ces enragés, & qui êtes malades de la même rage, tâchez de guérir si vous pouvez ; essayez de cette recette que voici. Adorez DIEU sans vouloir le comprendre ; aimez-le sans vous plaindre des maux qui sont mêlés sur la terre avec les biens ; regardez comme vos frères, le japonais, le siamois, l'indien, l'africain, le persan, le turc, le russe, & même les habitans des Pays-Bas de l'Occident méridional de l'Europe qui tient si peu de place sur la carte.

XXIX.

DIALOGUES D'EVHEMERE. (a)

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

HÉ bien, sage *Evhémère*, qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

EVHEMERE.

Des sottises.

CALLICRATE.

Quoi ! vous avez voyagé à la suite d'*Alexandre*, & vous n'êtes point en extase d'admiration ?

EVHEMERE.

Vous voulez dire de pitié.

CALLICRATE.

De pitié pour *Alexandre !*

(a) *Evhémère* était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'*Alexandre*. Il voyagea autant que les *Pythagore* & les *Zoroastre*. Il écrivit peu ; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

EVHEMERE.

Pour qui donc ? je ne l'ai vu que dans l'Inde & dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'*Aristote* changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée, nommée *Thaïs*. Je le suivis dans ses folies de l'Inde ; enfin, je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand-homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils sont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété ; c'est qu'il a un côté qui attire & un côté qui repousse.

CALLICRATE.

Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me parlez ; je savais seulement que cet extravagant & la folle *Thaïs* avaient brûlé Persépolis pour s'amuser.

EVHEMERE.

Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque ; ils ont donné au fleuve Zomb odpo le

nom d'Indos. Ils ont appelé Hyſdaſpe un autre fleuve : aucune des villes aſſiégées & priſes par *Alexandre* n'eſt connue par ſon véritable nom. Celui même d'Inde eſt de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'eſt ainſi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis ; pour peu qu'ils trouvent un mot ſonore, ils ſont contens. Ils ont ainſi trompé toute la terre, en nommant les dieux & les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainſi trompé le monde ; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre *Alexandre* qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Egypte, au mont Caucaſe, & de là juſqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférens & amis.

EVHEMERE.

Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des Perſes, les Perſes étaient auparavant venus tuer des Grecs ; s'il courut vers le Caucaſe, dans les vaſtes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce & l'Aſie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *ſoldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ſes voiſins au nom de ſon dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voiſins ſortir du repaire de leur ſept montagnes, pour voler les Volſques, les Antiates, les Samnites ? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils ſavent que Véies leur voiſine a un peu de blé & d'orge dans ſes magaſins, ils ſont

déclarer par leurs prêtres féciales qu'il eſt juſte d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre ſacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre & la rapine. Les Véiens ont auſſi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel eſt, & tel ſera toujours le genre-humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, & je n'y ai vu que des folies, des malheurs & des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander ſi parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juſte ?

EVHEMERE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui eſt le plus ſot & le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'eſt le plus ſuperſtitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus ſuperſtitieux eſt-il le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'eſt que le ſuperſtitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain, un ſcythe, un perſe, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'aſſaſſiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus beſoin de rien, devient tranquille & humain pour ſe délaſſer. Il écoute la pitié que la nature a miſe au

fond du cœur de l'homme. Il eſt comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim. Mais le ſuperſtitieux eſt comme le tigre qui tue & qui déchire encore lors même qu'il eſt raſſaſié. L'hiérophante de *Pluton* lui a dit : *Maſſacre tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes les maiſons, tue tous les animaux :* mon dévot ſe croirait un ſacrilége s'il laiſſait un enfant & un chat en vie dans le territoire de *Mercure.*

CALLICRATE.

Quoi ! il y a ſur la terre des peuples auſſi abominables, & *Alexandre* ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paiſibles, & humains, & qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philoſophie ?

EVHEMERE.

Non vraiment ; il a paſſé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; & comme le fanatiſme n'exclut pas la baſſeſſe & la lâcheté, ces miſérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, & ont obtenu permiſſion d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'eſpèce humaine eſt donc une eſpèce bien horrible ?

EVHEMERE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart ſont des loups & des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais ſavoir pourquoi cette différence énorme dans la même eſpèce.

EVHEMERE.

On dit que c'eſt pour que les renards & les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci eſt trop miſérable & trop affreux; je voudrais ſavoir pourquoi tant de calamités & tant de bêtiſes.

EVHEMERE.

Et moi auſſi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuſe.

CALLICRATE.

Hé bien, qu'avez-vous rêvé? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, ſi cette terre a toujours été peuplée d'hommes; ſi la terre elle-même a toujours exiſté; ſi nous avons une ame; ſi cette ame eſt éternelle, comme on le dit de la matière; s'il y a un dieu ou pluſieurs dieux; ce qu'ils ſont, à quoi ils ſont bons. Qu'eſt-ce que la vertu? qu'eſt-ce que l'ordre & le déſordre? qu'eſt-ce que la nature? a-t-elle des lois? qui les a faites? qui a inventé la ſociété & les arts? quel eſt le meilleur gouvernement? & ſurtout, quel eſt le meilleur ſecret pour échapper aux périls dont chaque homme eſt environné à chaque inſtant? Nous examinerons le reſte une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle *Eudoxe* par les plus aimables gens de Syracuſe.

EVHEMERE.

Hé bien, que fut-il conclu?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de *Cérès*, l'autre de *Junon*, qui finirent par se dire des injures. Allons, dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre, & de ne vous point déférer au sacrificateur de *Cérès*.

EVHEMERE.

Hé bien, venez m'interroger demain; je tâcherai de vous répondre : mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

IIme DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

JE commence par la question ordinaire : y a-t-il un *Théos?* Le grand-prêtre de *Jupiter Ammon* a déclaré qu'*Alexandre* était son fils, & il a été bien payé; mais ce *Théos* existe-t-il? & depuis le temps qu'on en parle ne s'est-on pas moqué de nous?

EVHEMERE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un *Jupiter* mort en Crète, & un bélier de pierre caché dans les sables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre-humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent. (*) Leurs prétendus philosophes, qui

(*) Les planètes.

sont à mon avis les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que *Mars*, *Mercure*, *Jupiter*, *Saturne*, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, & qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Egypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'*Ammon* est dieu, si le bœuf *Apis* est dieu, & si *Cambise* a mangé un dieu en le faisant mettre à la broche; je vous demande très-sérieusement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse?

CALLICRATE.

Chez *Hiérax* l'archonte, qui est mon ami intime, & qui ne croit pas plus en DIEU qu'*Epicure*.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais cet archonte?

CALLICRATE.

Admirable; c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes.....

EVHEMERE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

Ah ! je vois où vous en voulez venir ; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immenſité de l'eſpace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs ſoleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces ſoleils, & qui court animer tous ces globes ; enfin cette fabrique incompréhenſible démontre un fabricateur ſouverainement intelligent, puiſſant, éternel ; vous allez m'étaler les belles découvertes des *Platons* qui ont agrandi la ſphère des êtres ; vous m'allez faire voir le grand être qui préſide à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces diſcours tant rebattus ne perſuadent pas nos épicuriens. Ils vous diſent froidement qu'ils ne diſconviennent pas que la nature a tout fait, que c'eſt-là le grand être ; qu'on la voit, qu'on la ſent dans le ſoleil, dans les aſtres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, & qu'il y a une grande faibleſſe & bien peu de bon ſens à vouloir attribuer à je ne ſais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, & dont il eſt impoſſible de ſe former la plus légère idée ; de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous eſt ſi ſenſible, ſi connue par ſes travaux continuels, qui eſt par-tout ſous nos pieds, ſur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre & mourir, & qui eſt viſiblement le Dieu que vous cherchez : liſez le ſyſtème de la nature, l'hiſtoire de la nature, les principes de la nature, la philoſophie de la nature, le code de la nature, les lios de la nature &c.

EVHEMERE.

Et ſi je vous diſais qu'il n'y a point de nature, que

tout eſt art dans l'univers, & que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc, point de nature, & tout eſt art? quelle idée creuſe !

EVHEMERE.

C'eſt un philoſophe peu connu, & peu compté peut-être parmi les philoſophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'eſt pas moins vérité pour être d'un homme obſcur. (*) Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un aſſemblage de choſes qui exiſtent, & dont la plupart n'exiſteront pas demain; certe, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles & des ſinges ne compoſent point un être abſolu, quel qu'il ſoit : des effets qui n'exiſtaient point hier ne peuvent être la cauſe éternelle, néceſſaire & productive. Votre nature, encore une fois, n'eſt qu'un mot inventé pour ſignifier l'univerſalité des choſes.

Pour vous faire voir à préſent que l'art a tout fait, obſervez ſeulement un inſecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune induſtrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiſte infiniment habile, & c'eſt ce que les ſages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artiſan que vous ſuppoſez eſt, ſelon nos épicuriens, la force ſecrète qui agit éternellement dans cet aſſemblage toujours périſſant & toujours reproduit que nous appelons nature.

(*) C'eſt de lui-même que M. de *Voltaire* parle ici.

EVHEMERE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne ſont plus, & dans ceux qui ne ſont pas encore nés? Comment cette force aveugle peut-elle avoir aſſez d'intelligence pour former des animaux ſentans ou penſans, & tant de ſoleils qui probablement ne penſent point? Vous ſentez qu'un tel ſyſtême n'étant fondé ſur aucune vérité antécédente, n'eſt qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force ſecrète dont vous parlez ne peut ſubſiſter que dans un être aſſez puiſſant & aſſez intelligent pour former des animaux intelligens; dans un être néceſſaire, puiſque ſans ſon exiſtence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puiſque exiſtant par lui-même, on ne peut aſſigner de moment où il n'ait pas exiſté ; dans un être bon, puiſqu'étant la cauſe de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres ſtoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand être à qui nous nous efforçons de reſſembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les ſculpteurs; ils font à coups de ciſeaux une belle ſtatue, & ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, & puis vous lui donnez le titre de bon; mais regardez ſeulement notre Etna, la ville de Catane engloutie depuis peu d'années, & ſes ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que *Platon* nous apprend de la deſtruction de l'île Atlantique, abymée il n'y a pas plus de dix mille ans ; ſongez à l'inondation qui détruiſit la Grèce.

A l'égard du mal moral, ſouvenez-vous ſeulement de tout ce que vous avez vu, & donnez l'épithète de bon à votre Dieu ſi vous l'oſez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument. Ou DIEU n'a pu empêcher le mal, & en ce cas eſt-il tout-puiſſant ? Ou il l'a pu & il ne l'a pas fait; alors, où eſt ſa bonté ?

EVHEMERE.

Cet ancien raiſonnement, qui ſemble détrôner DIEU, & mettre à ſa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs, dont j'ai été témoin ſur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant aux pieds de ce mont Etna, qui vomit la flamme & la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes & les plus fertiles. Et, après dix ans de carnage & de deſtruction, je vois renaître dans Syracuſe la paix, l'abondance, les plaiſirs, les chanſons & la philoſophie ; il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il eſt donc démontré que DIEU n'eſt pas abſolument méchant, s'il eſt l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un Dieu ne ſoit pas toujours & complétement cruel, il faut qu'il ne le ſoit jamais ; & la terre, ſon prétendu ouvrage, eſt toujours affligée de quelque affreux déſaſtre. Quand l'Etna ſe repoſe, d'autres volcans ſont en fureur. Quand *Alexandre* n'eſt plus, d'autres deſtructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment, ſur ce globe, ſans déſaſtre & ſans crime.

EVHEMERE.

C'eſt à quoi j'en veux venir. L'idée d'un Dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter,

eſt horrible & abſurde: l'idée de deux Dieux, dont l'un fait le bien & l'autre fait le mal, eſt plus abſurde encore, & n'eſt pas moins horrible. Mais ſi on vous prouve une vérité, cette vérité exiſte-t-elle moins, parce qu'elle traîne après elle des conſéquences inquiétantes? Il y a un être néceſſaire, éternel, ſource de tous les êtres; exiſtera-t-il moins parce que nous ſouffrons? exiſtera-t-il moins parce que je ſuis incapable d'expliquer pourquoi nous ſouffrons?

CALLICRATE.

Capable ou non, je vous prie de haſarder avec moi ce que vous en penſez.

EVHEMERE.

Je tremble; car je vais vous dire des choſes qui reſſemblent à un ſyſtème, & un ſyſtème qui n'eſt pas démontré n'eſt qu'une folie ingénieuſe: quoi qu'il en ſoit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit; c'eſt à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être néceſſaire exiſtant par lui-même, par ſa nature, éternel, intelligent, bon & puiſſant. Tous ces caractères, qui me paraiſſent eſſentiels à DIEU, ne me diſent pas qu'il ait fait l'impoſſible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne ſoient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propoſitions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde; je préſume qu'il était impoſſible que les vents néceſſaires pour balayer les terres, & pour empêcher les mers de croupir, ne produiſſent pas des tempêtes. Les feux répandus ſous

l'écorce de la terre, pour former les minéraux & les végétaux, devaient auſſi ébranler ces terres, renverſer des villes, écraſer leurs habitans, affaiſſer des montagnes & en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécuſſent toujours & procréaſſent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainſi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était auſſi néceſſaire que la vie. Il fallait que les déſirs s'allumaſſent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être ſans le déſirer ; ces affections ne pouvaient être vives ſans être violentes, & par conſéquent ſans exciter ces fortes paſſions qui produiſent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes & le brigandage : enfin, DIEU n'a pu former l'univers qu'aux conditions ſuivant leſquelles il exiſte.

CALLICRATE.

Votre Dieu n'eſt donc pas tout-puiſſant ?

EVHEMERE.

Il eſt véritablement le ſeul puiſſant, puiſque c'eſt lui qui a tout formé, mais il n'eſt pas extravagamment puiſſant. De ce qu'un architecte a élevé une maiſon de cinquante pieds bâtie de marbre, ce n'eſt pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues bâtie de confitures. Chaque être eſt circonſcrit dans ſa nature ; & j'oſe croire que l'être ſuprême eſt circonſcrit dans la ſienne. J'oſe penſer que cet architecte de l'univers, ſi viſible à notre eſprit, & en même temps ſi incompréhenſible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du capitole. Quel eſt ſon ſéjour ? de quel ciel, duquel ſoleil envoie-t-il ſes éternels

décrets à toute la nature ? Je n'en fais rien ; mais je fais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE.

Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, & qu'il ait formé ces soleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive & malheureuse terre ?

EVHEMERE.

Vous me faites toujours des questions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'osais faire encore une conjecture, je dirais que l'essence de l'être suprême, de cet être éternel, formateur, conservateur, destructeur & reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel *Demiourgos* ont été nécessairement éternelles, comme dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaisons : cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; & quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, & ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne ferais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens qui sont d'honnêtes gens, très-sages & très-respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représentant comme

de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère & l'amour.

A l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un être nécessaire, éternel, puissant, intelligent : car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé DIEU.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos pensées, & je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

IIIme DIALOGUE.

Sur la philosophie d'Epicure & sur la théologie grecque.

CALLICRATE.

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invisible ; mais comme ils sont gens de bon sens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir soit pensant, puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

EVHEMERE.

C'est un grand pas dans la connaissance de la vérité : mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux ; car je pars d'un principe : *Pour*

produire un être penſant il faut l'être. Et ils partent d'une ſuppoſition; *La penſée peut être donnée par un être qui ne penſe point :* diſons plus, par un être qui n'exiſte point; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui ſoit la nature, & que ce n'eſt qu'un nom abſtrait donné à la multitude des choſes.

CALLICRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir ſecret & immenſe que vous appelez Dieu nous donne la vie, le ſentiment & la penſée? avons-nous une ame? les autres animaux en ont-ils une? qu'eſt-ce que cette ame? arrive-t-elle dans notre corps quand nous ſommes en embryon dans le ventre de notre mère? où va-t-elle quand ce corps eſt diſſous?

EVHEMERE.

Je ſuis invinciblement perſuadé que DIEU nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux ſoleils & aux grains de ſable tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il eſt un art ſi profond & ſi incompréhenſible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penſer, & dans les lois qui dirigent toutes choſes, que je ſuis prêt à tomber ébloui & accablé, quand j'oſe tenter de regarder la moindre partie de ce reſſort univerſel par qui tout ſubſiſte.

J'ai des ſens qui d'abord me font du plaiſir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes ſens, & qui entrent dans moi ſans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, & lorſqu'il s'en eſt amaſſé en moi une quantité aſſez grande, je ſuis tout étonné de ſentir en moi le pouvoir d'en compoſer quelques-unes. La propriété qui ſe développe en moi

de me ressouvenir de ce que j'ai vu, & de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, & celle de la maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, & d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées sont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne signifie & ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons ame : nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux & abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons ; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons ; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent, & de ce qu'ils voient ; ils ont dit la vie & la mort, la force & la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit ou la faiblesse, ou la force, ou la mort, ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des mépriſes. Les peintres,

par exemple, & les ſculpteurs ont voulu repréſenter la force, & ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue & des bras muſculeux; ils ont deſſiné un enfant pour donner une idée de la faibleſſe. On a perſonnifié ainſi les paſſions, les vertus, les vices, les années & les jours. Les hommes ſe ſont accoutumés, par ce déguiſement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reſte de la nature, pour des êtres réels & des mots pour des choſes.

De ce mot *ame* qui eſt abſtrait, ils ont fait une perſonne habitante dans notre corps; ils ont diviſé cette perſonne en trois, & des philoſophes prétendus ont dit que ce nombre trois eſt parfait, parce qu'il eſt compoſé de l'unité & de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait préſider une aux cinq ſens, & ils l'ont appelée *pſyché*. Une autre eſt dans la poitrine, & c'eſt *pneuma*, le ſouffle, l'haleine, l'eſprit; une troiſième eſt dans la tête, & c'eſt la penſée, *nous*. De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on eſt mort, c'eſt *ſkia*, ombres, mânes ou farfadet.

On eſt bientôt parvenu à ne ſe jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame*: il a fait naître mille queſtions qui forcent les ſavans à ſe taire, & qui autoriſent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle? ou bien furent-elles formées ailleurs toutes à la fois, pour deſcendre chacune à leur tour ici-bas? leur ſubſtance eſt-elle d'éther ou de feu? ou bien ni de l'un ni de l'autre? eſt-ce la femme ou ſon mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique? vient-elle dans l'utérus avant ou

après que les membres de l'enfant ſont formés ? ſent-elle, penſe-t-elle dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus eſt empriſonné ? ſon être augmente-t-il quand ſon corps augmente ? toutes les ames ſont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'*Orphée* & celle d'un imbécille ?

Quand cette ame eſt parvenue à ſortir de la matrice, où elle a ſéjourné neuf mois, entre une veſſie pleine d'urine, & un ſale boyau rempli de matière fécale, on a oſé demander alors ſi cette perſonne eſt arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abſtrait & du concret, du beau, du bon, du juſte, de l'ordre. Enſuite on a diſputé pour ſavoir ſi cette pauvre créature penſait toujours, comme ſi on penſait dans un ſommeil plein & paiſible, dans une profonde ivreſſe, dans l'anéantiſſement d'idées qui réſulte d'une apoplexie complète, d'une épilépſie. Que de querelles abſurdes, grand DIEU ! entre tous ces aveugles ſur la nature des couleurs ! Enfin que devient cette ame quand le corps n'eſt plus ? les grands précepteurs du genre-humain, *Orphée*, *Homère*, ont dit : elle eſt *ſkia*, elle eſt *ombre*, *farfadet*; *Ulyſſe* voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du ſang & boire du lait dans une foſſe. Des enchanteurs & des enchantereſſes, qui ont un eſprit de *Python*, évoquent des manes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des ames dont les vautours mangent le foie. D'autres ſe promènent continuellement ſous des arbres, & c'eſt-là la ſouveraine félicité, c'eſt le paradis d'*Homère*.

Les honnêtes gens n'ont pas été ſatisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai pris le parti de recourir à DIEU, & de lui dire : *C'eſt à toi, maître abſolu*

de la nature, que je dois tout; tu m'as accordé le don du ſentiment & de la penſée, comme tu m'as donné la faculté de digérer & de marcher. Je t'en remercie, & je ne te demande pas ton ſecret. Cette prière eſt à mon avis plus raiſonnable que les vaines & interminables diſputes ſur pſyché, pneuma, nous & ſkia.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c'eſt DIEU qui nous tient lieu d'ame, vous n'êtes donc qu'une machine dont DIEU gouverne les reſſorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous en conſcience ce ſyſtème meilleur que le nôtre?

EVHEMERE.

J'aimerais mieux avoir confiance en DIEU qu'en moi. Quelques philoſophes penſent ainſi; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raiſon. Ils ſoutiennent que l'ouvrier doit être le maître de ſon ouvrage, & que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne ſoit ſoumis à l'artiſan ſouverain.

CALLICRATE.

Quoi! vous oſeriez dire que DIEU eſt ſans ceſſe occupé à faire jouer toutes ſes machines?

EVHEMERE.

DIEU m'en préſerve! Voilà comme, dans toutes les diſputes, on fait dire à ſon adverſaire ce qu'il n'a point dit; je prétends, au contraire, que le ſouverain éternel a établi, de toute éternité, ſes lois qui ſeront toujours accomplies par tous les êtres. DIEU a commandé une fois, & l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire DIEU auteur du péché: car

enfin, s'il vous anime & ſi vous faites une faute, c'eſt lui qui la commet.

EVHEMERE.

C'eſt un reproche qu'on peut faire à toutes les ſectes, excepté aux athées ; toute ſecte qui admet la plénitude de la puiſſance divine, la charge des délits qu'elle n'empêche pas : elle dit à DIEU : Seigneur ſouverain de tout, vous devez écarter tout mal ; c'eſt votre faute ſi vous laiſſez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. DIEU lui répond : Ma fille, je ne peux faire les choſes contradictoires ; il eſt contradictoire que le mal n'exiſte pas quand le bien exiſte ; il eſt contradictoire qu'il y ait du feu, & que ce feu ne puiſſe cauſer d'embraſement, qu'il y ait de l'eau, & que cette eau ne puiſſe noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette ſolution bien ſuffiſante ?

EVHEMERE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raiſonné plus conſéquemment que vous en Egypte & en Grèce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes ſont punis, alors la juſtice divine eſt juſtifiée.

EVHEMERE.

Etrange manière de juſtifier leurs dieux ! & quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats & des crocodiles ? Il s'agit ici de ſavoir pourquoi le mal exiſte. Vos Grecs, vos Egyptiens en rendent-ils raiſon ? en changent-ils la nature ? en adouciſſent-ils les horreurs, en nous préſentant une ſérie de crimes & de

tourmens éternels ? Ces dieux ne ſont-ils pas des monſtres de barbarie d'avoir fait naître un *Tantale* pour qu'il mangeât ſon fils en ragoût, & pour qu'il fût enſuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une ſuite infinie de ſiècles ? Un autre prince tourne inceſſamment ſa roue entourée de ſerpens ; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, & rempliſſent un tonneau vide pendant l'éternité. Certe, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles & tous ces princes damnés n'euſſent jamais été au monde : rien n'était plus aiſé que de leur épargner l'exiſtence, les crimes & les ſupplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans & des bourreaux immortels, occupés ſans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes paſſagers, & à ſubir des ſupplices ſans fin. Vous m'avouerez que cette théologie eſt bien infernale. Celle des épicuriens eſt plus humaine ; mais j'oſe croire que la mienne eſt plus divine : mon Dieu n'eſt ni un voluptueux indolent, comme ceux d'*Epicure*, ni un monſtre barbare comme ceux de l'Egypte & de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reſte bien des ſcrupules, je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

IVme DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les Dieux d'Epicure qui ne font rien.

CALLICRATE.

JE suis convaincu que toute la terre & ce qui l'environne, le genre-humain & le genre-animal, & tout ce qui est au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-même, & qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le dieu de *Timée*, le dieu d'*Ocellus Lucanus* & de *Pythagore* : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés ; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même, & dont tout est l'ouvrage : il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance ; j'admets une grande partie de votre philosophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos sages ; mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n'est point libre, puisqu'il est l'être nécessaire de qui l'immensité des choses est émanée nécessairement ; il n'est point juste, car la plupart des gens de bien

font

ſont perſécutés pendant leur vie, & vous ne me dites point qu'on leur rende juſtice quand ils ne ſont plus, & que les ſcélérats ſoient punis après leur mort. Les religions grecque & égyptienne ont un grand avantage ſur votre théologie. Elles ont imaginé des peines & des récompenſes. C'eſt, ce me ſemble, la ſeule manière de mener les hommes; pourquoi la négligez-vous?

EVHEMERE.

Je vais vous répondre ſur la liberté, & enſuite je vous répondrai ſur la juſtice. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut: or, certainement DIEU a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté dont nous jouiſſons quand nous agiſſons ſuivant notre volonté. Il a pouſſé ſa bonté juſqu'à donner ce privilége à tous les animaux qui font ce qu'ils veulent, ſelon la portée de leurs forces.

DIEU étant très-puiſſant eſt très-libre; je ne vous dirai pas qu'il le ſoit infiniment, car malgré tout ce que diſent les géomètres, je ne ſais pas ce que c'eſt que l'infini actuel. (1) Je vous dirai ſeulement que DIEU n'eſt pas libre de faire l'impoſſible, parce que c'eſt une contradiction dans les termes: il n'eſt pas libre de faire en ſorte que les deux côtés de l'équerre de *Pythagore* forment deux quarrés plus petits ou plus

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à *l'infini actuel*. Une grandeur infinie eſt une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la ſuppoſe. Une quantité infiniment petite eſt une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'eſt le zéro conſidéré comme la limite, la fin d'une quantité décroiſſante. Ces quantités ont des rapports; & l'on a nommé ſcience, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

grands que le quarré formé du grand côté ; parce que ce ſerait une contradiction, une choſe impoſſible. C'eſt à peu près ce que je vous ai déjà allégué ; DIEU eſt ſi parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de ſa juſtice, vous vous moqueriez trop de moi, ſi je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien *Cerbère* qui aboie de ſes trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides ſont des imaginations ſi ridicules que les enfans en rient. DIEU ne m'a point apparu, il ne m'a point montré *Alexandre* fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir ſi injuſtement *Calliſthènes ;* & je n'ai point vu *Calliſthènes* à table avec DIEU dans le dixième ciel, buvant du nectar ſervi de la main d'*Hébé*. DIEU m'a donné aſſez de raiſon pour me convaincre qu'il exiſte ; mais il ne m'a pas donné une vue aſſez perçante pour voir ce qui ſe paſſe ſur les bords du Phlégéton & dans l'Empyrée. Je me tiens dans un reſpectueux ſilence ſur les châtimens dont il punit les criminels, & ſur les récompenſes des juſtes. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche & me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant ſi ſouvent le crime triomphant, & la vertu foulée aux pieds des pervers. Eſt-ce donc une ſi grande conſolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'eſpérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont ſur vous une ſupériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un être

ſuprême, à un Dieu juſte qui laiſſe la vertu ſans ſecours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienſéance pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes, mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

EVHEMERE.

Vos épicuriens ſont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus ſolide baſe à la vertu, conſolent-ils plus nos miſères, en ne reconnaiſſant que des dieux inutiles occupés de boire & de manger ? Helas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite ſociété d'animaux à deux pieds qui raiſonnent bien ou mal ſur la Providence ?

Pour ſavoir ſi nous ſerons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait ſavoir s'il peut exiſter de nous quelque choſe de ſenſible quand tous les organes du ſentiment ſont détruits, quelque choſe qui penſe quand la cervelle où ſe formait la penſée eſt mangée des vers, & quand ces vers & cette cervelle ſont en pouſſière ; ſi une faculté, une propriété d'un animal peut ſubſiſter encore quand cet animal ne ſubſiſte plus : c'eſt un problème qu'aucune ſecte n'a pu juſqu'ici réſoudre ; perſonne même ne peut en comprendre le ſens ; car ſi dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre ſervi dans ce plat a-t-il conſervé ſa faculté de courir ? ce pigeon a-t-il toujours ſa faculté de voler ? Ces queſtions ſeront abſurdes & exciteront la riſée. Pourquoi ? c'eſt que le contradictoire, l'impoſſible en ſaute aux yeux. Nous avons aſſez vu que DIEU ne peut faire l'impoſſible, le contradictoire.

Mais ſi dans l'animal raiſonnable appelé homme, DIEU avait mis une étincelle inviſible, impalpable,

un élément, quelque chose de plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade ; si cette monade était indestructible ; si c'était elle qui pensât & qui sentît en nous ; alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire, cette monade peut exister, peut avoir des idées & du sentiment quand le corps dont elle est l'ame sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, & qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis ; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration ; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque, qui fait voir, quoiqu'imparfaitement, comment une partie invisible & essentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompensée, nager dans les délices, ou souffrir dans les peines ; encore ne sais-je si avec mes raisonnemens & mes suppositions, je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que DIEU ferait souffrir aux hommes après leur mort ; car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette ame dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez ?

EVHEMERE.

Oui, je l'avoue très-humblement & très-douloureusement : je ne puis connaître leur substance ; je ne puis savoir comment se forme ma pensée ; je ne puis imaginer comment DIEU est fait ; je suis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi aussi : consolons-nous l'un & l'autre, nous avons tous les hommes pour compagnons.

Vme DIALOGUE.

Pauvres gens qui creusent dans un abyme. Instinct, principe de toute action dans le genre animal.

CALLICRATE.

PUISQUE vous ne savez rien, je vous conjure de me dire ce que vous soupçonnez : vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réserve annonce de la défiance ; un philosophe sans candeur n'est qu'un politique.

EVHEMERE.

Je ne suis en defiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez ; quelquefois en devinant au hasard on rencontre.

EVHEMERE.

Hé bien, je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

CALLICRATE.

Comment inutile! n'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une ame, & de quoi elle est faite? Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'ame est différente de son essence, qu'elle est tout, & qu'elle a complétement la vertu sensitive, étant *forme* & *entéléchie*, comme l'a si bien dit *Aristote* (*a*) & surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle*.

EVHEMERE.

Cela est fort beau, mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque DIEU ne nous l'a pas donnée : nous lui devons, sans doute, tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux; mais DIEU ne nous a jamais appris quel en est le principe : il n'a donc pas voulu que nous le fussions. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons; quel est le rapport entre ce

(*a*) St *Thomas* explique merveilleusement tout cela depuis la question 75 jusqu'à la 82me de la première partie de sa Somme; mais *Evhémère* ne pouvait pas le deviner.

petit mouvement d'un de nos membres & notre volonté. Il y a l'infini entre l'un & l'autre. Vouloir arracher à DIEU son secret, croire savoir ce qu'il nous a caché, c'est, ce me semble, une espèce de blasphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi ! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une ame ? & il ne me sera pas démontré que j'en ai une ?

EVHEMERE.

Non, mon ami.

CALLICRATE.

Dites-moi donc ce que c'est que notre instinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure : vous m'avez dit que DIEU nous avait fait non-seulement présent de la raison, mais encore de l'instinct : il me semble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, & que même on ne sait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns disent que c'est une ame d'une espèce différente de la nôtre ; les autres croient que c'est la même ame avec d'autres organes ; quelques rêveurs ont avancé que ce n'est qu'une machine, & vous que rêvez-vous ?

EVHEMERE.

Je rêve que DIEU nous a tout donné, à nous & aux animaux, & que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes ; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que DIEU veut qu'ils ignorent ; leur instinct est plus sûr que le nôtre : ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à *Caron*, & que son ombre irait faire de la cire & du miel dans les champs Elysées ; c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre inſtinct eſt bien plus ſage, ſans rien ſavoir ; c'eſt par lui que l'enfant ſuce le teton de ſa nourrice ſans connaître qu'il forme un vide dans ſa bouche, & que ce vide force le lait de la mamelle à deſcendre dans ſon eſtomac : toutes ſes actions ſont de l'inſtinct. Dès qu'il a un peu de force il met ſes mains au devant de ſa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit foſſé, il ſe donne une force nouvelle en courant, ſans avoir appris quel ſera le réſultat de ſa maſſe multipliée par ſa viteſſe. S'il trouve une large pièce de bois ſur un ruiſſeau, pour peu qu'il ſoit hardi, il ſe mettra ſur cette planche pour parvenir à l'autre bord, & ne ſe doutera pas que le volume de bois joint à celui de ſon corps pèſe moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut ſoulever une pierre, il emploie un bâton pour lui ſervir de lévier, & ne ſait pas aſſurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraiſſent en lui l'effet d'une raiſon que l'éducation a inſtruite, ſont les effets de cet inſtinct : il ne ſait pas ce que c'eſt que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il déſire. S'il voit battre un autre enfant, & s'il voit ſon ſang couler, il crie, il pleure, il appelle au ſecours ſans aucun retour ſur lui-même.

CALLICRATE.

Définiſſez-moi donc cet inſtinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHEMERE.

C'eſt tout ſentiment & tout acte qui prévient la réflexion. (2)

(2) L'inſtinct ne ſerait-il pas plutôt l'effet d'une ſuite de raiſonnemens faits avec trop de promptitude & trop peu d'attention, pour que nous

CALLICRATE.

Mais vous me parlez-là d'une qualité occulte, & vous ſavez qu'on ſe moque aujourd'hui de ces qualités ſi chères à tant de philoſophes de la Grèce.

EVHEMERE.

Tant pis ; il fallait reſpecter les qualités occultes ; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attira, juſqu'à la route que tant d'aſtres ſuivent dans l'eſpace ; depuis la formation d'une mite dans un fromage juſqu'à la Galaxie ; (*) ſoit que vous conſidériez une pierre qui tombe, ſoit que vous ſuiviez le cours d'une comète traverſant les cieux, tout eſt qualité occulte.

Ce mot eſt le reſpectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de meſurer, de calculer, de peſer quelques-uns de ſes ouvrages ; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers reſſorts. Les Chaldéens ont déjà ſoupçonné que ce n'eſt pas le ſoleil qui tourne autour des planètes, & qu'au contraire ce ſont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puiſſe découvrir jamais quelle eſt la force ſecrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps, mais trouvera-t-on la raiſon primitive

ayons un ſentiment diſtinct & un ſouvenir durable des jugemens dont ces raiſonnemens ont été formés. Cette promptitude eſt l'effet de l'habitude. Les artiſans exécutent les mouvemens néceſſaires dans chaque métier auſſi machinalement que nous marchons ; il eſt cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commencé pour les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à teter, ou un oiſeau apprend à manger, eſt une objection contre cette opinion, mais cette objection n'eſt pas inſoluble.

(*) La voie lactée.

de la force qui les fait tomber? Les hommes s'occupent depuis assez long-temps à faire des enfans ; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre *Hypocrate* n'a débité sur cet important mystère que des raisonnemens d'accoucheuse : on disputera sur le physique & sur le moral pendant l'éternité ; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre : car les passions sont la production de l'instinct ; & les passions règneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela est, votre Dieu n'est que le Dieu du mal : il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes passions, & il nous a donné la raison pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'est-ce que cette chétive raison ? m'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct ?

EVHEMERE.

A peu près ; c'est un don inexplicable de comparer le passé au présent, & de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute société, de toute institution, de toute police : ce don précieux est la suite d'un autre présent de DIEU, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire ; autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur qu'ils devraient nous prendre pour des dieux, s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends; DIEU s'occupe à faire reſſouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége; & ces renards, par inſtinct, évitent le piége qui a cauſé la mort de leur père. DIEU eſt attentif à repréſenter à la mémoire de nos Syracuſains, que nos deux *Denis* ont tres-mal gouverné, & il inſpire à notre raiſon le gouvernement républicain; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverſe, il répare, il détruit, il déroge continuellement à toutes ſes lois, & ſe donne fort inutilement beaucoup de peine. C'eſt la *prémotion phyſique*, le *décret prédéterminant; l'action* de DIEU ſur les créatures.

EVHEMERE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature ſe mêle des détails, quoique je penſe qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaiſſerait; je penſe qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par leſquelles les hommes & les animaux ſe conduiront toujours: je vous l'ai déjà dit aſſez clairement.

Diagoras, auteur du ſyſtème de la nature, dit dans ſa longue déclamation à peu près la même choſe que vous. Voici ſes paroles dans ſon chapitre IVme du tome IIe: *Votre Dieu eſt ſans ceſſe occupé à produire & à détruire; par conſéquent il ne peut être appelé immuable quant à ſa façon d'exiſter.*

Diagoras prétend que nous compoſons ainſi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux & ridicule : mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardieſſe à décider auſſi légérement ſur un ſujet ſi grave : produire & détruire alternativement dans tous les ſiècles par des lois toujours conſtantes, ce n'eſt pas changer au haſard, c'eſt au contraire être toujours ſemblable à ſoi-même. DIEU donne la vie & la mort ; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie & la mort néceſſaires ; il eſt immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il feſait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'eſt pas immuable ; mais quand tous naiſſent pour mourir, ſon immutabilité n'eſt que trop conſtatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que *Diagoras* ſe trompe en ce point ; mais n'a-t-il pas grande raiſon quand il reproche à certains grecs de repréſenter DIEU comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour ſa gloire, pour ſe faire applaudir ? de le peindre comme un maître dur & vindicatif qui punit les plus légères déſobéiſſances par des tortures éternelles ? d'en faire un père injuſte & aveugle qui favoriſe par caprice quelques-uns de ſes enfans, & deſtine tous les autres à un malheur ſans fin ? qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenſer d'une vertu à laquelle ils étaient néceſſités, & une foule de cadets ſcélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient ſe diſpenſer de commettre ? enfin de faire de DIEU un fantôme abſurde, & un tyran barbare ?

EVHEMERE.

Ce n'eſt point là le dieu des ſages : c'eſt le dieu de quelques prêtres de la déeſſe de Syrie, qui ſont la honte & l'horreur du genre-humain.

CALLICRATE.

Hé bien, définiſſez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

EVHEMERE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en exiſte un par ce ſeul argument invincible : le monde eſt un ouvrage admirable ; donc il y a un artiſan plus admirable : la raiſon nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'eſt ne rien ſavoir, & même c'eſt ne rien dire que de nous crier ſans ceſſe : Il y a là quelque choſe d'excellent, mais je ne ſais ce que c'eſt.

EVHEMERE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui en abordant dans une île y trouvèrent des figures de géométrie tracées ſur le ſable du rivage. Courage, dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres ſtoïciens, en voyant ce monde, nous diſons : Voilà des pas de DIEU.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

EVHEMERE.

Ne les avez-vous pas vus par-tout ? & cette raiſon, & cet inſtinct dont nous jouiſſons, ne ſont-ils pas évidemment des préſens de ce grand être inconnu ? Car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange ſur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

Hé bien, réfléchiſſant ſur tout ce que vous m'avez dit, & malgré toutes les difficultés que le mal répandu ſur la terre fait naître dans mon eſprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un DIEU préſide à notre globe. Mais penſez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le ſien, que *Jupiter*, *Saturne* & *Mars* règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Egypte, de Perſe & des Indes règnent chacun dans leur diſtrict ?

EVHEMERE.

Je vous ai déjà inſinué que je n'en crois rien, & voici ma raiſon. Soit que le ſoleil tourne autour de nos planètes & de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ſes yeux; ſoit que la terre & les planètes tournent elles-mêmes autour du ſoleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont ſoupçonné, & comme il eſt infiniment plus vraiſemblable; il eſt toujours certain que les mêmes torrens de lumière, dardés continuellement du ſoleil juſqu'à *Saturne*, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il eſt certain que ces traits de lumière ſe réfléchiſſent de la ſurface de *Saturne* à nous, & de nous à lui, avec une vîteſſe toujours égale. Or une fabrique ſi immenſe, un mouvement ſi rapide & ſi uniforme, une communication de lumière ſi conſtante entre des globes ſi prodigieuſement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même providence. S'il y a pluſieurs dieux également puiſſans, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même: s'ils ne ſont point d'accord, il n'y aura que le chaos; s'ils ont tous le même deſſein, c'eſt comme s'il n'y avait

qu'un seul Dieu ; il ne faut pas multiplier les êtres, & surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon;* cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VIme DIALOGUE.

Platon, Aristote nous ont-ils instruits sur Dieu & sur la formation du monde ?

CALLICRATE.

HÉ bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel est votre système sur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon syſtème sur les œuvres de DIEU, c'eſt l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. *Ariſtote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque choſe?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des *Archimèdes* qui cultivent la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience & ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu auſſi employer le peu qu'il ſavait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à ſes imaginations.

Selon lui, DIEU ſe propoſa d'arranger les quatre élémens ſuivant les dimenſions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icoſaèdre, & ſurtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par ſa pointe le ſéjour du feu; l'air eut pour ſa part l'octaèdre; l'icoſaèdre fut pour l'eau; le cube appartint de droit à la terre par ſa ſolidité; mais le dodécaèdre eſt le triomphe de *Platon*. Car cette figure étant compoſée de douze faces, elle forme le zodiaque compoſé de douze animaux : ces douze faces peuvent ſe diviſer en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cents ſoixante degrés du cercle que le ſoleil parcourt dans l'année.

Platon

Platon prit ces belles choſes mot à mot chez *Timée* le locrien. *Timée* les avait priſes chez *Pythagore*, & *Pythagore* les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il eſt difficile de pouſſer plus loin le charlataniſme; cependant *Platon* ſe ſurpaſſe encore en ajoutant de ſon chef, que DIEU ayant conſulté ſon verbe, c'eſt-à-dire ſon intelligence, ſa parole, qu'il appelle le fils de DIEU, il fit le monde compoſé de la terre, du ſoleil & des planètes. Il le diviniſa auſſi en lui donnant une ame: tout cela forma la fameuſe trinité de *Platon*. Et pourquoi cet univers était-il DIEU? c'eſt qu'il était rond, & que la rondeur eſt la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière ſurtout dont il prouve l'immortalité de l'ame humaine dans ſon Phédon, eſt d'une clarté merveilleuſe.

„ Ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire de la „ vie? — Oui; — & qu'elles naiſſent l'une de l'autre? „ Oui. — Qu'eſt-ce qui naît du vivant? — le mort; „ — & qui naît du mort? — le vivant. — C'eſt donc „ des morts que tous les vivans naiſſent? & par „ conſéquent les ames des hommes ſont dans les enfers „ après leur trépas? — La conſéquence eſt ſûre. „ (*)

C'eſt ainſi que *Platon* fait raiſonner *Socrate* dans ce dialogue du Phédon. L'hiſtoire rapporte que *Socrate* ayant lu cet écrit, s'écria: Que de ſottiſes notre ami *Platon* me fait dire!

Si on avait montré à DIEU tout ce que ce grec lui

(*) Voyez une note des éditeurs ſur *Platon* & ſur *Ariſtote* dans l'ouvrage intitulé: *Songe de Platon*, tome II des Romans.

impute, il aurait probablement dit : Que de ſottiſes ce grec me fait faire !

CALLICRATE.

En vérité, DIEU aurait aſſez de raiſon de ſe moquer un peu de lui. Je reliſais hier ſon dialogue intitulé le *Banquet :* je riais beaucoup de voir que DIEU avait créé l'homme & la femme attachés enſemble par le nombril, & que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle & chacun un viſage. Cela s'appelait un *Androgine :* cet animal était ſi fier d'avoir quatre bras & quatre jambes qu'il voulut faire la guerre au ciel comme les Titans. DIEU pour le punir le coupa en deux ; & c'eſt depuis ce temps que chacun court après ſa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après ſa moitié eſt ingénieuſe & plaiſante ; mais cette plaiſanterie eſt-elle digne d'un philoſophe ? La fable de *Pandore* eſt bien plus belle, & rend mieux raiſon des erreurs & des calamités du genre-humain.

Confiez-moi à préſent ce que vous penſez du ſyſtème d'*Ariſtote*. Car je vois bien que celui de *Platon* ne vous plaît pas.

EVHEMERE.

J'ai vu *Ariſtote* ; il m'a paru doué d'un eſprit plus étendu, plus ſolide que celui de *Platon* ſon maître, plus orné de vraies connaiſſances. Il eſt le premier qui ait réduit le raiſonnement en art. On avait beſoin de ſa méthode nouvelle. J'avoue que pour les eſprits bien faits elle eſt bien inutile & bien fatiguante ; mais elle eſt très-utile pour éclaircir les équivoques des ſophiſtes dont la Grèce fourmille : il a défriché le champ immenſe de l'hiſtoire naturelle. Son hiſtoire des animaux eſt un

bel ouvrage; & ce qui m'étonne encore plus, c'eſt à lui que nous devons les meilleures règles de la poëtique & de la rhétorique; il en parle mieux que *Platon* qui ſe piquait tant de bel-eſprit.

Ariſtote admet, comme *Platon*, un premier moteur, un être ſuprême, éternel, indiviſible, immobile. Je ne ſais ſi en diſant que le ciel eſt parfait, il a raiſon d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choſes parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui ſont dans le ciel contiennent des dieux; & en cela il condeſcend à la ſuperſtition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit ſans le croire.

Il affirme que le monde eſt unique. Il en donne pour raiſon que s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait néceſſairement chercher la terre de l'autre, & que ces deux terres ſortiraient chacune de leur lieu: cette aſſertion fait voir qu'il n'a pas ſu plus que nous ſi la terre tourne autour du ſoleil ſon centre, & quelle eſt la force par laquelle elle eſt retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philoſophes qui ont découvert ces vérités; & je vous dirai en paſſant que les Grecs, qui ſe vantent d'enſeigner les autres nations, ne ſont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez; mais continuez.

EVHEMERE.

Ariſtote croit que ce monde, tel que nous le voyons, eſt éternel; & il reprend *Platon* de l'avoir déclaré engendré & incorruptible. Vous penſez avec moi qu'ils diſputaient

tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, ſont de même nature que le corps qui les porte, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus épaiſſes & plus compactes. Elles ſont la cauſe de la chaleur & de la lumière ſur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois & liquéfie le plomb. Ce n'eſt pas là, comme vous voyez, une phyſique bien ſaine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps ſous vos barbares.

EVHEMERE.

Je ſuis fâché qu'ayant aſſuré que le monde eſt éternel, il diſe enſuite que les élémens ne le ſont pas; car certainement ſi mon jardin eſt éternel, la terre de mon jardin l'eſt auſſi. *Ariſtote* prétend que les élémens ne peuvent durer toujours, parce qu'ils ſe transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air ſe change en eau & l'eau en terre; mais ces élémens, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en eſt compoſé ne ſubſiſte toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, & que le feu devienne air : il m'eſt encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération & de la corruption. *Toute corruption*, dit-il, *ſuccède à la génération : cette corruption eſt le terme auquel, & la génération eſt le terme duquel.*

S'il veut dire par-là que tout ce qui a reçu la naiſſance ſe détruit à la mort, ce n'eſt qu'une vérité

triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins dêtre annoncée myſtérieuſement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le ſot peuple entend, qu'il faut que toutes les ſemences pouriſſent & meurent pour germer. Cela ne ſerait pas digne d'un ſage obſervateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé ſur ſes racines, & n'ayant nul ſigne de pourriture. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'eſt permis qu'aux payſans groſſiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

EVHEMERE.

Renoncez donc à votre *Epicure*, qui a fondé ſa philoſophie ſur cette abſurde mépriſe. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, & que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en ſuis un peu honteux pour lui; mais revenez, je vous prie, à votre *Ariſtote*: il a, ce me ſemble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

EVHEMERE.

Hélas! il en a tant mêlé qu'en parlant des animaux nés par haſard, il dit expreſſément: *Quand la chaleur naturelle eſt chaſſée, ce qui ſe ſépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui ſont prêtes à recevoir la vie par l'action du ſoleil; & c'eſt ainſi que ſont engendrés les vers*,

les guêpes, les puces & les autres insectes. Je lui fais bon gré, du moins, de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique & sa poëtique, mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, & quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix cathégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte *Démosthène* & *Homère*. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes & lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'*Aristote* n'explique point sur l'ame.

EVHEMERE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer, & je vous réponds que vous ne m'entendrez pas ; car je ne m'entendrai pas moi-même.

L'ame est quelque chose de très-léger ; elle ne se meut point elle-même, elle est mue par les objets. Elle n'est point, comme tant d'autres l'ont supposé, une harmonie ; car elle éprouve continuellement la discordance des sentimens contraires. Elle n'est pas répandue par-tout ; car le monde est plein de choses inanimées ; elle est une entéléchie renfermant le principe & l'acte,

ayant la vie en puiſſance. C'eſt ce qui ſert à nous faire vivre, ſentir & raiſonner.

CALLICRATE.

J'avoue que ſi dans mon chemin je rencontrais une ame toute ſeule, au ſortir de cette converſation, je ne pourrais guère la reconnaître. Hélas! que m'apprendrai une ame grecque avec ſes ſubtilités inintelligibles! J'aimerais bien mieux m'inſtruire avec ces philoſophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous aſſez complaiſant pour m'apprendre ce que c'eſt que la ſageſſe des Huns, des Goths & des Celtes?

EVHEMERE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

VIIme DIALOGUE.

Sur les philoſophes qui ont fleuri chez les barbares.

EVHEMERE.

PUISQUE vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuſe, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun Grec n'eſt encore en état d'entendre, & dont nous devrions tous nous faire les diſciples.

Le premier dont je vous parlerai eſt une eſpèce de hun ou de ſarmate qui habitait chez les Cimmériens au nord-oueſt des monts Riphées; il s'appelait *Perconic* : (*)

(*) Anagramme de *Copernic*, il en eſt de même des autres noms.

cet homme a deviné & prouvé le vrai syſtème du monde dont les Chaldéens avaient confuſément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai syſtème eſt que, tous tant que nous ſommes, quand nous diſons que le ſoleil ſe lève & ſe couche, que notre petite terre eſt le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation, nous ne ſavons pas un mot de ce que nous diſons. Quelle apparence, en effet, que tant d'aſtres, éloignés de nous de tant de millions de milliars de ſtades & de tant de milliars de fois plus gros que la terre, ne fuſſent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, danſaſſent autour de nous dans l'immenſité de l'eſpace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuſer! Cette ridicule chimère eſt fondée ſur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philoſophe grec n'a jamais pu remédier, la faibleſſe de nos petits yeux & l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles & notre ſoleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaiſe, & nous croyons que tout cela eſt fait pour nous, parce que nous ſommes vains.

Notre ſarmate *Perconic* a ſoutenu ſon ſyſtème avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais ſavans lui ont fait une objection qui aurait embarraſſé un homme moins perſuadé & moins ferme que lui ; il aſſurait que la terre & les planètes feſaient leur révolution périodique en des temps différens autour du ſoleil. Nous marchons, diſait-il, Vénus, Mercure & nous autour du ſoleil, chacun dans notre

cercle. Si cela était, lui disaient ces savans, Vénus & Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune: aussi en ont-ils, répondait le farmate; & vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme nommé *Leéliga*, né chez les Etruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre; ce barbare plus poli, plus philosophe, & plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé & arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux: il a démontré à la vue ce que le farmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune; & si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre étrurien a fait plus, il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu & fait voir que ce soleil, *qui se levait*, disait-on, *comme un époux*, & *comme un géant pour courir sa voie*, ne sort jamais de sa place, & tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq & demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon farmate: peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces foux d'Athéniens en ont fait boire à *Socrate*.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites-là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plutôt?

EVHEMERE.

C'eſt que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Etrurie qui a de ſi grands philoſophes a-t-elle auſſi des poëtes ?

EVHEMERE.

Elle en a qui me paraîtraient fort ſupérieurs à *Homère*, ſi *Homère* ne les avait pas devancés de quelques ſiècles ; car c'eſt beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant perſécuté *Leéliga*, ce reſpectable ſage d'Etrurie ?

EVHEMERE.

Par la raiſon qu'ils avaient lu, dans je ne ſais quel livre d'*Hérodote*, que le ſoleil avait deux fois changé ſon cours en Egypte. Or s'il avait changé ſon cours, c'était donc lui qui courait & non pas la terre. Mais la véritable raiſon eſt qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux, & de quoi ?

EVHEMERE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enſeigner les hommes, & c'était *Leéliga* qui les inſtruiſait ſans être druide, cela ne ſe pardonne point. La fureur druidale, ſurtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand *Leéliga* ont été démontrées aux yeux dans une république voiſine.

CALLICRATE.

Comment ! eſt-ce dans la république romaine ? il

me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

EVHEMERE.

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illirie & l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, & l'illirienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie, elle veut que tout le monde pense comme elle. L'illirienne, pour penser, ne consulte que sa raison. *Leéliga* a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'Etat tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de DIEU auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. *Leéliga* représentait la terre; le chef de la république, *Sagredo*, fesait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune; on les fesait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Etrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes?

EVHEMERE.

Oui, ils rougiſſent à préſent quand on leur dit que le ſoleil ne court pas ; & ils permettent qu'on ſuppoſe qu'il eſt le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne poſe pas cette vérité en fait : ſi vous aſſuriez que le ſoleil reſte à la place où DIEU l'a mis, vous feriez long-temps au pain & à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer, à haute voix, que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là ſont d'étranges gens.

EVHEMERE.

C'eſt un ancien uſage : chaque pays a ſes cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philoſophes étruriens, goths & celtes, de faire des ſyſtèmes.

EVHEMERE.

Pas plus que la mort de *Socrate* n'a rebuté *Epicure*. Depuis la mort de mon étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philoſophes. C'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie & dans une île de l'Océan : il eſt arrivé à la philoſophie même choſe qu'à la danſe.

CALLICRATE.

Comment cela ?

EVHEMERE.

Les druides, dans un des petits pays les plus ſauvages de l'Europe, avaient proſcrit la danſe, & avaient ſévèrement puni un magiſtrat & ſa femme (*b*) pour

(*b*) *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fit en effet condamner un principal magiſtrat, pour avoir danſé après ſoupé avec ſa femme.

avoir danſé un menuet. Depuis ce temps tout le monde a appris à danſer ; cet art agréable s'eſt perfectionné par-tout. C'eſt ainſi que l'eſprit humain a pris un eſſort nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a peſé l'air : on l'a chaſſé des lieux où il était enfermé. On a inventé des machines utiles à la ſociété ; ce qui eſt le vrai but de la philoſophie. De grands philoſophes ont éclairé & ſervi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui ſont ceux dont la réputation a été la plus grande.

EVHEMERE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de ſervices.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un & l'autre.

EVHEMERE.

Celui qui a fait le plus de fracas, après mon homme d'Etrurie, a été un gaulois nommé *Cardeſtes ;* il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte ; car il a conſtruit un édifice ſans fondement, & cet édifice était l'univers. Il ne demandait à DIEU, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à ſix faces & il les a pouſſés de façon que, malgré l'impoſſibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des ſoleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de phyſique, ni de géométrie, ni de bon ſens dans cet étrange roman ; mais les Gaulois alors n'en ſavaient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour

les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'*Esope* en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme,
Le tient tel de nos gens franche bête de somme.

Ce discours d'un celte, de la famille d'*Esope*, est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur *Cardestes* n'était pas la moitié de *Platon;* car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, & *Platon* demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes, à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

EVHEMERE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'*Epicure*, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, & à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète, qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le système de *Cardestes*. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissans, trop riches & trop orgueilleux;

aussi ont-ils persécuté ce pauvre *Cardestes* comme ils ont persécuté *Leeliga:* il y a des *Socrates* & des *Anitus* en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a long-temps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*, & sur cent autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles* d'*Aristote*, & que les *androgines* de *Platon*.

CALLICRATE.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce?

EVHEMERE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, & sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques; c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous? des conversations avec le verbe! est-ce avec le verbe de *Platon*? cela serait curieux.

EVHEMERE.

C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable; mais comme on n'y entend rien, & que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choſes ſi ſurprenantes ſur l'ame, que nous a-t-il appris ?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame qu'*Epicure* a ſi bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh ! celle-ci eſt tout autre choſe ; c'eſt une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

EVHEMERE.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'eſt que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; & que l'ame ſent & penſe de ſon côté, tandis que le corps agit du ſien conformément. De ſorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers & ſon ame à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite enſemble, ſans ſe rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danſe en cadence dans l'Inde. Cette ame eſt toujours d'accord avec le corps, ſon mari, ſans lui parler jamais, parce qu'elle eſt un miroir concentrique de l'univers ; vous comprenez bien.

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choſes ſont-elles prouvées ?

EVHEMERE.

Non pas que je ſache ; mais les gazettes de l'eſprit,

qui

qui ſont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle ſcience, en parlent une fois l'an pour trente oboles, & cela ſuffit à la gloire de l'inventeur, & à la ſatisfaction de ſes zélés partiſans.

Je ne vous ai parlé des gens qui cauſent avec le verbe, & de ceux dont l'ame eſt un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce ſoir, ſi vous voulez, je vous dirai des choſes beaucoup plus ſolides, & plus brillantes.

CALLICRATE.

Je ſuis impatient de les apprendre; vous me tranſportez dans un nouveau monde.

VIIIme DIALOGUE.

Grandes découvertes des philoſophes barbares; les Grecs ne ſont auprès d'eux que des enfans.

EVHEMERE.

DEPUIS que, dans différens pays, quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raiſonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils ſoient, tombent de l'air ſur la terre, & pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la ſuperficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis & de Sienne, dans leſquels on a vu retomber les corps les plus peſans & les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'eſt pas plus étonné de voir un corps en l'air, le

quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'eſt ſupris de voir la nuit ſuccéder au jour, quoique ces phénomènes méritaſſent ſa curioſité. Les philoſophes ont tourné autour des cauſes de la peſanteur ſans pouvoir la trouver. Enfin, dans l'île Caſſitéride, pays ignoré de nous, île ſauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'eſt trouvé un ſage qui, profitant des découvertes des autres ſages, & y joignant les ſiennes bien ſupérieures, a montré à l'Europe ſurpriſe la ſolution & la démonſtration d'un problème qui occupait vainement l'eſprit de tous les ſavans depuis la naiſſance de la philoſophie : il a fait voir que la loi de la peſanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de DIEU même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaiſſance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, & de combien de ces diamètres la lune, ſon ſatellite, eſt éloignée du centre de la terre à ſon zénith. Enſuite il a fallu calculer la chute des corps, & prouver que ce n'eſt pas le fluide de l'air qui les fait tomber comme on le croyait. Le philoſophe de l'île Caſſitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la peſanteur, agit proportionnellement aux maſſes, à la quantité de matière, & non pas proportionnellement aux ſuperficies, comme agiſſent les fluides ; qu'ainſi cette gravitation agit comme cent ſur un corps qui a cent de matière, & comme dix ſur un corps dont la matière n'eſt qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il ſoit, étant près de la terre, parcourt, en tombant, cinquante-quatre mille pieds en une minute, & s'il tombait du haut de ſoixante rayons terreſtres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or, il a été

prouvé par le calcul, que la lune eſt préciſément le corps qui, étant à ſoixante rayons terreſtres, parcourt dans ſon méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le ſens de ſa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-ſeulement cet aſtre gravite, eſt attiré, pèſe en raiſon directe de ſa matière; mais encore qu'il pèſe ſur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, & d'autant moins qu'il s'en éloigne, & cela ſelon le quarré de ſa diſtance.

Cette même loi eſt obſervée par tous les aſtres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme; de ſorte que chaque planète eſt attirée, gravite, pèſe ſur le ſoleil, & le ſoleil ſur elle, ſuivant ce que chacun de ces aſtres contient de matière, & ſuivant le quarré de ſon éloignement.

Ce n'eſt pas tout; ces barbares ont encore découvert que ſi un corps ſe meut vers un centre, il décrit, autour de ce centre, des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt; & que s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il eſt attiré, il pèſe vers ce centre. De cette loi, & de quelques autres encore, l'homme de la Caſſitéride a démontré l'immobilité du ſoleil & le cours des planètes, & même des comètes qui circulent dans des ellipſes autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de *Platon* avec des triangles & des dodécaèdres, ni comme celle de *Pythagore* avec les ſept tons de la muſique; mais avec la plus ſublime géométrie. Vous paraiſſez ſurpris, vous devez l'être. Vous le ſerez peut-être encore davantage quand vous ſaurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'eſt que la lumière, & qu'il a ſu

anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'*Hippocrate* n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui.

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux. (*)

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien : car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre *Epicure*, qui était un très-bon homme & qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand-homme, a eu beaucoup de disciples & de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

EVHEMERE.

Vous avez raison, il a causé plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'ame ; c'est-là ce qui m'inquiète : c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé & dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, & qu'on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même.

EVHEMERE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature & le grand être qui la dirige.

(*) *Nec propiùs fas est mortali attingere divos.* HALLER.

CALLICRATE.

Si notre ame eſt ſi difficile à manier, du moins vos grands raiſonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps ; cela m'intéreſſe pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont peſé des aſtres ſavent parfaitement comment l'homme eſt produit ſur la terre ; comment cette terre a été formée ; quelles révolutions elle a eſſuyées, & quand elle ſera détruite. Je veux apprendre tout le myſtère de la génération des animaux ; d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, & qui vit juſque dans la glace : je m'indigne d'ignorer comment j'exiſte, & comment exiſtent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourriſſent, & les élémens qui compoſent ce grand tout.

EVHEMERE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous reſſemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courſes. Il a fait des mémoires dans leſquels il dit: *Plus je me ſuis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi.* (*) Pour vous, vous voulez tout ſavoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curioſité, on ne ſaurait jamais rien ſi on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'inſtruire chez vos ſavans barbares. Je ſuis retenu dans Syracuſe par ma femme : dites-moi comment elle eſt parvenue à me donner un enfant, ne ſachant pas plus que moi ce qui ſe paſſe dans ſes entrailles : vos ſavans qui ont ſi bien vu le reſſort par lequel DIEU fait aller

(*) Le marquis de *Laſſai* dans ſes mémoires, tom. IV, pag. 322.

tous les mondes, auront vu sans doute comment notre monde se perpétue.

EVHEMERE.

Très-souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes; nous en parlerons dans notre premier entretien.

IXme DIALOGUE.

Sur la génération.

CALLICRATE.

J'AI toujours été étonné qu'*Hippocrate*, *Platon* & *Aristote*, qui ont eu des enfans, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel; ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide; mais *Platon* mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, & la femelle dans laquelle on engendre; ce qui compose une proportion harmonique & ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. *Aristote* se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme, & cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, & en tirer une figure?

EVHEMERE.

Le sculpteur travaille au grand jour, & la nature

dans l'obscurité : tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature, s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, & qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs admise par *Hippocrate* est celle qui a prévalu. Votre *Epicure* fait de ce mélange une espèce de divinité, & cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin, un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé *Arivhé*, était d'autant plus croyable qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang que notre *Hippocrate* n'avait jamais vue, & qu'*Aristote* ne soupçonnait pas : il a disséqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiseaux & les autres espèces est que les oiseaux couvent, & que les autres espèces ne couvent point ; une femme n'est qu'une poule blanche en Europe, & une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après *Arivhé* : *Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

EVHEMERE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfans

déjà tout formés, & courans avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux & curieuses ont fait la même expérience, & on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivans, mais des filamens de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement, & par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir, & n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, & qui probablement n'existait pas.

Un homme, & toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin ; c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles. (*) Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre

(*) *Needham* ; voyez les notes des éditeurs, volume des œuvres physiques.

bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde ; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place. (*) Comme de vrais philosophes avaient reconnu & démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche, & le nez, également attiré par l'un & par l'autre, vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses, & de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi, dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules ; c'est dans ces égaremens qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de blé ergoté : car on est moqueur en Gaule aussi-bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe, (**) digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques & les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de

(*) *Maupertuis.*

(**) M. de *Buffon;* voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus.* Ces moules intérieurs sont difficiles à comprendre, & ils n'ont réussi ni chez les anatomistes ni chez les géomètres.

tous ces syſtèmes, quoique pluſieurs euſſent paru plauſibles, il a cru que les corpuſcules obſervés par tant de phyſiciens & par lui-même dans le fluide des ſemences, n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainſi dire aux portes de la vie.

» La nature, dit-il, me paraît tendre beaucoup » plus à la vie qu'à la mort; il ſemble qu'elle cherche » à organiſer les corps autant qu'il eſt poſſible. La » multiplication des germes qu'on peut augmenter à » l'infini en eſt une preuve; & l'on pourrait dire » avec quelque fondement, que ſi la matière n'eſt » pas toute organiſée, c'eſt que les êtres organiſés ſe » détruiſent les uns les autres; car nous pouvons » augmenter autant que nous le voulons les êtres » vivans & végétans: nous ne pouvons pas augmenter » la quantité des matières brutes. »

CALLICRATE.

Il a raiſon; ce paſſage que vous me citez me paraît auſſi vrai que nouveau: nous ſemons des hommes, & ils ſe détruiſent à la guerre comme les guerriers que *Cadmus* fit naître des dents d'un dragon. La terre eſt un vaſte cimetière qui ſe couvre ſans ceſſe de mortels entaſſés ſur leurs prédéceſſeurs. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit la victime & la pâture d'un autre animal. Les végétaux ſont continuellement dévorés & reproduits; mais nous ne reproduiſons point les métaux, les minéraux, les rochers: j'aime votre gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette obſervation pour faire des enfans?

EVHEMERE.

Il a ſuppoſé que la nature peut produire de petits

moules, comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se dessine sur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organisés par la nature, s'appliquent non-seulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu'en me figurant *Prométhée* sesant le moule de *Pandore* pour le dehors & pour le dedans ; de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur & des poumons.

L'inventeur de ce systême se fonde sur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ses moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante & végétante.

„ Se nourrir, dit-il, se développer, se reproduire, „ sont les effets d'une seule & même cause ; le corps „ organisé se nourrit par les parties qui lui sont ana- „ logues ; il se développe par la susception intime des „ parties organiques qui lui conviennent, & il se „ reproduit parce qu'il contient quelques parties orga- „ niques qui lui ressemblent. . . . . Lorsque la matière „ organique nutritive est surabondante, elle est envoyée „ dans les réservoirs sous la forme d'une liqueur qui „ contient tout ce qui est nécessaire à la reproduction „ d'un petit être semblable au premier. „

Il dit ailleurs : „ Je pense que les molécules „ organiques renvoyées de toutes les parties du corps „ dans les testicules & dans les vésicules séminales du „ mâle, & dans les testicules ou telle autre partie „ qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur „ séminale, laquelle dans l'un & l'autre sexe est une

» espèce d'extrait de toutes les parties du corps . . . .
» & lorsque dans le mélange qui s'en est fait il se
» trouve plus de molécules organiques du mâle que
» de la femelle, il en résulte un mâle, & s'il y a
» plus de molécules organiques de la femelle que du
» mâle, il se forme une petite femelle. »

CALLICRATE.

Si cela est comme il le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme & un tiers de femme; & rien ne sera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, & qui cependant en ont plusieurs enfans.

Ce système d'ailleurs qui m'avait tant séduit, & dans lequel je voyais beaucoup de sagacité & d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique? & s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement & la pensée, de sorte qu'une molécule organique peut devenir un *Alexandre* ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce système a été reçu?

EVHEMERE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu & l'ont décrié; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais

tous ont donné des éloges à l'hiſtoire naturelle de l'homme depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend phyſiquement à vivre & à mourir, c'eſt l'hiſtoire de toute l'eſpèce humaine fondée ſur des faits connus; au lieu que les moules organiques ne ſont qu'une hypothèſe : ainſi il faut, je crois, nous réſoudre à ignorer notre origine : nous ſommes comme les Egyptiens qui tirent tant de ſecours du Nil, & qui ne connaiſſent pas encore ſa ſource ; peut-être la découvriront-ils un jour.

Xme DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

SI je déſeſpère de ſavoir au juſte comment je ſuis né, comment je vis, comment je penſe & comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je ſuis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens pourront découvrir un jour la ſource de leur Nil. Cela ranime ma faible eſpérance d'être inſtruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'*Epicure ;* vos ſages barbares qui ont inventé tant de belles choſes n'ont-ils rien ſu de la façon dont la terre était faite ? On peut en examinant un nid d'oiſeau découvrir ſa conſtruction, ſans qu'on connaiſſe préciſément ce qui donne à ces oiſeaux leur

vie, leur inſtinct & leurs plumes ; n'y a-t-il perſonne qui ait bien obſervé ce nid dans lequel nous ſommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

EVHEMERE.

Cardeſtes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un ſoleil encroûté.

CALLICRATE.

Un ſoleil encroûté ! vous voulez rire.

EVHEMERE.

C'eſt ce *Cardeſtes*, ſans doute, qui riait quand il diſait que nous avons été autrefois un ſoleil compoſé de matière ſubtile & de matière globuleuſe, mais que nos matières s'étant épaiſſies, nous avons perdu notre brillant & notre force ; nous ſommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre & les maîtres, dans le tourbillon du ſoleil d'aujourd'hui. Nous ſommes tout couverts de matière rameuſe & cannelée ; enfin d'aſtres que nous étions, nous ſommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous conſoler dans notre diſgrace.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais prêt de me rendre le diſciple de vos Gaulois. Mais je trouve que *Epicure*, *Ariſtote*, *Platon* étaient bien plus raiſonnables que votre *Cardeſtes*. Ce n'eſt pas là un ſyſtème de philoſophie, c'eſt le rêve d'un homme en délire.

EVHEMERE.

C'eſt ce qu'on appelait il y a quelques années la philoſophie corpuſculaire, la ſeule vraie philoſophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné ſur l'optique

quelque chose d'assez bon pour son temps, ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui sur la formation de notre globe ?

EVHEMERE.

Voici la découverte d'un philosophe germain dont je vous ai dit quelques mots ; c'est l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'ame prononce un discours, tandis que le corps qui n'en fait rien fait les gestes : ou bien ce corps sonne l'heure, quand l'ame la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l'existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; & tout ce qui était terre ayant été vitrifié, resta une masse de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel système : la chose est arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon *Epicure* de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, & non des extravagances.

EVHEMERE.

Hé bien donc, je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'histoire naturelle de l'homme. Il a fait aussi l'histoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèse.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface du soleil . . . .

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'*Aristote* & mon *Epicure* ont déclarée exhalaison de la terre ?

EVHEMERE.

Ariſtote & votre *Epicure* ſe connaiſſaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun inſtrument qui pût aider leurs yeux à les voir & à meſurer leurs cours. Les Gaulois, les Caſſitérides, les Germains, les peuples voiſins de la Grèce ſe ſont fait des inſtrumens de vérité; ils ont ſu par ces inſtrumens que les comètes ſont des planètes qui circulent autour du ſoleil dans des courbes immenſes, approchantes de la parabole: ils conjecturent qu'il y a tel de ces aſtres qui n'achève ſa courſe qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipſes; mais on n'a pu les prédire avec la même préciſion: il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuſer mon ignorance. Vous diſiez qu'une comète tomba ſur le ſoleil: qu'en arriva-t-il? ne fut-elle pas brûlée?

EVHEMERE.

Le philoſophe des Gaules ſuppoſe qu'elle ne fit qu'effleurer la ſuperficie de ce puiſſant aſtre, & qu'elle en emporta un morceau dont la terre ſe forma. (4) Il y en eut même encore aſſez pour fournir à d'autres planètes. On peut juger ſi de groſſes pièces détachées ainſi du ſoleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, paſſant auprès de cet aſtre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, & ne put ſe

(4) Ces parties détachées du ſoleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le ſont celles des planètes, & il eſt même preſqu'impoſſible qu'elles ne tombaſſent point ſur le ſoleil après une révolution. Ainſi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes; ce ſyſtème qui d'ailleurs eſt dénué de toute probabilité eſt contraire aux lois du ſyſtème du monde.

refroidir

refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'eſt pas trop chaude vers ſes deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à ſe refroidir, puiſque ſes pôles ſont froids comme glace. Elle arriva du ſoleil dans la place où elle eſt, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philoſophe allemand; & c'eſt depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du ſable.

CALLICRATE.

Il me ſemble que je lis les anciens poëtes grecs qui me diſent pourquoi *Apollon* va ſe coucher tous les ſoirs dans la mer, & pourquoi *Junon* s'aſſied quelquefois ſur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre eſt de verre, & qu'elle eſt venue du ſoleil ſi chaude qu'elle n'eſt pas encore refroidie vers l'Ethiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

EVHEMERE.

Auſſi l'auteur ne vous donne cette hiſtoire de la terre que pour une hypothèſe.

CALLICRATE.

En vérité hypothèſe pour hypothèſe, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloiſes? Pour moi, je vous avoue que *Minerve* la déeſſe de la ſageſſe, ſortie du cerveau de *Jupiter*; *Vénus* née d'une ſemence divine, tombée ſur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air & la terre; *Prométhée* qui vient enſuite apporter le feu céleſte à *Pandore*; l'Amour, ſon bandeau, ſes flèches & ſes ailes; *Cérès* enſeignant aux hommes l'agriculture; *Bacchus* qui ſoulage leurs peines par ſon breuvage délicieux, tant de fables charmantes, tant d'ingénieux

emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, & la comète qui vient produire notre terre.

EVHEMERE.

Je suis aussi touché que vous de ces allégories enchantereſſes : elles feront la gloire éternelle des Grecs & le charme des nations : elles seront gravées dans tous les esprits, & seront chantées par toutes les bouches, malgré les changemens de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverseront continuellement la face de la terre ; mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles sont, ne nous instruisent pas du fond des choses : elles nous raviſſent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour & son bandeau, *Vénus* & les trois Grâces ne nous apprendront jamais à prédire une éclipse, & à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique & l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux & nos pas des sentiers pénibles de la science ; c'est une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares, qui ne sont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

EVHEMERE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule à mon dernier voyage.

XIme DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

EVHEMERE.

A 844 ſtades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur ſous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toiſes cubiques d'une matière un peu marneuſe qui reſſemble à du talc pulvériſé. Les cultivateurs s'en ſervent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée, ſouvent imbibée de pluie & d'eau de ſource, pluſieurs dépouilles d'animaux, ſoit reptiles, ſoit cruſtacées, ſoit teſtacées.

Un virtuoſe, potier de ſon métier, qui s'intitulait inventeur des figulines ruſtiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc, mêlé d'une terre marneuſe, n'était qu'un amas de poiſſons & de coquilles qui étaient là du temps du déluge de *Deucalion* : quelques philoſophes ont adopté ce ſyſtème ; ils ſe ſont ſeulement écartés de la doctrine du potier, en ſoutenant que ces coquilles devaient avoir été dépoſées dans ce ſouterrain pluſieurs milliers de ſiècles avant notre déluge grec. (*)

On leur a répondu : Si un déluge univerſel a porté

(*) Voyez les notes de la *Diſſertation ſur les changemens arrivés au globe*, & ſur les articles des *Œuvres phyſiques* & du *Dictionnaire philoſophique*, relatives à ces queſtions.

dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi sur ces rivages seulement une douzaine de marsouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-seulement jusqu'à huit cents quarante stades au-delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois *Téliamed* a soutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou six cents mille siècles, & qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choses bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

EVHEMERE.

Si, selon *Téliamed* les courans de l'Océan & les marées ont à la longue produit le Caucase & l'Immaüs en Asie, les Alpes & l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes & leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'est plus juste ; mais ce *Téliamed* me paraît un peu blessé du cerveau.

EVHEMERE.

Cet homme long-temps employé en Egypte par

son roi, pour la sureté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n'ose pas dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, & que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volans, qui à la longue sont devenus canards & poules.

CALLICRATE.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

EVHEMERE.

Sur *Homère* qui a parlé des tritons & des sirènes. Ces sirènes surtout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé *Oannès*, qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta *Arion* est devenu le patron des postillons. Voilà, sans doute, assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien de l'homme, du monde entier & du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courans & par le flux des

mers. Il a fortifié cette idée de *Téliamed*. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui, & ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin?

EVHEMERE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, un ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, & un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à systèmes n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cents mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, & que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

CALLICRATE.

Et c'est vous, *Evhémère*, qui me dites ces puérilités?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc? oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'aſtronome *Bérose*, que j'ai tant vu à la cour d'*Alexandre*?

CALLICRATE.

Quoi donc? qu'a-t-il écrit de ſi extraordinaire?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ſes antiquités du genre-humain, que *Saturne* apparut à *Xiſſutre* & lui dit: „ Le 15 du „ mois d'œſi le genre-humain ſera détruit par le déluge. „ Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara la ville du „ ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde „ pas: (car quand il n'y aura plus perſonne ſur la „ terre, les écrits ſeront très-néceſſaires) bâtiſſez un „ vaiſſeau; entrez-y avec vos parens & vos amis; „ faites-y entrer des oiſeaux & des quadrupèdes, „ mettez-y des proviſions, & quand on vous demandera „ où vous voulez aller avec votre vaiſſeau, répondez: „ Vers les dieux pour les prier de favoriſer le genre-„ humain. „

Xiſſutre ne manqua pas de bâtir ſon vaiſſeau qui était large de deux ſtades & long de cinq; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques & ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau qui devait aller ſur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xiſſutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes; enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſutre* en fit autant, il ſortit de ſon vaiſſeau qui était perché ſur une montagne d'Arménie, & on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuser ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raisonnemens. Les Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter. Les Grecs ne sont pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités comme les Grecs, & n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables : on a menti en Germanie & dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule, le fameux *Cardestes*, avouait qu'il avait menti, & qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés, & en créant la matière subtile, la globuleuse, la rameuse, la striée, la canelée; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile, dont selon eux le feu est produit.

CALLICRATE.

Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi *Xissutre* qui nous prépare en riant cette catastrophe : il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

EVHEMERE.

Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette idée de nous faire tous périr par le feu, n'est qu'un réchauffé de la fable de *Phaëton*. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre-humain avait été noyé une fois par une inondation, & qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colomnes, l'une de pierres & l'autre de briques, pour en avertir leurs descendans, & afin que, en cas de malheur, la colomne de briques résistât au feu, & que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colomnes seront fort inutiles: car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle, & ses deux beaux monumens de pierres & de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calcul & beaucoup d'esprit: on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable. (5) Ces savans gaulois ont fait comme les dieux qu'*Homère* nous a peints, riants d'un rire *inextinguible* pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'*Epicure*: ils ne sont occupés que de leur bonne chère & de leurs plaisirs; mais pour les dieux d'*Homère* qui sont toujours en querelle dans le ciel & sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire; vos philosophes gaulois encore moins: ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides? cela doit les rendre très-sérieux.

(5) M. de *la Lande*, de l'académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, & que la fin du monde était proche; mais cela ne produisit que des calculs & des plaisanteries; & personne ne s'avisa de donner son bien à l'Eglise comme dans le bon temps.

EVHEMERE.

Auſſi pluſieurs l'ont-ils été, & j'oſe vous dire qu'ils ſe ſont occupés ſérieuſement à rendre de très-grands ſervices.

CALLICRATE.

C'eſt de quoi je voudrais être inſtruit. Je n'aime que la philoſophie d'uſage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maiſon agréable & commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

EVHEMERE.

Non-ſeulement les barbares ont montré leur ſagacité en quarrant des courbes, & même en ſe trompant quelquefois dans leurs calculs; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus ſe paſſer; & je vais vous en rendre compte.

XIIme DIALOGUE.

Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plutôt ce que ces barbares ont imaginé de ſi utile au monde.

EVHEMERE.

Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaiſſance; ce ne ſont ni des Caſſitérides, ni des Goths, ni des Celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine:

ce ſont des arabes établis en Egypte; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment eſt faite cette belle machine? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

EVHEMERE.

C'eſt une maiſon montée ſur un pivot, & qui tourne à tout vent: elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui ſervent à briſer entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs & nous autres Siciliens, les Romains même n'ont pas encore l'uſage de ces maiſons ailées: nous ne ſavons que fatiguer les mains de nos eſclaves à moudre groſſièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'eſpère que le bel art des maiſons ailées parviendra un jour juſqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'eſt à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, & que c'eſt de chez nous qu'il s'eſt répandu dans une partie du monde: nos épicuriens n'en croient rien; ils ſont perſuadés que les dieux ſont trop occupés de leur bonne chère pour ſonger à la nôtre. Et en effet, ſi *Cérès* nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire préſent auſſi d'un moulin à vent.

EVHEMERE.

Pour moi, je ſerai toujours perſuadé, non pas que *Cérès* ait apporté du froment à Syracuſe, mais que le grand *Demiourgos* a donné aux hommes & aux animaux les alimens & l'induſtrie néceſſaires pour ſoutenir leur courte vie, ſelon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine & du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux & si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde : notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte, de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger, & une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont *Alexandre* n'a vu que les frontières, ont en partage le coco dont vous avez entendu parler ; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain & à notre miel ; une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins ; une huile pour les lampes, & une coque très-dure dont on façonne des vases & mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l'enveloppe, est filée en toile, & taillée en voiles de navires ; on bâtit avec son bois des vaisseaux & des maisons, & ses feuilles larges & épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture & meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présens sans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages : car les pommes d'or des Hespérides, les beaux fruits de Perse, de Cérazunte & d'Epire ne sont pas encore cultivés dans notre île : notre ressource & notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire & quelle ressource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé *Cérès*, & que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre, & forger par les mains de nos cyclopes, le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter de l'Asie & de l'Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs; & ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes & les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de léviers, & d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cet état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, & où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'est donc là ce pain dont *Cérès* a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter si chèrement! il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c'est que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'est pas pour lui que l'habitant des rives du Danube & du Boryssthène a semé, c'est pour le barbare qui s'est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre; c'est pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore, ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens

qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, & qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos barbares.

EVHEMERE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire, ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées ; & ces bienfaits diversifiés admirablement ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, & ils disent que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille & dix mille fois, de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de *Zeuxis* & d'*Apelles*. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

EVHEMERE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux & les livres, a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait; nous serons inondés de livres insipides, la littérature deviendra un vil métier, & l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur, en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

EVHEMERE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de *Platon*, les autres les impudences de *Diogène:* on voit dans la même boutique un Hermès Trismégiste & un Aristophane. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs & barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les sciences & dans les arts. Avec cet ouvrage, on peut, dit-on, se passer de tous les autres : car depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle

d'enfiler des éguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante ? est-ce quelque poison inventé par les *Anitus* & les *Mélitus* pour délivrer la terre des philosophes ?

EVHEMERE.

Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs & la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embrase, & elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre *Alexandre* avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écraser est employé dans les solemnités, & dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes & des lyres comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs, & au retentissement du tonnerre, comme lorsque *Jupiter* vint coucher avec *Sémélé* dans tout l'appareil de sa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvante ; c'est un monde nouveau où l'on est à tout moment près d'être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouissent d'un grand spectacle.

EVHEMERE.

Si je rassemblais, en effet, tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus barbares ont su faire avec du simple sable des

espèces

espèces de diamans polis de plus de cinq pieds de haut & de large, qui réfléchissent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent, consacré par la belle *Phryné* dans le temple de *Vénus*, & qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les sens & qui contribuent à la douceur de la vie? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales sont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes & de Syracuse, & qu'elles sont remplies, dans l'espace de plus de trente stades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui surpassent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze & dans Babylone?

Ce qui vous surprendra encore davantage, c'est que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance & de grossièreté. Il semble que DIEU ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphans naître dans des pays peuplés de petits singes: mais peu à peu la raison se forme. Elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé, elle fait des systèmes; elle se perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour & le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

EVHEMERE.

C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon & un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politesse & la douceur des Athéniens, les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des

particuliers ont eu le génie & le bon goût en partage ; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun : ils commencent à surpasser les Grecs en peinture & en musique, s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers élémens ; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les *Platon*, les *Pythagore*, les *Zoroastre*, les *Mercure Trismégiste*.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un gaulois ou un cassitéride.

EVHEMERE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverse ? on ne s'entend jamais en disputant de vive voix ; un des contendans s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux ; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont long-temps perverti la raison humaine. Sans cet heureux instinct qui a inventé & perfectionné les arts ; sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savans, & à ceux qui prétendent l'être, soit grecs, soit barbares, c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abymes, & le terrain est retombé sur eux.

L'un, (*) qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, & à qui les dieux

(*) *Pascal.*

auraient donné tout le reſte. L'autre emploie toute la ſagacité d'un eſprit ſupérieur à rechercher quel perſonnage ſerait un homme qui n'aurait de ſens que celui du nez. (*) Un autre philoſophe de cette première claſſe a fixé le jour & l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux. (**) Que voulez-vous ? ce ſont des *Hercules* qui jouent aux oſſelets; ils n'en ſont pas moins des *Hercules*. Trois illuſtres mathématiciens de l'île Caſſitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de *Deucalion* & de *Pyrrha;* leurs réſultats ſont abſolument différens : ainſi il a bien fallu que leurs calculs fuſſent erronés ; cependant ils ne les ont point corrigés, & ils ont laiſſé-là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laiſſer le ſoin à DIEU.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le ſecret d'exalter ſon ame au point de prédire préciſément l'avenir ; & cela ſur ce bel argument que ſi on penſe au paſſé qui n'eſt plus, on peut penſer au futur qui n'eſt pas encore ? (***)

Vous voyez que je ne ſuis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus ; je leur rends juſtice comme aux Grecs : il y a par-tout des erreurs & des abus; le ciel en eſt plein, ſi l'on en croit *Homère*. Deux choſes multiplient furieuſement les livres chez nos barbares, la vanité & l'indigence. L'art d'écrire eſt devenu un métier d'autant plus univerſel qu'il eſt plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient

(*) L'abbé de *Condillac*.
(**) M. de *Buffon*.
(***) *Maupertuis*.

des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés myſtérieuſes du gui de chêne ſe trouvaient dans *Ariſtote* & dans *Platon*. A préſent un grand nombre d'écrivains ſe conſacre à réformer les empires & les républiques. Tel homme qui ne ſait pas gouverner un poulaillier, qui même n'en a point, prend la plume & donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeuneſſe dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien *Xénophon* ſur l'éducation de *Cyrus*?

CALLICRATE.

Oui, & je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de *Xénophon* que de *Cyrus* même.

EVHEMERE.

Hé bien, un petit barbare a cru depuis peu inſtituer une méthode d'élever les princes, bien ſupérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a ſupplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de ſon fils; qu'il l'a refuſé, & qu'il ne ſera jamais précepteur. Auſſitôt il nous apprend qu'il l'eſt d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à ſon élève? il en fait un garçon menuiſier; il l'accompagne au b.... (1) Il lui perſuade qu'un prince, un ſouverain doit épouſer la fille du bourreau, ſi les convenances s'y trouvent. (2) Enfin il lui dit qu'il eſt bien plus ſage d'aſſaſſiner ſon ennemi que de le combattre noblement. (3)

(1) *Emile*, tom. III, pag. 261, édition de *Neaulme*, à Amſterdam.
(2) Tom. IV, pag. 178.
(3) Tom. II, pag. 297.

CALLICRATE.

Eſt-ce ainſi qu'on élève la jeune nobleſſe dans la Gaule? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon & de mauvais.

EVHEMERE.

Comme je me ſuis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce *Xénophon* des Gaules un épiſode qu'on appelle le Druide ſavoyard, contre les idées ſcolaſtiques des druides, lequel épiſode eſt plein de choſes excellentes.

CALLICRATE.

Qu'eſt-ce qu'un Savoyard ?

EVHEMERE.

C'eſt le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre *Xénophon ?*

EVHEMERE.

Non : ils ont imité les Athéniens qui ayant fait mourir *Socrate* ſe ſont mis à rire de *Diogène.*

CALLICRATE.

Vos Gaulois ſont donc auſſi une drôle de nation?

EVHEMERE.

Très-drôle, après avoir été horriblement ſauvage, ſotte & cruelle.

CALLICRATE.

C'eſt préciſément ce qui eſt arrivé à nos Grecs pélages. Et dans la capitale de vos Gaules, qui eſt, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies,

des comédies, des ſpectacles en muſique, des danſes ſemblables à la Pyrrique, & à la Cordace?

EVHEMERE.

S'il y en a! tous les jours de l'année ſont conſacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs *Sophocles*, leurs *Euripides*, leurs *Ménandres*, leurs *Timothées*. Ils ſont ſurtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danſe; il y a plus de danſeurs que de géomètres: mais il eſt arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de *Zoroaſtre*, à ce que diſent les ſages Parſis qui ne mentent jamais. Le ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne ſongeait qu'à ſe divertir, envoya vers le Gange une groſſe couleuvre, qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, & dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloiſe; car dès qu'un homme y réuſſit dans quelque genre que ce puiſſe être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ſes penſées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour inſtruire, eſt devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'eſt pas de tous les arts le plus honorable; mais c'eſt le plus cultivé: on achète les injures dites au prochain avec plus d'empreſſement que les vins délicieux, & le miel divin de Syracuſe

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on paſſe ſon temps à danſer & à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

XXX.

ENTRE UN PRETRE ET UN ENCYCLOPEDISTE.

LE PRETRE.

HÉ bien, malheureux, jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion, & décrier ses ministres?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je n'outrage point la religion que je professe & que je respecte; je me tais sur ses ministres, & je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile & m'attirer ces injures.

De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions? quelle est votre mission?

LE PRETRE.

Quelle est ma mission? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, Messieurs les athées, s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicieux desseins; je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser, tous trois pleins de l'amour de DIEU & de l'avancement de son règne; nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui discutent, qui approfondissent, qui raisonnent, qui écrivent, & surtout aux encyclopédistes.

Nous fesons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous

examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse & criminelle, & lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, & rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs & faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? pensez-vous qu'abusant de votre caractère, & sous le prétexte trivial & spécieux de défendre la religion, que personne ne songe à attaquer, dont les fondemens sont inébranlables, & qui est sous la protection des lois & du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, & que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRETRE.

Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape qui occupe si glorieusement la chaire de *St Pierre*, vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites, auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gènes, & depuis son arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontens s'est bien ranimé: tout cela me donne de grandes espérances, & si son prédécesseur avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police? ne s'eſt-elle pas déclarée aſſez hautement en proſcrivant l'Encyclopédie, ce dépôt d'héréſies & de ſchiſme, ce recueil d'impiétés & de blaſphèmes, qui reſpire à chaque page la révolte contre la religion & contre l'autorité : ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on expoſât ſur le théâtre toutes les horreurs de votre morale? Les concluſions du procureur-général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque? les diſcours académiques, qui ſont lus du roi & de tout l'univers, ne ſont-ils pas des déclamations contre vous? Et vous comptez encore ſur la police? tremblez que ſa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir ſévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne ſortirez que pour être traîné à la grève, & précipité de là dans le feu éternel qui eſt préparé au diable & à ſes anges.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà une terrible déclaration; & je ne m'attendais pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inſéré quelques articles ſur les arts, de travailler pour la grève & pour l'enfer.

La police en effet a ſupprimé l'Encyclopédie; peut-être y avait-il des choſes qui n'étaient pas de l'eſſence d'un dictionnaire, & qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les eſtimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, & n'ont cherché que la vérité : ſi quelquefois elle leur a échappée, c'eſt qu'il eſt dans la nature humaine de ſe tromper; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reſte toujours debout, & triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais; cette nation

ſage & éclairée a livré les queſtions les plus délicates à la diſcuſſion & à l'examen. M. *Hume*, ce fameux ſceptique, eſt auſſi honoré parmi eux que l'homme le plus ſoumis à la foi; vous ſavez auſſi-bien que moi qu'elle eſt un don de DIEU, & qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y ſuppléer par la conviction qui réſulte de l'examen. Nos magiſtrats, dont la religion ſurpriſe s'eſt alarmée trop légérement, rendront juſtice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation, en inſtruiſant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empreſſement la continuation de cet ouvrage qu'ils ſeront forcés de ſe rendre à ce cri général.

LE PRETRE.

Vous nous citez ſans ceſſe les Anglais, & c'eſt le mot de ralliement des philoſophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie & hérétique; vous voudriez comme eux avoir le privilége d'examiner, de penſer par vous-même, & arracher aux eccléſiaſtiques le droit immémorial de penſer pour vous, & de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui ſont nos ennemis de toute éternité, qui déſolent nos colonies, & qui ruinent notre commerce; vous ne vous contentez donc pas d'être infidelle à la religion, vous l'êtes encore à l'Etat! Le miniſtère aura peut-être la faibleſſe de fermer les yeux ſur votre trahiſon, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de diſcours à l'académie qui ne ſoit une ſatire des philoſophes anglais, & l'on n'adoptera dans le conſeil de Verſailles aucune de maximes de celui de Kenſington.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Ce ſera bien fait; mais c'eſt aſſez parler des Anglais; & pour abréger notre converſation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédiſtes? avez-vous lu leur ouvrage avec attention?

LE PRETRE.

Non aſſurément, je ne ſuis pas aſſez ſcélérat pour avoir ſouillé mon eſprit de la lecture d'un ouvrage auſſi profane : je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien; je me contenterai de le décrier dans mon journal, & de faire imprimer toutes les ſemaines que c'eſt le livre le plus dangereux qui ait jamais été compoſé.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Votre projet eſt très-ſenſé, aſſurément; mais ne ſerait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidelles, & peut-être intéreſſés?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fut dangereux?

LE PRETRE.

A tous égards, la théologie n'eſt point celle de la ſorbonne; la morale n'eſt point celle des jéſuites; la médecine n'eſt point celle de la faculté de Paris; l'art militaire eſt compoſé ſur des mémoires pruſſiens; la marine & le commerce ſur des mémoires anglais : en un mot, tout en eſt déteſtable.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà qui eſt raiſonner à la fin; & ſi vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre diſpute aurait été plutôt terminée.

LE PRETRE.

Je vois que si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, & qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui sont dupes de vos simagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion & ses ministres restent, & la rétractation périt. Il faut que vous soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, & que vous soyez damné éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, & je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-seulement le supprimer, mais encore le brûler ; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, & que vous êtes tous des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des semi-pélagiens, des manichéens &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes qui sont éclairés du flambeau de la révélation ? N'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'*Auguste* au siècle chrétien de *Louis XIV* ?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition & de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé ; voici un de vos adversaires dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

XXXI.

ENTRE UN PRETRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

LE PRETRE.

ENTREZ, entrez, Monsieur; vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée: je ne songe plus ni à *Calvin* ni à *Luther;* ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai raisonner dans mes écrits & dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes, & voilà les vrais schismatiques. Il faut que nous oublions tous nos démêlés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes & notre doctrine, & que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire : car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions; ils prétendent établir l'empire de la raison: & nous resterions tranquilles dans ce danger!

LE MINISTRE.

Monsieur, je loue infiniment le dessein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière; il faut s'y prendre plus doucement, & par-là plus surement : presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion & d'acharnement. Je sais bien aussi qu'il ne faut

pas trop raisonner, & que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent; mais il faut décrier les auteurs, & alors l'ouvrage perd certainement son crédit. Il faut adroitement empoisonner leur conduite; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leurs vices; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper; si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion & de la piété, & que nous préviendrons les maux & les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRETRE.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparé de nous, & qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, & l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, & que si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laissez faire les jansénistes & les auteurs du journal chrétien.

LE MINISTRE.

Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi, mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez, & le supplice de *Servet* doit exciter votre admiration & votre

envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle, mais je réponds de moi & de mes confrères; & si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique, nous offririons de bon cœur sur le même bûcher un sacrifice à DIEU, dont l'odeur lui serait certainement bien agréable.

LE PRETRE.

Je suis enchanté de ce que vous me dites, & je vois que nous ne différons que par la conduite, & non par les intentions. Puisque nous pensons de même, exterminons donc les philosophes, tout est permis contre eux; supposons-leur des crimes, des blasphèmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion & de l'autorité : excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; & s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire, & poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, & je crois même que notre union secrète produira un très-bon effet : ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion & ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestans, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, & nous nous devons à notre famille : on n'a point de considération dans le monde sans argent, & on doit procurer de la considération à ses enfans. Si en disant

du mal des philosophes, & du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes, & du mal de leurs ouvrages; ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions: si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, & ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, & les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes & les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, & nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRETRE.

Ah fi donc! quoi! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion; vous pouvez balancer entre DIEU & *Mammon?* il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier & des plumes, & écrire contr'eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous donnent? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet; & puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse

des

des nouveaux convertis: j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce, & vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, je ferai le tout en conscience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes; il faudra des sermons tout neufs; ma santé est faible, & pourrait se ressentir de ce travail; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt, mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, & que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas, si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement, & même d'avance, si cela se peut.

LE PRETRE.

Je vous le promets, & l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de satan dans le pays où vous vivez?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chose, & en effet ce livre est plein de blasphèmes & d'impiétés. Le mot *vie* que vous

citez n'eſt pas encore fait; mais ſans doute qu'il ſerait affreux s'il était imprimé.

On a ſouffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire ſaiſir une cinquantaine d'exemplaires qui y ſont répandus, & que je voulais faire confiſquer au profit des eccléſiaſtiques, parce qu'ils ſont à l'abri de la contagion, & que l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La choſe a ſouffert quelque difficulté; & pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté ſous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus: j'ai imaginé, pour les retrancher de la ſociété, de les envoyer en Eſpagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux *libertins* qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand-inquiſiteur, qui a fait ſaiſir & brûler les exemplaires, mettre à l'inquiſition les gens qui en étaient poſſeſſeurs, & qui m'a envoyé cent piſtoles d'or pour le ſervice que j'ai rendu à la religion.

LE PRETRE.

Il y a bien quelque choſe à dire contre la délicateſſe dans ce que vous me racontez-là; mais la fin de l'action en ſanctifie les moyens, & je vous abſous pour toutes celles de la même nature, paſſées, préſentes & à venir.

LE MINISTRE.

Puiſque vous approuvez mon zèle, & que vous croyez qu'on peut ſe permettre quelques négligences en morale, lorſqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans ſon vrai ſens, & qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que ſur les apparences.

J'avais vu dans une bibliothèque qui m'était ouverte un manuscrit, dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, & qui inquiétait fort sa sainteté ; un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer & combattre nos ennemis, mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint père, qui m'en saurait gré, & respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération & ce désintéressement ; car je le laissais absolument maître des conditions : il fut en effet très-sensible à ma démarche, me fit remercier, & m'envoya mille écus en échange du manuscrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là ; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai, & qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

LE PRETRE.

J'approuve infiniment votre conduite ; mais comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, & je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui.....

LE MINISTRE.

Puisque nous sommes sur le ton de la confiance, il faut que je vous fasse une confession entière, & que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle & la charité. J'écrivais contre les philosophes, & voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie : je m'adressai au plus dangereux & au plus écouté d'entr'eux ; je cherchai à gagner sa confiance, & après y avoir réussi, je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres ; je pensai

que le public, rassuré, en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur & à la tête de l'ouvrage, (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état) le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification; tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions : par-là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, & je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, & deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, & ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRETRE.

Cela est très-bien encore, mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, & j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, & je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidellement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé; j'aurais bien des choses à vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui, mais je craindrais d'abuser de votre complaisance; & ce sera pour la première entrevue.

LE PRETRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en sont louables, & je vous estimerais fort si vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a sa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux persécuter : travaillez tout doucement par la sape, tandis que j'irai avec le fer & le feu renverser & brûler tout ce qui m'opposera quelque résistance.

LE MINISTRE.

Bon jour, Monsieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort secret entre nous, & que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la pension, & souvenez-vous qu'elle est destinée à un pauvre homme.

LE PRETRE.

Bon jour, Monsieur ; n'oubliez pas les sermons, & souvenez-vous qu'ils ne sauraient être trop forts.

FIN.

TABLE

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

PREMIER DIALOGUE.

SUR les embellissemens de la ville de Cachemire. page 3

II. *D'un plaideur & d'un avocat.* 10

III. *De madame de Maintenon & de Ninon.* 15

IV. *D'un philosophe & d'un contrôleur-général.* 21

V. *De Marc-Aurèle & d'un récollet.* 29

VI. *D'un brachmane & d'un jésuite.* 34

VII. *De Lucrèce & de Possidonius.* 39

VIII. *D'un sauvage & d'un bachelier.* 58

IX. *D'Ariste & d'Acrotal.* 68

X. *De Lucien, Erasme & Rabelais.* 73

XI. *D'un jésuite prêchant aux Chinois, galimatias dramatique.* 80

XII. *Sur l'éducation des filles.* 83

XIII. *La toilette de madame de Pompadour, ou les anciens & les modernes.* 86

XIV. *Du chapon & de la poularde.* 95

XV. *De Cu-su & de Kou.* 102

XVI. *De l'indien & du japonais.* 127

XVII. *De Tuctan & de Karpos.* 134

XVIII. *Dernières paroles d'Epictète à son fils.* 138

XIX. *D'un caloyer & d'un homme de bien.* 143

XX. *Du douteur & de l'adorateur*, 168
XXI. *De M. l'intendant des Menus avec l'abbé Grifel.* 177
XXII. *D'André des Touches à Siam avec Croutef.* 192
XXIII. *Sophronifme & Adelos, traduit de Maxime de Madaure.* 200
XXIV. *Entre* A, B, C, *ou l'*A, B, C. 213
1er entretien. *Sur Hobbes, Grotius & Montefquieu.* ibid.
II. *Sur l'ame.* 234
III. *Si l'homme eft né méchant & enfant du diable.* 238
IV. *De la loi naturelle, & de la curiofité.* 250
V. *Des manières de perdre & de garder fa liberté, & de la théocratie.* 255
VI. *Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.* 261
VII. *Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.* 267
VIII. *Des ferfs de corps.* 271
IX. *Des efprits ferfs.* 276
X. *Sur la religion.* 280
XI. *Du droit de la guerre.* 288
XII. *Du code de la perfidie.* 299
XIII. *Des lois fondamentales.* 303
XIV. *Que tout Etat doit être indépendant.* 307
XV. *De la meilleure légiflation.* 311
XVI. *Des abus.* 315
XVII. *Sur des chofes curieufes.* 318

XXV. *Entre les adorateurs de Dieu.* 332
XXVI. *Du comte de Boulainvilliers, l'abbé Couet &c. ou le dîner du comte de Boulainvilliers.* 357
XXVII. *Pensées détachées de M. l'abbé de St Pierre.* 394
XXVIII. *Entre un mandarin & un jésuite.* 419
XXIX. DIALOGUES D'EVHEMERE. 441
1er dialogue. *Sur Alexandre.* ibid.
II. *Sur la Divinité.* 447
III. *Sur la philosophie d'Epicure & sur la théologie grecque.* 456
IV. *Si un dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure qui ne font rien.* 464
V. *Pauvres gens qui creusent dans un abyme. Instinct, principe de toute action dans le genre animal.* 469
VI. *Platon, Aristote nous ont-ils instruits sur Dieu & sur la formation du monde?* 479
VII. *Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.* 487
VIII. *Grandes découvertes des philosophes barbares; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfans.* 497
IX. *Sur la génération.* 502
X. *Si la terre a été formée par une comète.* 509
XI. *Si les montagnes ont été formées par la mer.* 515
XII. *Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.* 522
XXX. *Entre un prêtre & un encyclopédiste.* 535
XXXI. *Entre un prêtre & un ministre protestant.* 541

Fin de la Table des dialogues.

Dl 52171

KD 78

ULB Halle 3
005 812 860

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711596-p0563-9

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.